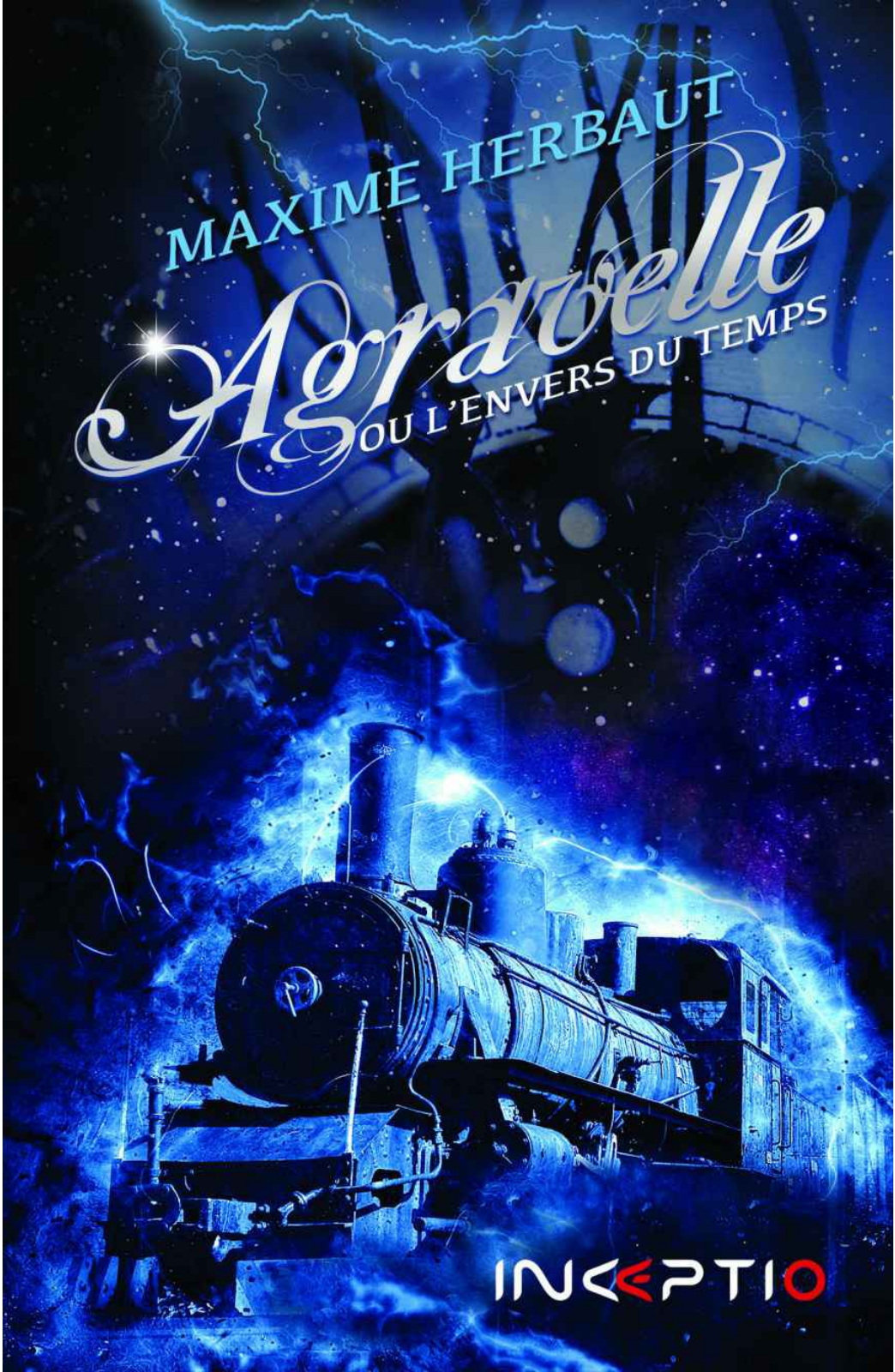
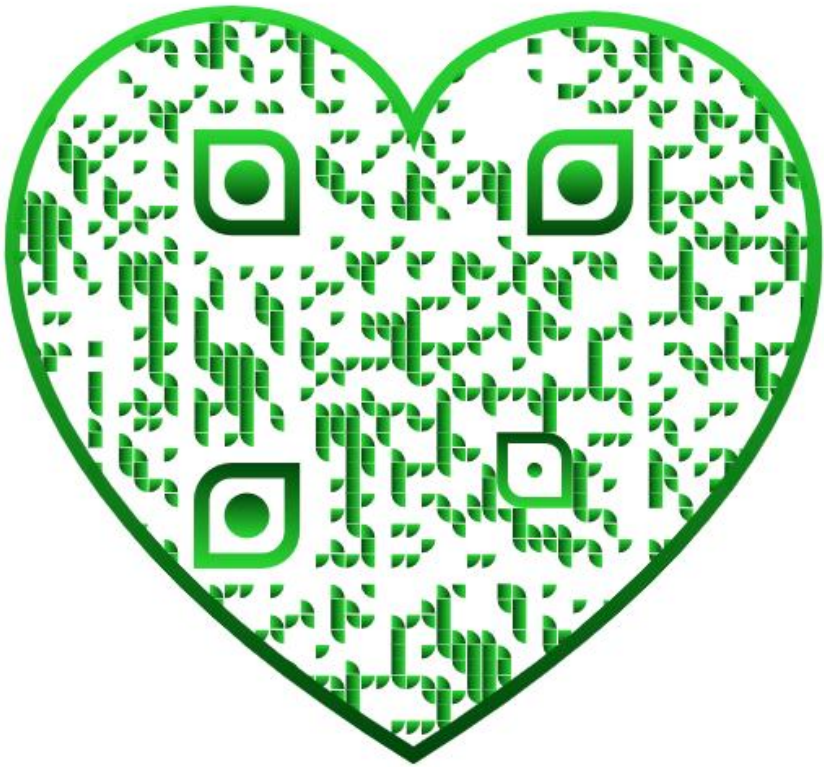
MAXIME HERBAUT

Agravelle

OU L'ENVERS DU TEMPS



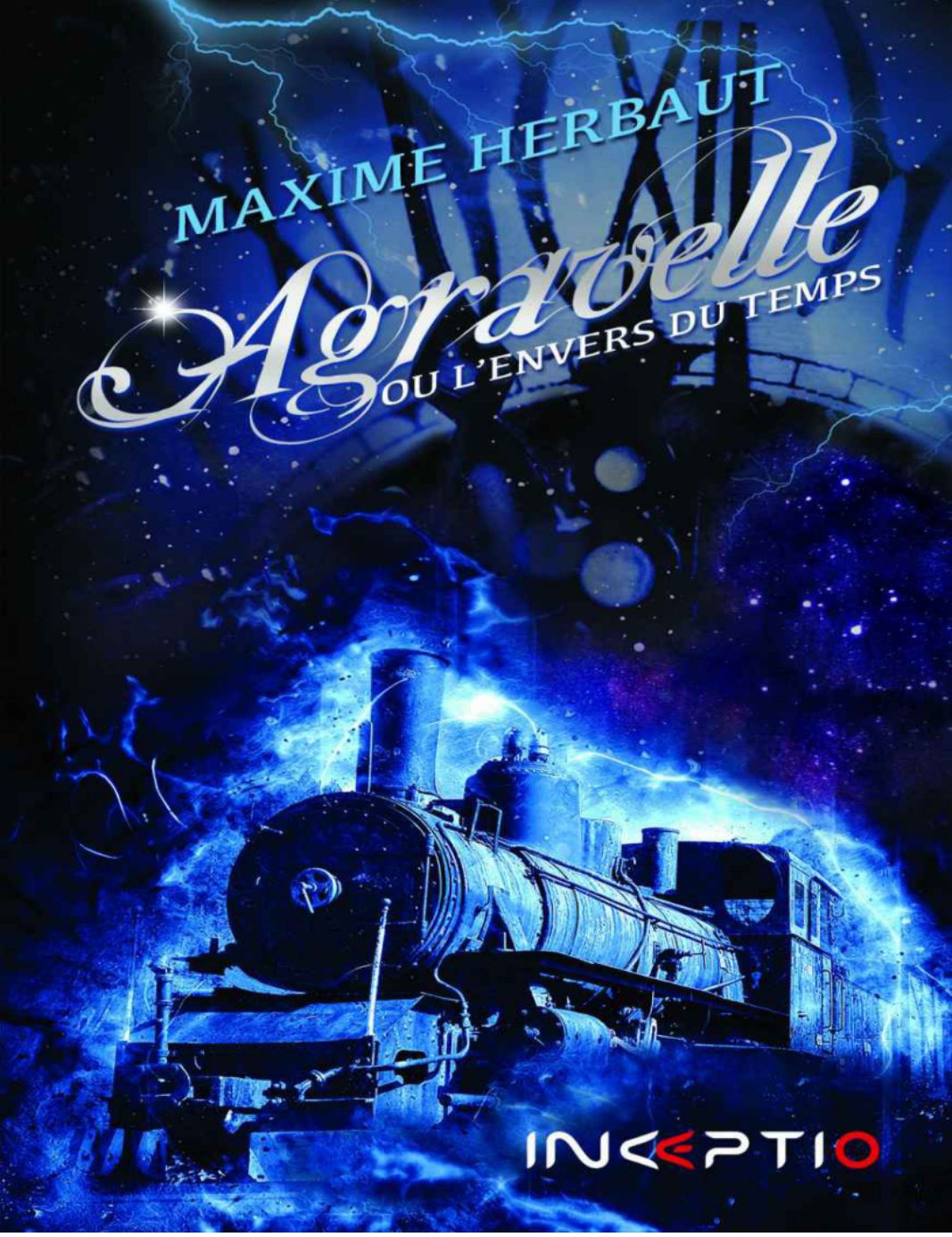
INCEPTIO



MAXIME HERBAUT

Agravelle

OU L'ENVERS DU TEMPS



INCEPTIO

Contents

1. L’Auteur
2. AU CHÂTEAU DES HEURES COMPTÉES
3. LES PENSIONNAIRES DES DERNIERS JOURS
4. MYSTÈRES DU CHÂTEAU D’URGIS
5. LA VISITEUSE DU SOIR
6. L’ALECTON
7. À L’OMBRE DES JOURS PASSÉS
8. JOURNAL D’OCTAVE
9. LES AMPHORES
10. LE PRINCE DANS LE DÉSERT
11. LES ÉTERNELS FIGURANTS
12. LE RÊVE DE L’ALECTON
13. LES VOYAGES DE LUCIEN
14. JOURNAL D’OCTAVE
15. SUITE DES VOYAGES DE LUCIEN
16. JOURNAL D’OCTAVE
17. LE CONDUCTEUR
18. RETOUR AU CHÂTEAU
19. SECOND JOURNAL D’OCTAVE
20. PASSAGERS DES AMPHORES
21. L’OURAGAN
22. LA BATAILLE DES AMPHORES
23. DANS L’ÎLE
24. PASSAGES SECRETS
25. RETOUR À TRÉVANDES
26. LES ALECTONAUTES
27. REMERCIEMENTS
28. Les Arcanes d’Hemera bientot en format poche !

Landmarks

1. Cover

MAXIME HERBAUT

Agravelle

OU L'ENVERS DU TEMPS

INCEPTIO

Direction éditoriale : Guillaume Lemoust de Lafosse
Couverture réalisée par 2LI
www.2li.fr
© Inceptio Éditions, 2019
ISBN : 978-2-490630-24-0
Dépôt légal : Septembre 2019
Inceptio Éditions
13 rue de l'Espérance
La Pouëze
49370 ERDRE EN ANJOU
WWW.INCEPTIOEDITIONS.COM

Bercé par le sombre tic-tac de l'horloge, les yeux embués par quelque maladif mélange d'ennui et de ressouvenir, le capitaine Rogovitch regardait par la fenêtre la neige tomber sur les toits anguleux du petit hameau où il avait fait retraite. Sur ses épaules, moins larges qu'autrefois, pesait on ne sait quelle charge invisible qui lui donnait l'allure d'un stylite inexorablement rongé par ses décennies d'ascèse.

Assis derrière lui, de l'autre côté du salon, son vieux comparse Bartolomeo finissait lentement son verre d'absinthe, embarrassé, ne sachant comment rompre le silence. Quelque sombre tenture d'amertume s'était abattue entre eux depuis quelques minutes, creusant l'espace qui les séparait en un abîme sur lequel nul pont ne saurait plus être jeté. Bartolomeo connaissait suffisamment le grand marcheur pour savoir quel mal le taraudait, mais rien de ce qu'il pourrait dire n'arrangerait la situation.

Il ne s'agissait plus, maintenant, de survivre six mois dans un désert glacé. Il ne s'agissait plus de repousser les assauts d'une bande de pillards armés jusqu'aux dents ou de chasser l'ours dans quelque alpage battu par les vents. Il s'agissait maintenant de traverser le salon d'un bout à l'autre, sur des jambes devenues aussi frêles que des brindilles, sans tomber et se rompre un os. Il s'agissait d'accepter que le monde, qui s'étendait jadis à perte de vue, se réduisît désormais aux quatre murs de la maisonnette. Il s'agissait d'accepter l'idée de mourir bientôt.

Le capitaine Rogovitch était devenu vieux.

Perdu dans ses pensées, il contemplait toujours l'averse blanche et muette au-dehors. Était-ce possible ? Lui, Rogovitch, qui avait, avec l'aide de son fidèle Bartolomeo, convoyé le trésor de l'impératrice du Farghestan à travers trois cents kilomètres de steppes sauvages, infestées de loups et de brigands. Lui qui avait, par ses talents de chasseur, sauvé de la famine une vingtaine d'enfants en bas âge après l'incendie de leur village par des soudards. Lui qui avait mené la rébellion en Argol pour détrôner le prince usurpateur. Se pouvait-il qu'il dût en arriver là ?

Certes, il était heureux d'avoir survécu à toutes ces aventures pour les raconter. Mais d'une certaine façon il s'était toujours imaginé que son

existence s'achèverait dans le feu et la poudre, sans qu'il eût le temps de voir approcher sa fin, d'une balle en pleine poitrine, ou dans l'effondrement d'une caverne servant de repaire à une confrérie de contrebandiers. Jamais il n'avait envisagé l'idée d'attendre la mort dans un petit salon douillet, dans l'odeur prégnante de l'encaustique, à regarder ce corps naguère si puissant s'amenuiser de jour en jour.

Il se retourna enfin et revint s'asseoir face à son ami de toujours. Les années ne l'avaient pas épargné, lui non plus, et tous deux savaient sans se l'avouer que c'était probablement là sa dernière visite.

« Alors, est-ce ainsi ? dit-il à Bartolomeo en posant sur la table son verre auquel il n'avait pas touché. Nous qui avons sauvé des vies par centaines, nous qui avons fait et défait des empires, nous qui avons étonné le monde entier… est-ce ainsi que nous finissons ? »

Gilles Berne, *Le Marcheur des Steppes*, p. 376.

L'Auteur

Né dans les brumes sombres des terres du Nord, Maxime Herbaut a très tôt montré une prédisposition anormale à s'intéresser à des choses et à des personnages qui n'existaient pas. Grand amateur de films et de livres en tout genre (avec une prédilection pour le fantastique, le surréalisme, l'insolite), il écrit alors les films qu'il n'a pas les moyens de réaliser et les BD qu'il ne sait pas dessiner, parce qu'à part écrire, il ne sait pas faire grand-chose, en fait.

Aujourd'hui professeur agrégé d'anglais (parce qu'il faut bien vivre) en Seine-Saint-Denis (parce qu'il n'a pas peur) et docteur en littérature américaine contemporaine (parce que ça fait genre), il continue à écrire sous divers formats (nouvelles, articles, pièces de théâtre, romans) des histoires à caractère fantastique, étrange ou absurde. Ses auteurs préférés sont Franz Kafka, Dino Buzzati, Jorge Luis Borges, Boris Vian, Steven Millhauser, et tout un tas de gens du même acabit. Il aime aussi beaucoup d'auteurs qui n'existent pas, et qu'il est obligé d'inventer.

AU CHÂTEAU DES HEURES COMPTÉES

Souvent, la nuit, je dîne avec les morts.

Ils me tendent les plats en souriant, me racontent leur journée, me proposent de me resservir. Papa m'explique comment un de ses clients lui a aujourd'hui amené une montre à réparer qui a plus d'un siècle. Maman n'est pas sûre de terminer à temps la veste du costume qu'elle doit livrer vendredi. Ils me demandent comment s'est passée ma journée à l'école.

Ils ne savent pas que je ne vais plus à l'école depuis bientôt soixante-deux ans. Et ils ne savent pas qu'ils sont morts. Ils me tendent les plats et me parlent comme si nous étions hier, comme si aujourd'hui ne devait jamais exister.

Quelquefois, je dîne avec mon vieil ami Luron, dans un de nos restaurants préférés, quelque part en ville – cette ville où je ne vis plus – et j'écoute ses blagues à dormir debout qui m'ont tant fait rire autrefois, et qui m'ont tant manqué. Lui non plus ne sait pas.

Tout en leur répondant, je m'efforce de faire bonne figure. J'essaie de faire en sorte qu'ils ne s'aperçoivent de rien, qu'ils continuent à me parler sans le moindre doute. J'espère que ma voix un peu tremblante ne trahira pas ce nœud incandescent qui remonte lentement au fond de ma gorge.

Parce que si je leur en dis trop, s'ils en viennent à soupçonner la vérité, j'ai peur que le charme ne se rompe. Tant qu'ils ne savent pas, ils restent avec moi, et rien ne suggère qu'ils sont morts, à part les poches d'ombre sous leurs yeux. Ces taches noirâtres, ils ne les avaient pas de leur vivant. Ce sont les marques de leur sursis.

Je ne veux pas que ça s'arrête. Je ne veux pas me réveiller. Je veux qu'ils restent là, à me parler, encore et encore, même si ce qu'ils disent ne m'intéresse pas vraiment. Il y a si longtemps que je n'ai pas entendu leur voix. Je suis heureux de les revoir, et pourtant je n'ose pas parler trop fort, ni les serrer dans mes bras, car leur présence

extraordinaire me semble en même temps d'une fragilité presque insoutenable. Et je crains qu'un seul geste brusque, ou un seul mot plus haut que l'autre, ne les fasse éclater en poussière comme de vulgaires statues de sable.

À mesure que la nuit passe, leur voix faiblit, leurs silences se prolongent, et la noirceur sous leurs yeux se dilate jusqu'à envahir tout leur visage.

À mon réveil, qui coïncide rarement avec celui du soleil, je retrouve les évidences que mon sommeil sénile a suspendues pendant quelques minutes d'or.

Sans doute est-il normal, quand on approche de sa propre fin, de passer de plus en plus de temps avec les morts.

LES PENSIONNAIRES DES DERNIERS JOURS

On appelle cet endroit le Château des Heures Comptées. Enfin, ça, c'est le nom que lui donnent ceux qui n'y habitent pas. Quant à nous, ses bienheureux résidents, nous l'appelons le Château d'Urgis.

Nous ne sommes pas bien nombreux à y loger, et au train où nous allons, ses chambres ternes seront bientôt désertes pour de bon. Les heures du Château même sont comptées, tout autant que les nôtres. Perché sur son promontoire rocheux au creux des Congères, il accueille maintenant ses derniers pensionnaires, la petite commune d'Urgis n'ayant plus les moyens de le maintenir en état. Il tombe en ruines comme nous, et comme nous il se vide peu à peu : une poignée d'octogénaires en partance, presque autant d'aides-soignants échoués là on ne sait comment, deux médecins qui se relaient, et puis les balayeurs, ces foutus balayeurs de misère… Quand les uns seront morts et les autres affectés en quelque établissement moins glauque, seuls les derniers hanteront encore les lieux. Ou peut-être se dissiperont-ils purement et simplement, comme le font les mauvais rêves ordinaires. À vrai dire, j'aimerais mieux ça. L'idée que ces lugubres rôdeurs de couloirs doivent me survivre m'est de plus en plus pénible à supporter.

Depuis la fenêtre de la bibliothèque – où je passe l'essentiel de mes journées –, on voit le village d'Urgis, en bas, dans la vallée, accroché au convoi immobile des montagnes, semblant chercher refuge auprès d'elles. C'est exactement ce que j'ai fait, d'ailleurs, en venant m'enterrer dans cette région reculée : demander la protection et l'oubli de la rocaille, m'abriter derrière la vaste muraille crénelée des Congères. Là où aucun de mes anciens compatriotes ne songerait à venir me dénicher.

Quarante-sept ans d'exil… quarante-sept ans de ce purgatoire, pour finalement atterrir au Château, qui n'est jamais qu'une autre espèce de purgatoire. Un purgatoire en pantoufles et robe de chambre, mais qui n'en reste pas moins ce qu'il est. Les jours que l'on y passe s'achèvent comme les lampes s'éteignent l'une après l'autre, à la tombée de la nuit, dans la maison d'un enfant qui a peur du noir.

Le seul endroit où je me sente presque bien, c'est ici, entre ces étagères de livres rassurants, même si elles tendent à se dépeupler depuis quelque temps. Libraire pendant une douzaine d'années, forcément, ça laisse des traces. C'est la seule pièce où je me sente à peu près dans mon élément. Passé quatre-vingts ans, en général on ne se sent plus dans son élément que dans son lit, mais comme bien des gens de mon âge, je m'efforce de l'éviter autant que possible, parce que c'est très certainement là que je mourrai. Et parce que j'aurai quatre-vingts ans demain.

La bibliothèque est assez spacieuse, quoique fort décrépite, et j'y meuble mon temps perdu en faisant les cent pas pour m'exercer, ou en relisant mes romans préférés de Gilles Berne : *Le Désert de Basalte, Ouragan en Mer des Épaves, La Course à la Lune, Le Marcheur des Steppes*… J'ai vécu plus de choses avec ces amis d'encre et de papier qu'avec la plupart de mes « amis » de chair et d'os. Excepté Luron, peut-être. Mais aujourd'hui, ce sont les seuls amis qu'il me reste. Ceux qui parlent et qui respirent durent moins longtemps. On ne les emmène pas avec soi jusqu'au Château d'Urgis.

Heureusement, il y a René. Bien sûr, les aides-soignants font leur possible pour être agréables : ils nous font la conversation en nous lavant ou en changeant nos draps, et ils nous déposent de temps à autre un petit chocolat sur notre plateau-repas, à côté de nos trente-sept pilules de toutes les couleurs. Certains vont même jusqu'à nous écouter ressasser nos souvenirs embrumés (souvent à moitié inventés, voire un peu plus) pendant leurs heures de pause. Leurs intentions sont louables, mais le triste fond de l'histoire est qu'à partir d'un certain âge, on ne s'entend à peu près bien qu'*entre vieux*. Et encore, il faut aussi que nos humeurs en dents de scie et nos délires gâteux coïncident.

Avec René, c'est quasiment l'osmose : sans famille, grognon, rabougri et fripé, il a tout à fait l'air d'un Lucien Agravelle en second (même si, ici, personne ne me connaît sous ce nom-là), à la différence près qu'il n'a plus l'usage de ses jambes. Moi aussi, je végéterai dans un fauteuil roulant, d'ici quelques mois, ou quelques semaines, lorsque ma canne ne suffira plus à me soutenir. Si j'ai la chance inestimable d'arriver à me traîner jusque-là.

Ce n'est pas son grand âge qui lui a enlevé ses jambes : c'est la guerre. René a pris part à la grande expédition contre les Solymes il y a un demi-siècle, celle-là même à laquelle j'ai échappé en traversant

l'épais rideau des Congères. Curieuse ironie du sort, qui nous amène tous deux à finir nos jours au Château d'Urgis, lui le vétéran mutilé, et moi le traître indemne dont on a oublié le nom.

Quelquefois nous en rions, lors de nos longues et lentes promenades dans les couloirs vides, tous deux cramponnés à son fauteuil que je pousse et qui m'empêche de tomber, et alors il me dit : « Bah ! Un estropié pour la patrie et un putain de déserteur ! Si on s'était rencontrés il y a cinquante ans, y a lourd à parier qu'on se serait entretués ! »

Il est probablement dans le vrai. Un coup de chance que nous soyons désormais l'un comme l'autre hors d'état de nuire. Nous ne sommes d'ailleurs plus en état de faire grand-chose, à part traîner nos carcasses grinçantes le long des corridors en faisant siffler nos bronches, avec l'allure ampoulée de spectres distraits qui auraient oublié de se délester de leur corps. Nous passons d'interminables après-midi à comparer nos misères passées, à nous raconter par le menu les défaites et les occasions manquées qui ont fait de nous les épaves que nous sommes. Et nous en rions. Que nous reste-t-il d'autre, à l'heure où le squelette que nous deviendrons bientôt remonte sous la peau pour faire saillir les côtes et les pommettes ? Nous rions du caquet hideux et vengeur de ceux que la vie a abandonnés.

Oui, nous avons bien des choses en commun. Mais surtout, surtout, *René voit les balayeurs*, lui aussi. Il les voit dans sa chambre, dans les couloirs, et aux toilettes. Il les voit même sortir des murs, parfois. Le jour où il me l'a avoué, j'ai failli le serrer dans mes bras. Jusqu'à ce moment-là, je m'étais cru seul à les voir, et je pensais devenir fou.

Il y a aussi Argus. Argus ne voit pas seulement les balayeurs : il les sent venir de loin. Personne ne sait vraiment ce qu'il fait ici ni de quel genre de chien il s'agit : la silhouette finement fuselée d'un lévrier, avec le poil hirsute d'on ne sait quelle espèce de berger. Il n'appartient à personne de connu. La plupart du temps, il erre aux abords du Château, et les aides-soignants le nourrissent, ou lui donnent abri les soirs de tempête, mais il disparaît le plus souvent à l'approche de la nuit pour dormir dehors ou dans quelque retraite secrète. Indépendant et affectueux, il ne manque jamais une occasion de venir nous tenir compagnie, comme s'il sentait que dans notre isolement nous sommes – d'une certaine façon – plus proches de sa condition que du reste du genre humain.

Argus est notre bon ami. Et nous l'aimons particulièrement, René et

moi, parce qu'il possède cette étrange faculté de détecter les balayeurs et de les mettre en fuite. Pour une raison que nous ignorons, ils semblent avoir peur de lui. Les aides-soignants plaisantent souvent sur son compte, et disent de lui qu'il est sans doute la réincarnation de l'ancien comte d'Urgis. Qui sait ? Peut-être ont-ils raison. Peut-être est-ce là ce qui explique qu'il soit seul maître à bord entre ces murs délabrés. Peut-être est-ce là ce qui justifie son mystérieux ascendant sur ces créatures livides et menaçantes.

Ah, et puis, il y a Esther. Pour elle, tout a l'air d'être au mieux, en permanence : le Château d'Urgis, c'est les vacances à la plage, et quatre-vingt-quatre ans, c'est la sinécure. On pourrait presque la trouver sympathique, si elle n'affichait perpétuellement cette bonne humeur éreintante. Il y a des gens comme ça, qui s'évertuent à prendre l'air affable, et arborent un sourire bénin en toutes circonstances, quelles que soient les épreuves que l'existence a pu leur infliger, intimement convaincus qu'en agissant ainsi, ils communiquent à leur entourage un peu de leur sérénité postiche, des « ondes positives », une espèce de confiture émotionnelle au rabais, que sais-je ? Le fait est qu'au final, ils ne vous communiquent rien du tout. Bienveillants au possible, ils se persuadent que leur placidité bovine vous aide à relativiser face aux coups du sort, et vous encouragera à les imiter. Comme s'il y avait quelque chose de soulageant, pendant que le navire coule, à voir que certains sombrent avec le sourire. Personnellement, je puise davantage de réconfort dans un seul soupir de René que dans toutes les risettes d'Esther : *en voilà un, au moins*, me dis-je quand je l'entends gémir, *qui a l'air de déguster autant que moi.*

Pourtant, Esther n'est pas désagréable, du moins pas systématiquement. Elle est même plutôt discrète : il m'arrive de passer des journées entières sans la voir. Il paraît qu'elle consacre l'essentiel de son temps à peindre, ce qui tient du prodige, quand on sait que ses mains tremblent au moins autant que les miennes et qu'elle est presque aveugle. C'est peut-être pour cette raison qu'elle ne voit pas les balayeurs. Ou alors, elle fait semblant. D'après les aides-soignants, ses tableaux valent encore le détour, mais on sait bien qu'ils diraient n'importe quoi pour nous faire plaisir, les braves bougres. Elle m'invite régulièrement à venir voir ce qu'elle peint, comme si ça pouvait m'intéresser.

Rien de nouveau ne m'intéresse plus. Je ne fais plus que relire les livres que j'ai aimés. La seule idée d'en commencer un nouveau suffit à m'épuiser.

Esther est pleine de petites attentions inutiles envers chacun des résidents, compliments absurdes, bouquets de fleurs du jardin, et toutes sortes de petits cadeaux saugrenus. Ce matin, par exemple, elle est venue me voir dans la bibliothèque pour m'offrir un vieux billet de train corné, sous prétexte que mon anniversaire tombe demain (n'espérez surtout pas garder un secret avec ces commères d'aides-soignants, pas moyen d'être mystérieux deux minutes). C'est l'intention qui compte, naturellement : il n'y a pas de boutiques de cadeaux ou de souvenirs aux alentours du Château. Le Château des Heures Comptées est l'endroit où les souvenirs se perdent. J'ai poliment refusé, mais elle a insisté, prétextant la valeur supposée inestimable du bout de carton, disant qu'il s'agissait d'un cadeau très précieux, qu'elle avait elle-même reçu il y a fort longtemps. Ah, ce que l'âge fait de nous. Est-ce que moi aussi, je vais devenir comme ça ? Mon second refus a été plus énergique. Je ne voulais pas entretenir la pauvre Esther dans l'illusion que son petit bout de papier froissé constituait un trésor sans pareil.

Ce qui ne l'a pas empêchée de le glisser dans le tiroir de ma table de chevet, un peu plus tard, à mon insu, comme je devais le découvrir en regagnant ma chambre.

Une ou deux fois par semaine, elle emmène René faire une promenade dans les jardins du Château. Les jardins sont immenses, et en faire le tour complet prend souvent plus d'une heure. Je ne sais pas où elle trouve toute cette énergie. Il m'arrive de me joindre à eux, vers la fin de leur excursion. Dire qu'il fut un temps où j'étais grand marcheur…

L'autre jour, nous étions assis tous les trois sur les bords de l'ancienne fontaine, dans la cour intérieure, à l'arrière des bâtiments. Tout à coup, elle s'est levée et s'est mise à tourner autour du bassin ébréché en traînant les pieds dans le tapis de feuilles mortes. J'ignore à quel point René est devenu sourd, mais pour ma part, je ne supporte pas ce genre de crissement, et je l'ai clairement fait savoir.

« Désolée, Lucien, m'a-t-elle répondu. Tant que je suis sur la Terre, j'ai envie d'entendre ses bruits. »

Puis elle est sortie du tapis de feuilles pour revenir s'asseoir à côté de moi en silence.

Elle a dû être très belle.

MYSTÈRES DU CHÂTEAU D'URGIS

Sinistre couronne enchâssée au front du Mont Thorne, perdue dans les limbes montagneux des Congères, notre Château se penche sur le village ensommeillé d'Urgis, à quelque huit cents mètres en contrebas. Converti en maison de repos après la disparition de son propriétaire, il y a une soixantaine d'années, il est aujourd'hui pour l'essentiel à l'abandon. Seule l'aile sud – le bâtiment central – est encore occupée et entretenue, les ailes est et ouest tombant en ruines depuis des décennies.

Les trois bâtiments forment un U autour de la cour intérieure, au milieu de laquelle trône l'ancienne fontaine où nous allons nous asseoir, quand le temps se montre suffisamment clément. Presque entièrement recouverte de mousses et de lichens, polie de fond en comble par plus d'un demi-siècle d'intempéries, elle ne ressemble plus à grand-chose aujourd'hui. Au sommet d'un amas de roches informes censées représenter le rivage d'une île – celle des Solymes, probablement – et qu'arrosaient jadis les jets multiples de la fontaine, se dresse la statue d'un homme vêtu plus ou moins comme un capitaine de marine. Le pied gauche avancé sur la crête rocailleuse, appuyant un bras contre son genou surélevé, l'autre main pressée contre sa taille, il est représenté dans une attitude triomphante. Sous la frange du chapeau, le visage a quasiment disparu : les yeux à demi effacés, le nez réduit à une vague aspérité, les courbes des lèvres émoussées jusqu'à l'imperceptible – on peut dire que le comte d'Urgis a aussi mal vieilli que nous-mêmes.

Octave, dernier comte d'Urgis, méconnaissable dans cette effigie aux traits gommés par l'érosion, et comme plié en deux sous le poids de sa double légende. Celle de l'infatigable voyageur, assoiffé d'immortalité, découvreur de la tristement célèbre île des Solymes, et celle de son énigmatique volatilisation, une trentaine d'années plus tard, après une réclusion volontaire prolongée et inexpliquée. Curieuse destinée que celle du comte : mener une vie digne de celles des plus grands héros de Gilles Berne, découvrir une île dont le funeste mirage a engouffré des nations entières dans un conflit carnassier, publier des mémoires dévorées par toute une génération de jeunes enthousiastes,

pour finalement s'évaporer sans laisser de traces. En dehors d'un Château délabré et d'une statue défigurée.

J'ai récemment remis la main sur ce fameux livre d'Urgis qui m'a tant fait rêver durant mon adolescence. Curieux destin également, qui me mène à attendre ma fin dans ce qui fut le berceau de l'un des héros de ma jeunesse. Naguère encensé comme bienfaiteur de l'humanité, il est à présent universellement honni comme traître et mythomane, à tel point que personne aujourd'hui ne songe plus à dépoussiérer les rares vestiges de son existence. On ne découvre pas la « Fontaine de Jouvence » sans conséquence.

Il nous est bien entendu interdit de nous aventurer dans les ailes désaffectées du Château, plafonds et escaliers risquant à tout moment de s'écrouler sur nous. Nous sommes censés nous cantonner bien sagement aux quelques salles aménagées et chaufFées (enfin, c'est vite dit) de l'aile sud, sans chercher à savoir ce qui se cache dans ces vastes édifices fantômes, parenthèses de pierre creuse qui encadrent notre petite fin de vie tranquille. Difficile toutefois, quand on habite l'ancienne demeure d'un héros longtemps admiré, de ne pas être au moins un peu curieux.

Il y a toujours au fond de nous quelque chose qui veut savoir ce qu'il y a derrière les murs, dans les pièces où nous ne vivons pas.

C'est en règle générale pendant l'heure de la promenade, les après-midi où le soleil vient nous hanter, quand les aides-soignants me croient à la dérive dans le jardin avec les autres, que je me lance dans l'exploration des bâtiments déserts.

Leurs portes sont pratiquement toutes ouvertes, ou brisées. J'entre toujours dans l'aile ouest par le côté qui fait face aux montagnes, car du côté de la cour, on risque d'attirer l'attention d'un surveillant. Argus m'accompagne systématiquement dans mes visites frauduleuses, et je dois dire que sans lui, je n'oserais vraisemblablement pas m'y risquer. On fait de lugubres rencontres, quand on se balade tout seul à quatre-vingts ans au Château d'Urgis.

À travers le jour terni par les carreaux patinés de poussière, nous avançons sur l'immense damier écaillé de ce qui fut, j'imagine, une salle à manger d'apparat. Tables et chaises ont depuis longtemps disparu. Aux murs, de rares buffets vermoulus, oubliés par l'oubli, s'appuient encore, et il semble qu'il suffirait de les toucher du doigt pour qu'ils s'effritent en petits tas de sciure. C'est fou ce qu'on se

ressemble. Cette clarté jaunie et léthargique dans laquelle baigne la grande salle momifiée est la seule qui convienne à mes yeux désormais : je la préfère cent fois à la lumière vive qui écrase toutes choses dehors. Au-dessus de nous, d'amples squelettes de lustres menacent éternellement de s'effondrer, et silencieusement nous les bravons, comme les pilleurs de tombes royales défient les anciens souverains et leurs malédictions. Avant de passer dans les autres pièces, je tape trois coups secs sur les dalles du carrelage avec ma canne, pour rappeler à moi Argus qui se disperse. Pas question de pousser plus loin sans mon ange gardien.

Çà et là, au pied d'un escalier, dans le coin d'un salon de lecture ou près de la porte d'une antichambre, attendent d'antiques horloges figées. Ce sont là les seules que je tolère : peu de choses en ce monde m'apportent autant de calme et de sérénité que la vue d'une pendule arrêtée. Encore un effet de l'âge, sans doute : je suis entré dans cette sombre saison de la vie où le son *tic-tac* devient absolument insupportable.

Il n'y en a qu'un que je regrette, c'est celui de la pendule que mon père m'avait fabriquée pour mes huit ans. Le cadre était en osier tressé et les aiguilles en forme de branches de chêne miniature. On aurait dit qu'elle avait poussé en pleine forêt. Il l'avait accrochée au-dessus de mon lit, le soir de mon anniversaire. Elle s'appelait Comptine. C'était il y a soixante-douze ans. C'était au temps où les pendules avaient encore du temps à m'accorder.

Toutes les deux ou trois minutes, je m'arrête pour reprendre mon souffle contre un mur fissuré. Mes jours de beau marcheur sont bien derrière moi. J'avance prudemment dans les couloirs obscurcis, en déblayant machinalement quelques toiles d'araignée du bout de ma canne. Je vérifie régulièrement qu'Argus ne s'éloigne pas.

J'ai eu mon Château, moi aussi, plus grand et plus beau que celui-ci. Un château souterrain, dont je n'étais pas le propriétaire, mais simplement le gardien, là-bas, dans la vallée. Quand les rares touristes qui s'égarent dans cette région improbable des Congères voulaient visiter les grottes de Thérandal, c'était moi qui les y faisais descendre.

Leur dédale humide et ténébreux m'était bien plus familier et agréable que la chambrette étriquée que j'occupe ici. Chaque salle recelait son lot de merveilles et de curiosités. Les enfants étaient particulièrement friands de la Salle des Fontaines, qu'on appelait aussi Salle des Convives, à cause de sa mise en scène singulière : sous la

plus haute des cinq fontaines pétrifiantes qui s'y déversaient, on trouvait une table à laquelle étaient assis quatre personnages s'apprêtant à partager un repas. La table, les chaises, les personnages et le repas étaient de pierre, et les visiteurs se demandaient ce que fabriquaient ces commensaux impassibles sous cette pluie incessante. Une fois sur deux, je leur disais la vérité, et ils s'étonnaient d'apprendre que ces convives inanimés étaient en fait des mannequins de bois récupérés dans une boutique de vêtements, et placés là par la gardienne qui m'avait précédé, Viviane, pour être lentement pétrifiés pendant près de cinquante ans. Quand les enfants étaient nombreux dans le groupe, je leur racontais la légende des quatre visiteurs maudits de Thérandal, qui avaient un jour trouvé, en entrant dans cette salle, un somptueux festin tout préparé sous la fontaine, et avaient traversé pour l'atteindre le terrible bassin des Eaux Interdites (attention, ne vous penchez pas trop), tombant ainsi sous le coup de l'épouvantable malédiction des grottes. Celui qui le souhaitait pouvait encore prendre place parmi eux, car il restait à table une cinquième chaise, vide. Alors, à qui le tour ?

Les enfants aimaient aussi le Clocher, vaste caverne au plafond orné de multiples dômes qui répercutaient le moindre son, et semblaient autant de cloches géantes sans bourdon, formées par les tourbillons d'un ancien torrent souterrain asséché. C'était une salle où l'écho n'avait pas le temps de chômer.

Les adultes avaient des goûts plus classiques : ils s'attardaient souvent dans la Salle des Orgues, ou dans la forêt de stalagmites de la Salle Hypostyle, dont les charmes indéniables n'avaient pourtant rien d'exceptionnel par rapport aux autres grottes existantes. Pour ma part, j'affectionnais davantage la Galerie des Excentriques, une longue travée qui s'étendait d'un bout à l'autre du réseau, et dont les parois fleurissaient de ces curieuses et minuscules stalactites translucides. Les excentriques se développent non vers le bas, contrairement aux autres, mais dans toutes les directions, de façon complètement aléatoire, sans tenir compte des lois de la gravité. On avait la sensation, en levant la main, de pouvoir toucher les étoiles. Le firmament cristallin qu'elles tissaient dans les hauteurs de la Galerie me paraissait plus riche, plus foisonnant et surtout plus distinct que celui qu'on observe depuis les jardins du Château par les nuits calmes. Mais il faut tout de même ajouter que ma vue a sensiblement baissé ces temps derniers.

Ma salle de prédilection était la plus profonde, et celle qui donnait son nom à l'ensemble des grottes. Si l'origine du mot *Thérandal* demeure une énigme, en revanche, il se gravait à jamais dans la

mémoire de quiconque poussait la visite jusqu'à cette ultime poche de ténèbres. Thérandal était un visage colossal, poreux et luisant, creusé dans la paroi, qui toisait sans complaisance les visiteurs intimidés du haut de ses sept mètres, d'autant plus imposant que la salle qui l'abritait était l'une des plus étroites. Aux dires de Viviane – qui m'avait formé sur le circuit des grottes pour que je puisse prendre sa relève –, Thérandal était, malgré les apparences, une formation naturelle. Il ne s'agissait pas là d'une farce de son invention comme les convives de pierre : on ne trouvait pas trace d'une quelconque présence humaine dans ces cavernes antérieure à leur découverte, il y a un peu plus d'un siècle. Le visage géant n'était donc pas une sculpture pariétale, mais un relief géologique, aussi étonnant que cela pût paraître.

Bien que l'éclairage électrique eût été installé partout sur le circuit, quand j'emmenais un groupe voir Thérandal, je l'éclairais toujours à la lanterne seulement : les reflets vacillants de la flamme sur les cavités hiératiques du visage s'animaient alors d'une inquiétante vivacité, et l'effet sur les touristes était garanti.

Le soir, après la dernière visite, je redescendais seul dans la salle de Thérandal, et je lui parlais, quelquefois pendant une heure. Je n'ai pas eu besoin d'attendre mon grand âge pour devenir à moitié fou, certes, mais personne n'écoute comme un visage de pierre. J'aimais déambuler dans le labyrinthe des grottes, être dans leur confidence, complice de leur solitude, les connaître sous un jour ignoré du reste du monde. C'est sans doute pour les mêmes raisons que j'explore en fraude les ailes désaffectées du Château.

C'est la même fascination que j'éprouvais pour les champignons d'argile et les bouillonnements figés de la roche qui me pousse vers les reflets voilés de l'émail crasseux et la robinetterie rouillée dans la salle de bains, vers les fauteuils miteux et les étagères inhabitées dans les chambres. Les jours où je m'en sens le courage, je gravis l'escalier jusqu'au premier étage. Les vingt-six marches me prennent en moyenne un bon quart d'heure, et je dois faire plusieurs pauses en cours de route, mais Argus est patient, il ne m'abandonne pas. Nous formons une équipe, tous les deux : il m'attend quand je peine à monter, et je l'attends lorsqu'il va se soulager dans quelque recoin sombre.

Au bout d'une heure ou plus, parfois, au détour d'une porte descellée, nous rencontrons les balayeurs. On ne les rencontre jamais immédiatement après être entrés dans le Château, non, il faut d'abord

errer un bon moment dans les vestibules déserts, comme si c'était là un préalable nécessaire à leur matérialisation. Mais c'est un effet trompeur : il n'y a pas de règle aux apparitions des balayeurs, impossible de prévoir leurs déplacements – tout juste peut-on sentir, à leur approche, quelque chose comme un fumet ténu de poussière et d'ennui.

Leur nombre varie : souvent cinq ou six, ils apparaissent à l'occasion en petits groupes de deux ou trois, et s'affairent à nettoyer maladivement la pièce de tout ce qui peut s'y trouver, excepté la poussière. Ce n'est pas elle qu'ils viennent chercher. À première vue, ils ne touchent à rien : ils se contentent d'aller et venir sans objet précis, glissant en silence sur le carrelage, gesticulant moins comme des hommes que comme des pantins aux jointures disloquées. Car les balayeurs n'ont rien d'humain, j'en suis désormais convaincu : leurs vêtements sales et rapiécés, dont les couleurs délavées se confondent en une sorte de gris de fond vaseux, leurs cheveux rêches et hirsutes plaqués sur leur crâne par touffes clairsemées, comme les vestiges d'une forêt après l'incendie… et surtout, ces hideuses traces résiduelles, bosses, taches, crevasses, qui subsistent à l'endroit où devrait se trouver leur visage – tout porte à croire qu'ils proviennent d'un autre monde, quel qu'il soit. Certainement pas de mon cerveau, en tout cas – aussi malade et fatigué qu'il soit –, puisque René les voit. Ils agissent toujours de la même façon : vous êtes tranquillement assis dans la bibliothèque, au réfectoire ou dans votre chambre, l'air de rien, et tout à coup ils sont là. Ils s'agitent autour de vous avec leur grotesque déhanché de marionnettes, vous fixant de leurs cavités sans yeux, se penchant à votre oreille pour murmurer on ne sait quoi, on ne sait comment, puisqu'ils n'ont pas de bouche. Leurs visites ne sont pas longues : ils trépignent de part et d'autre pendant cinq ou six minutes, tout au plus, puis se retirent exactement comme ils sont entrés : par les murs, par le sol ou à travers le plafond. Et chaque fois qu'ils repartent, la pièce se retrouve un peu plus vide qu'avant leur arrivée. Son habitant aussi.

Ce qu'emportent les balayeurs lorsqu'ils s'en vont n'est pas clairement quantifiable : le plus souvent, il s'agit de menus objets, bibelots, cadres, livres (combien de mes volumes favoris de Gilles Berne m'ont-ils déjà volés ?), dont on ne remarque pas tout de suite la disparition. C'est seulement quelques heures ou quelques jours plus tard, quand vous aurez envie de revoir cette photo ou de relire ce roman, que vous vous en apercevrez. À ce moment-là, les aides-soignants, voyant que vous vous épuisez à la recherche du disparu, vous apporteront vos petits cachets avec un verre d'eau et vous diront

de vous calmer : « ça ne sert à rien de se mettre dans des états pareils, c'est probablement vous qui l'avez perdu, on le retrouvera tôt ou tard ». Sauf que ce n'est pas vous qui l'avez perdu, et qu'on ne le retrouvera jamais. Les balayeurs l'ont emporté dans ce grand réservoir d'absence d'où ils sortent, quelque part à l'intérieur des murs ou du plancher, et d'où aucune force au monde ne peut plus le ramener.

S'ils se contentaient d'emporter des objets, on pourrait encore s'en accommoder. Le problème, c'est qu'après chacune de leurs rapines, quelque chose disparaît également en vous. Là encore, vous ne vous rendrez d'abord compte de rien, puis quelque temps plus tard, lorsque vous voudrez vous souvenir du papier peint de votre chambre d'enfant, de la fin de votre roman préféré ou d'une bonne blague que vous racontait souvent votre meilleur ami, vous n'en serez plus capable.

Voilà pourquoi nous vivons dans l'angoisse au Château des Heures Comptées : votre mémoire n'y est plus qu'un filet vétuste dont les balayeurs s'acharnent à agrandir les mailles. René ne sait déjà plus où il habitait avant de venir ici. Ils n'ont pas d'autre but : nous déposséder, nous enlever tout ce que nous avons de plus précieux, dévider le fil de notre conscience, jusqu'à nous laisser à l'état de parfaits légumes. Ce sont les huissiers de nos souvenirs.

Peut-être ont-ils été des hommes, autrefois, avant de devenir nos démons personnels. Ils pénètrent les murs et les meubles avec l'aisance de spectres impalpables, et pourtant le jour où j'ai tenté d'en arrêter un dans ma chambre, j'ai senti sur mes poignets l'étreinte de ses doigts faméliques, et de ses deux bras décharnés il m'a soulevé de terre pour me jeter contre un mur comme un fétu de paille. Pendant un court instant, alors qu'il me tenait en l'air, j'ai vu de près son fantôme de visage : l'ourlet au niveau des lèvres, le petit fossé à la place du nez, les deux creux tapissés d'une membrane noirâtre sous l'arcade anguleuse. La peau grise, tendue sur les pommettes saillantes, s'étire sans une ride tout le long de leurs joues concaves et émaciées, ce qui rend leur âge difficile à évaluer. Bien que je sois moi-même à moitié bossu et atrocement fripé, je n'arrive pas à croire qu'ils puissent être plus jeunes que moi. Certes, leur peau affreusement lisse et leur force peu commune peuvent sembler les signes d'une certaine jouvence, mais l'apparence est trompeuse : il se dégage de leurs rondes sordides et de leurs gestes saccadés un étrange arôme de fané. Ce sont de véritables antiquités ambulantes. Ils ont bien plus de cent cinquante ans chacun, j'en mettrais ma main au feu.

Nous ne savons pas les raisons de leur présence au Château, ni pourquoi ils nous tourmentent ainsi. Ils ne semblent pas avoir d'existence en dehors de ces apparitions épisodiques au cours desquelles ils nous dépouillent. Peut-être n'existent-ils que parce que nous sommes là. Peut-être ont-ils besoin de vieillards à hanter, comme nous avons besoin de lits où dormir. À vrai dire, nous ne dormons plus beaucoup, ces temps-ci. Quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit, nous vivons toujours dans l'appréhension de leur retour. Plus d'une fois je me suis éveillé en sursaut, après minuit, pour en trouver un penché sur mes draps, dans la pénombre. Sans doute était-il venu me voler les rêves de ma nuit.

Heureusement, face à eux, nous avons un défenseur. Immanquablement, ils se dispersent aussitôt qu'il entre dans la pièce. Dès qu'il les aperçoit, il se précipite sur eux, ses aboiements sauvages font voler en éclats leur silence morbide et contagieux, et en quelques secondes ils s'évaporent. Une fois qu'ils ont tous pris le large, il fait un dernier tour d'ensemble, vérifiant sous les meubles et derrière les armoires, s'assurant que les intrus ont bien déguerpi, puis il revient s'asseoir au centre, la tête haute, superbe, triomphant, prêt à se faire inonder de caresses en récompense.

C'est grâce à lui que j'ai fait ma dernière découverte, avant-hier, au cours d'une énième incursion dans l'aile ouest. J'avais fait l'effort de monter au premier étage, et Argus avait fait l'effort de m'attendre. Après avoir erré un peu au gré des couloirs mornes, nous sommes entrés dans ce qui devait vraisemblablement être l'ancienne bibliothèque comtale. Au milieu des hautes étagères vides oscillait un essaim de cinq balayeurs, absorbés par leur tâche. Ayant auprès de moi mon fidèle allié, je jubilais par anticipation, car les rares fois où je parviens à les faire fuir me vengent de toutes celles où, Argus absent, je me retrouve à leur merci. Comme ils ne nous avaient visiblement pas entendus arriver, nous les avons observés un moment. Puis, n'y tenant plus, j'ai frappé trois coups sur le parquet avec ma canne, signal convenu pour signifier le début des hostilités. Mon intrépide chasseur s'est alors rué sur l'ennemi en rugissant de tous ses poumons, avec un effet instantané. Quelques instants après, la place était déserte, et j'étais libre de l'investir tandis qu'Argus finissait son tour de garde.

J'ai toujours eu un faible pour les étagères à livres, même dépeuplées – sans doute l'ancien libraire en moi qui refait surface à la moindre occasion. En m'avançant vers l'une d'entre elles, j'ai senti mon pied buter contre une lamelle descellée du parquet et bien

manqué de m'effondrer. Quand on est vraiment vieux, la moindre chute peut vous réduire en miettes. Ayant retrouvé mon équilibre, je me suis orienté vers l'étagère qui m'intéressait, l'une des rares à contenir encore deux ou trois volumes. Les malheureux rescapés, hélas, étaient tellement rongés de moisissure que leurs pages formaient des blocs solides, si bien qu'il était pratiquement impossible de les décoller les unes des autres. Je m'escrimais à séparer celles qui le permettaient – l'une s'était à tel point diluée dans les taches d'humidité que le texte en était devenu illisible – quand j'ai entendu derrière moi un grattement.

Argus était occupé à racler le parquet au niveau de la lamelle descellée, qu'il s'efforçait d'arracher avec les moyens du bord. Sans doute avait-il flairé quelque chose d'intéressant en dessous. Conscient que ce qui est intéressant pour un chien ne l'est pas forcément pour tout le monde, je me suis tout de même décidé à lui donner un coup de main, car après tout, il m'avait rendu un grand service. Entre nous, c'était donnant-donnant. Après m'être mis à genoux (ce qui avait déjà pris une bonne minute), j'ai calé le manche de ma canne sous la lamelle défectueuse, de manière à en faire un levier pour l'écarter davantage du parquet (« Ha ! Ça, tu ne sais pas le faire, hein ! », ai-je lancé en réponse à son regard envieux), et au bout de quelques efforts, elle cédait dans un claquement sec.

Je m'étais attendu à trouver un os, ou quelque autre relique suscitant habituellement la convoitise canine, mais ce qui se trouvait sous cette lamelle m'a pris au dépourvu. Enveloppé dans un vieux carré de tissu, l'objet avait à peu près la forme et la consistance d'un livre. Curieux choix de rangement, avec toutes ces étagères à proximité. Intrigué, je lui ai ôté son emballage. Il s'agissait d'un petit carnet manuscrit, sans titre en couverture. Sa cachette l'avait efficacement préservé de l'humidité ambiante. Les premières pages étaient blanches, mais en les feuilletant j'ai fini par tomber sur quelques mots :

Récit de mon voyage vers l'île des Solymes
et pensées sur la Fontaine
Octave, comte d'Urgis

Une vague de chaleur m'a traversé la poitrine. La surprise, passé un certain âge, devient une sensation si rare que le choc, quand on l'éprouve, en est décuplé. Je venais de retrouver le livre de chevet de mes quinze ans, celui-là même qui avait passionné, en son temps, toute une génération, et qui avait fait rêver d'immortalité – à tort,

malheureusement –l'humanité entière. En plus, je tenais dans mes mains non pas une copie quelconque d'une édition imprimée, mais *l'original*, rédigé de la main même du comte. Quoi de plus logique, en vérité, puisque je résidais à présent en sa demeure ? Cet homme, que j'avais tant admiré à une époque, m'était devenu plus cher encore dans mon exil, quand la désastreuse guerre contre les Solymes avait retourné l'opinion publique contre lui. Le sauveur universel était alors devenu le traître absolu et s'était retiré dans son Château pour y mener une vie recluse. Mythomane, hypocondriaque et conduisant d'improbables expériences sur cette eau soi-disant miraculeuse qu'il était allé chercher à l'autre bout du monde, cette dernière ne l'a finalement pas empêché de vieillir.

Pendant la guerre et les années qui l'ont suivie, bon nombre de miséreux et d'aventuriers en tout genre se sont présentés aux portes du Château, curieux de rencontrer le grand découvreur de la Fontaine de Jouvence, et de goûter ce liquide aux vertus si particulières qu'il prétendait avoir ramené de son expédition. Rares étaient ceux, toutefois, à qui il accordait le privilège d'en boire quelques gouttes. Son refus opiniâtre de le partager ou de le commercialiser lui a d'ailleurs valu de féroces inimitiés, et même plusieurs tentatives d'assassinat. Peut-être est-ce là ce qui explique sa disparition prématurée.

La dernière fois que j'ai lu ce livre, je devais avoir une vingtaine d'années. J'ai dû le laisser derrière moi, comme tous les autres, lorsque j'ai quitté mon pays. Le relire maintenant constituera une autre forme de cure de jouvence, à défaut de mieux. Après avoir copieusement récompensé Argus de sa trouvaille, j'ai glissé le petit carnet dans ma poche, et nous sommes ressortis.

Je ne le laisserai pas dans le tiroir de ma table de chevet. Je le garderai sur moi en permanence, même la nuit. S'ils le veulent, celui-là, ils devront me l'arracher des mains.

LA VISITEUSE DU SOIR

Plus on a d'anniversaires derrière soi, plus il y a de chances que le dernier en date soit le dernier tout court. Depuis quelques années déjà, je vis dans cette plaisante expectative. C'est pourquoi je ne mettrai pas un pied dehors aujourd'hui. Je ne ferai rien qui puisse rendre ce jour différent des autres. Je resterai cloîtré dans la bibliothèque, calé dans un bon fauteuil, et je tâcherai d'oublier ce jour pénible en lisant des jours imaginaires.

Naturellement, il se trouve toujours quelqu'un dans le voisinage pour vous rappeler ce que vous aimeriez oublier. Si les aides-soignants, avec le temps, ont fini par comprendre le message et éliminer le gâteau et les chansons, cette pauvre Esther a plus de mal à s'y faire. À neuf heures tapantes ce matin, elle s'asseyait à côté de moi près de la fenêtre, son éternel sourire lénifiant aux lèvres, bien décidée à faire de mes quatre-vingts ans une expérience incomparable.

« Vous savez, Lucien, nous allons avoir droit à un spectacle fabuleux, ce soir.

— Votre fameuse nuit des étoiles filantes, hein. Arrêtez de nous rebattre les oreilles avec ça, Esther, je vous en prie. Ce soir, je me coucherai tôt.

— Vous manqueriez ça ? Allons, ça n'arrive qu'une fois l'an. En plus, ici, dans les montagnes, quand le ciel est dégagé, l'effet est particulièrement saisissant. Tout le monde n'a pas la chance de fêter son anniversaire avec les étoiles. Venez avec moi, ce soir, dans le jardin, et qui sait ? Peut-être que vous en attraperez une.

— Bien sûr, et peut-être que j'en pondrai une, aussi, si je tiens la forme ! Merci, Esther, l'idée me touche vraiment, mais allez-y plutôt sans moi, cueillez-en une à ma santé, et si vous allez au jardin, priez le bonjour à vos je ne sais plus quoi…

— Mes asphodèles ?

— …c'est ça, vos asmodèles, vos astrophèles ! Ce soir, à huit heures, moi, je serai dans mon lit !

— Si vous ne voulez pas sortir, peut-être pourriez-vous venir dans ma chambre, voir mes tableaux. J'ai justement peint un souvenir de la nuit des étoiles filantes de l'année dernière, vous pourrez voir ce que

ça donne.

— Esther, vous êtes mignonne, mais j'essaie de finir ce bouquin… »

Ici, au lieu de se lever et de sortir, elle eut un petit rire qui me déplut au plus haut point.

« Votre bouquin ! Vous ne le finissez jamais, votre bouquin ! Tous ceux que vous lisez, vous les recommencez perpétuellement ! Je vous ai regardé, Lucien. Vous connaissez déjà la fin de tous vos livres. Jamais vous n'en essayez un nouveau. Vous ne faites que reprendre au début tous ceux que vous avez déjà lus, comme si, à la relecture, ils pouvaient vous raconter une histoire différente ! Et vous vous arrêtez toujours quelques pages avant la fin, pour que l'histoire, elle, ne s'arrête pas. C'est facile de croire qu'on a fait le tour du monde, quand on décide où le monde se termine !

— Mais vous allez me foutre la paix, à la fin ? Remballez vos fleurs, vos tableaux, vos étoiles et vos théories au rabais, et laissez-moi pourrir dans mon coin, si le cœur m'en dit ! Tout le monde n'est pas heureux comme vous de finir ses jours dans ce foutu mouroir ! Et tout le monde n'a pas envie de faire semblant d'avoir eu une vie qui valait le coup ! »

J'y étais allé un peu plus fort que je ne l'avais souhaité, c'est vrai. Mais cette brave madame Fleur Bleue n'est pas du genre à se laisser démonter.

« Vous avez eu tort de refuser le cadeau que j'ai voulu vous faire hier. Ce n'était pas un bête porte-bonheur, c'était bien autre chose. Il est toujours à vous, et il vous attend, si vous changez d'avis. À vous de voir. Vous êtes libre, aujourd'hui comme hier, de ne pas prendre ce que la vie vous donne. Mais vous aigrir et prendre les autres pour des crétins ne vous rendra pas ce qu'elle vous a volé. »

Quand je me suis retourné pour lui répondre, elle était partie. La sentencieuse rombière. Elle avait dû sentir qu'après sa dernière réplique, j'allais lui balancer mon Gilles Berne dans les gencives sans préambule. En dépit de mes efforts répétés, j'arrive de moins en moins à supporter ses grandes envolées de bons sentiments.

Peut-être parce que j'ai longtemps été sentimental moi-même. Trop pour mon propre bien. J'aimerais croire que je ne le suis plus, maintenant que j'attends la mort dans ce vieux manoir humide. J'aimerais être assez fort pour ne rien regretter. Quand on s'aperçoit sur un le tard que l'on a passé toute sa vie sous l'emprise de deux ou

trois mirages terribles, et en même temps si désespérément simples qu'ils n'auraient pas dû avoir d'effet au-delà de nos dix-huit ans…

J'ai beau me creuser la cervelle, je ne comprends toujours pas ce qui a pu me fasciner à ce point chez Cécile Fayel. Je crois que je ne le comprendrai jamais. Il devait y avoir quelque chose qui ne tournait pas rond, chez moi, à l'époque : tous les jeunes garçons sont amoureux lorsqu'ils ont dix-sept ans, mais la plupart d'entre eux changent d'objet sans grande difficulté au bout de quelques mois. Rares sont ceux qui n'arrivent pas à se défaire de leur première lubie. Ceux-là sont une espèce maudite. Il doit exister pour eux un nom que j'ignore.

Il s'est écoulé plus de soixante ans depuis lors, et Cécile revient encore m'irriter les yeux. Cécile telle qu'elle était en ce temps-là (à quoi peut-elle bien ressembler aujourd'hui ?), Cécile avec qui je n'ai jamais rien vécu, Cécile qui m'a préféré ce grand escogriffe d'Alexandre, et m'a probablement bien vite oublié… Quand j'y repense, tout me semble tourner autour d'une seule scène : ce jour fatal où nous sommes allés tous ensemble à la fête foraine, et où j'aurais dû l'accompagner à bord de ce grand huit, dont elle disait avoir peur. Je n'en ai pas eu le cran. C'est complètement idiot, mais il arrive quelquefois que notre existence toute entière se trouve suspendue à un choix en apparence dérisoire, et sur le moment, on se dit qu'on peut bien différer un peu, laisser passer sa chance cette fois-ci, qu'on aura, tôt ou tard, une occasion de se rattraper. Puis il s'avère que la chance qu'on a laissé passer était la seule, et que le châtiment qui nous attend, pour n'avoir pas su la reconnaître, c'est de ne jamais, jamais en avoir une autre. C'est lorsqu'on se rend compte de ce genre de chose que l'on commence à vieillir.

Aujourd'hui encore, je me demande ce qu'aurait été ma vie si nous étions montés ensemble à bord de ce manège. Ou si Alexandre Envernon n'avait pas été là. Alexandre… Alexandre… Il était tout naturel qu'elle s'intéresse à lui, évidemment… Séduisant, ombrageux, tourmenté (du moins, il s'en donnait l'air)… ses longs cheveux noirs et rageusement bouclés affirmaient toute la force de caractère et la personnalité que je n'avais pas. Capricieux, poète, passionné, méprisant, avec son physique ravageur, celui-là pouvait tout se permettre. Comme elle était elle-même impétueuse, rêveuse et sensuelle (du moins, elle en avait l'air), je suppose qu'il devait fatalement se créer entre eux ce qu'on appelle des affinités électives, une espèce d'alchimie contre laquelle je ne pouvais pas lutter – et que je n'ai jamais connue pour mon propre compte, d'ailleurs. J'aurais dû en faire mon deuil et passer à autre chose, comme le font tous les

adolescents normalement constitués. Mais chez moi, la rancœur s'est progressivement changée en haine, et la haine en une variété d'amertume tenace, qui n'a fait que s'endurcir ces dernières années, alors même que j'atteins l'âge où l'on est censé enfin lâcher prise sur le monde. Sans doute une sorte de handicap émotionnel.

Au fond, quand on est jeune, il est bon d'avoir un ennemi. Ce sera le plus souvent quelque rival amoureux, ou quelque jaloux de fond de classe, qu'importe. Nourrir et entretenir cette inimitié vous aide à mieux vous comprendre vous-même, à découvrir qui vous êtes vraiment. Mais cela ne doit durer qu'un temps. Si la situation se prolonge anormalement – par exemple quand vous n'avez plus entendu parler de votre « ennemi » depuis plus de cinquante ans – vous vous transformez peu à peu en vieil ogre rabougri, et les ennemis – les *vrais* – qui vous attendent en bout de course, traversent les murs et vous démembrent de l'intérieur.

Assis dans le grand fauteuil près de la fenêtre, je pose mon Gilles Berne et je sors le petit carnet que j'ai trouvé dans l'aile ouest avant-hier. Tandis que je le feuillette, mes yeux se ferment doucement, presque en catimini. Il m'est arrivé plus d'une fois de m'assoupir des heures entières dans cette pièce, un livre sur les genoux. J'aimerais bien partir comme ça.

« T'as rien à regretter, au moins », m'a dit René l'autre jour. « Si t'avais été avec elle, elle t'en aurait sûrement fait voir, et vu ton caractère de chien, ça aurait pas duré bien longtemps. C'est aussi bien qu'elle soit partie avec un autre, en fin de compte, crois-moi. »

Je voudrais bien.

« Moi, avec les femmes, ça s'est jamais bien terminé. Mais je m'en accommode, maintenant. Y a eu de bons moments aussi, d'ailleurs. C'est juste qu'à partir du moment où ça se termine, ça peut pas se terminer bien. Ce qui serait bien, ce serait précisément que ça ne se termine pas. Non, la seule chose que je regrette, moi, c'est mes jambes. Héhé ! Saloperie ! »

À mesure que la journée passe, les nuages s'amoncellent, et le ciel s'assombrit sur les montagnes. Vers le milieu de l'après-midi, on commence à entendre le vent souffler dans les volets. Avec l'orage qui se prépare, Esther aura bien de la chance si elle aperçoit ne serait-ce que le reflet d'une étoile. Comme je regarde le voile d'encre qui se répand lentement sur l'horizon, il me semble que toute ma vie se

résume à cette seule image : Cécile, Cécile qui seule se diffuse et s'incruste dans les moindres recoins de ma pensée, qui meuble et tapisse entièrement les mornes intérieurs de mon existence, oblitérant petit à petit tout ce qui n'est pas elle. Même les quelques aventurettes que j'ai eues plus tard, lorsqu'entraient dans ma librairie des lectrices en quête de quelque frisson à peu de frais, même ces romances de deux à trois semaines avec des femmes sorties de nulle part finissaient par me ramener à elle. Chacune de celles qui ont passé ma porte, faisant tinter la clochette dans l'entrée, pour m'accorder des faveurs temporaires, chacune avait à mes yeux un petit quelque chose de Cécile. Rien de bien sérieux, en définitive : la plupart d'entre elles cherchaient surtout à se consoler de quelque revers ou catastrophe personnelle, décès d'un parent proche ou d'un ami, départ d'un amant… Je les aidais à surmonter ces écueils, et aussitôt remises sur pied, elles changeaient de libraire. Je ne dirai pas que cela m'était égal, non : certaines de ces ruptures précipitées m'ont fait de la peine, aussi brèves qu'aient été ces idylles. Le fait est que, durant toutes ces années, je n'attendais qu'une chose, sans me l'avouer : entendre tinter la clochette et la voir, *elle*, sur le seuil de ma boutique, la voir se jeter dans mes bras et l'entendre m'assurer qu'elle avait quitté Alexandre une fois pour toutes, qu'ils avaient eu de terribles disputes, et qu'elle s'était enfin rendu compte que moi, moi seul, j'accepterais tout d'elle et ne lui reprocherais jamais rien.

Je ne suis plus très sûr, avec le recul, que j'en aurais bien été capable, mais toujours est-il que j'en avais l'intime conviction. Naturellement, elle n'est jamais venue. Ce que c'est que d'avoir lu trop de romans bon marché.

Aussi saugrenu que cela puisse paraître, je suis de plus en plus certain que tout remonte à cette excursion à la fête foraine. Nous étions sept ou huit, ce jour-là, et Alexandre n'était pas de la partie. J'ai eu des heures entières pour lui parler, apprendre à mieux la connaître, essayer de la séduire un peu, et je n'ai fait que perdre mon temps. Si au moins je m'étais forcé à l'accompagner dans ce maudit grand huit – il m'aurait suffi de vaincre mon vertige cette fois-là seulement – peut-être nous serions-nous rapprochés davantage. Peut-être, alors, se serait-il passé quelque chose.

Aujourd'hui, avec la mort et les balayeurs qui rongent mes journées et mes nuits, cette crainte puérile des hauteurs et des secousses m'apparaît bien dérisoire. Aucune des terreurs que l'on éprouve quand on a dix-sept ans ne peut se comparer à celles qui nous attendent dans nos derniers jours.

Avec des *si*, on referait le monde. Peut-être que si nous étions montés ensemble dans une de ces nacelles, si j'étais allé à cette soirée dansante quelques semaines plus tard, si j'avais été Alexandre… si j'avais tué Alexandre… mais tout cela est bien loin, désormais… *si* est bien loin… *si* est toujours trop loin, par définition… heureusement…

Dehors, il fait déjà presque noir. Les volets se mettent à claquer. On allume les lampes de bonne heure. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais le soir est là plus tôt que d'habitude. Mon carnet est sur le carrelage. Je le ramasse, m'extirpe du fauteuil et m'en vais tituber dans le couloir. Il n'y a pas foule. J'entends René ronfler depuis sa chambre (quelle puissance, j'en suis toujours étonné). Esther est probablement occupée à peinturlurer quelque part. Je n'ai même pas la force de chercher Argus.

Bientôt, la pluie tombe à torrents. Par intermittences, le tonnerre couvre le vacarme des volets. Personne ne sortira, cette nuit. On dirait que le ciel est d'accord avec moi.

Au bout d'une demi-heure peut-être, je finis par rencontrer Ludivine, une de nos aides-soignantes. Elle a l'air vaguement alarmée.

« Ah, monsieur Lucien, vous n'avez pas vu madame Esther ? Elle n'était pas avec vous dans la bibliothèque ?

— Non… enfin, oui, tout à l'heure, mais je ne sais pas… j'ai fait un somme…

— Elle doit bien être dans les murs. Elle ne serait pas sortie par cette tempête !

— Ha ! Vous savez, nous les vieux, on ne sait plus trop ce qu'on fait, les trois quarts du temps !

— Allons, monsieur Lucien ! Si vous la trouvez, prévenez quelqu'un tout de suite, ça fait un moment qu'on la cherche. »

Juste un instant, l'idée me vient que ce sont peut-être *eux* qui l'ont emmenée, qu'au lieu de menus objets ou de souvenirs diffus, ils ont décidé d'emporter un être vivant tout entier. Ils en sont bien capables. Après tout, elle ne pouvait pas leur échapper indéfiniment.

Un peu partout, on s'active, on fouille, on appelle, et je me joins à l'effort collectif, persuadé qu'Esther s'est tout bonnement assoupie près d'un poêle quelque part dans les parages – jusqu'à ce que j'aperçoive cette silhouette furtive par la fenêtre.

On dirait une femme, dehors, sous la pluie battante, mais elle se tient droite, et elle se déplace vite, trop vite pour qu'il s'agisse d'Esther. Ou alors, c'est qu'elle a bien caché son jeu. Elle glisse le long de la façade, à quelques mètres des murs, et jette de temps à autre un bref regard vers ma fenêtre. Je lui fais signe, mais elle ne me voit pas, ou elle m'ignore. Elle ondule et bondit sur l'herbe détrempée avec la souplesse d'une jeune fille, puis disparaît derrière le mur. Quand je la retrouve à la fenêtre suivante, j'ai l'impression que quelque chose dans sa façon d'arquer les épaules, en cadence avec les soubresauts que lui imposent les accidents du terrain, ne m'est pas inconnu. J'ai déjà vu quelqu'un marcher comme ça, il y a longtemps.

Il ne peut pas s'agir d'Esther. À tout prendre, c'est encore une de mes « visions », une de ces marionnettes spectrales qui me tarabustent à toute heure – sous une forme inédite, certes, mais toujours l'une d'entre elles. Je sais que je devrais simplement détourner les yeux, retourner chercher Esther dans les couloirs avec les autres. Je sais que cette contemplation sordide ne peut rien m'apporter de bon. Et pourtant je continue à la suivre d'une fenêtre à l'autre, de plus en plus convaincu à chaque nouveau coup d'œil que celle qui papillonne sous l'averse, de l'autre côté de la vitre, est bien celle que je crains.

Il est bien tard, Cécile, pour ces jeux d'ombre portée…

Elle oscille encore quelques secondes à mi-distance, assez près pour que je voie perler des gouttes cristallines dans les boucles de ses cheveux, puis elle se couvre la tête d'une capuche attachée à son long manteau noir, et s'esquive derrière un chêne.

C'est curieux, ce manteau… je ne l'ai jamais vue le porter avant…

La meilleure chose à faire, ce serait de retourner m'enfoncer dans mon fauteuil, dans la bibliothèque, en attendant la fin de l'orage, mais déjà je suis dehors, sans manteau, sans parapluie, sans rien, prêt à attraper la mort pour courir après un vieux reste d'obsession fanée. En l'espace de quelques pas, je suis trempé jusqu'aux os. Dans l'ombre de la capuche, on ne distingue presque plus son visage. On dirait qu'elle m'attend. Quand elle me voit arriver, elle reprend sa course, mais doucement, très doucement, comme pour me laisser le temps d'arriver à son niveau. Le sol est boueux, je m'efforce de ne pas déraper. Elle descend vers le jardin, le petit jardin d'Esther, que ce déluge a dû entièrement ravager. On doit approcher de la fin, maintenant, car le rideau de pluie se fait plus fin, le vent retombe, et les éclairs ne font presque plus de bruit. Là-haut, en quatre ou cinq endroits, la voûte

nuageuse se craquelle pour laisser apparaître d'épais pans de ciel mauve.

Nous atteignons le jardin, et quand je la rejoins, elle me tourne le dos, recroquevillée sur un parterre d'asphodèles qu'Esther a mis une énergie considérable à planter. Je n'ose pas imaginer ce qu'il en reste. Je m'arrête à un mètre d'elle, essoufflé. Maintenant que je suis là, avec elle, je me rends compte que je ne sais pas quoi lui dire. Il ne pleut pratiquement plus. Nous restons là un moment, sans un mot, elle à cueillir des fleurs, du moins à ce qu'il semble, moi à la regarder. J'aimerais tellement qu'elle se retourne, pour la voir au moins une fois de près. Peu m'importe, ensuite, que les balayeurs me règlent mon compte, ou que la pneumonie m'emporte.

Finalement, quand elle se relève et se retourne, je suis un peu déçu.

Ce n'est plus elle, ou si c'est le cas, le déguisement est affreusement réussi.

La femme qui se tient en face de moi a au moins cent ans de plus que moi. Lorsqu'elle enlève sa capuche, je constate l'étendue des dégâts. À côté d'elle, je fais figure de fringant jeune homme. Ses rides sont si nombreuses et profondes qu'on ne distingue plus ses traits, noyés dans l'enchevêtrement des sillons. Elle me sourit, et il y a dans ce croissant de lune édenté quelque chose de si foncièrement hideux que je ne peux m'empêcher d'y voir, sous le masque abject de la décrépitude, le signe d'une volonté sournoise et railleuse.

Elle me fixe avec une intensité presque menaçante, une sorte de curiosité à la fois irrépressible et amusée, qui fait que je me sens comme une espèce de gros insecte rampant qu'observe un enfant malicieux juste avant de l'écraser sous sa semelle. J'étais venu voir Cécile, et je me retrouve face à ça. Je ne suis même pas sûr qu'elle soit capable de parler.

Quand je me décide enfin à tourner les talons, elle laisse échapper un petit hoquet de surprise (feinte, j'en jurerais) : c'est Argus qui traverse le jardin et vient vers nous. Contre toute attente, il m'évite et va s'asseoir près d'elle pour se faire gratter derrière les oreilles. Grand bien lui fasse. Il en faut davantage pour me vexer.

S'il se comporte ainsi, c'est que cette vieille horreur n'est pas comme *eux*. Il ne se serait pas laissé apprivoiser si facilement. On dirait qu'il a toute confiance en elle. Pire : on dirait qu'ils se

connaissent depuis toujours.

« Voilà donc le malheureux prince en exil dans sa tour volante, qui n'a jamais réussi à sortir du désert ? »

D'où est-ce qu'elle sort ça ? Le jour où Luron m'a raconté cette histoire, nous étions absolument seuls. Et nous n'avions pas vingt ans. Je ne l'ai racontée à personne depuis.

« Voyons, Lucien, vous aimiez cette histoire autrefois, elle ne vous parle plus ? Ou bien est-ce que c'est vous qui ne lui parlez plus ? Vous l'avez déjà racontée à Argus ? »

Elle essaie clairement de m'impressionner. Je cherche une réponse appropriée, mais ne parviens qu'à bredouiller quelques fadaises :

« Je ne comprends rien à vos salades, ma bonne dame. Faites attention à ce chien, il a les canines baladeuses.

— Ne vous en faites pas pour ça, il ne me fera rien. Il sait à qui il a affaire, le brave garçon. Ce qui n'est visiblement pas le cas de tout le monde.

— Oh, pardon, vous devez sûrement être la nouvelle pensionnaire dont tout le monde parle depuis trois semaines ! Excusez-nous, on avait oublié de dérouler le tapis rouge, vous savez, on a des trous de mémoire, ces temps-ci ! Et puis, à vrai dire, c'est qu'on est tellement serrés dans cette bicoque, on pensait que vous auriez le bon goût d'attendre que l'un d'entre nous ait cassé sa pipe avant d'emménager.

— Emménager ? Oh non, en aucune façon, merci, Lucien : moi, je suis seulement de passage.

— Ah, mais nous aussi, à proprement parler ! On n'est pas là pour très longtemps…

— Dites-moi, Lucien, vous pourriez m'indiquer la gare ?

— La gare ? Bien sûr, vous en venez justement, vous ne l'avez pas vue, en passant ? Tenez, là-bas, derrière la fontaine, c'est là que le train s'arrête. Si vous courez, avec un peu de chance, vous pouvez encore attraper le rapide de huit heures moins le quart !

— Merci, mais ce n'est pas pour moi, c'est pour un ami. Il a pris le mauvais train, il y a longtemps, et ce soir, après l'orage, il va avoir une seconde chance. C'est bien que la gare soit juste à côté, il n'aura pas à aller bien loin.

— Vous ne vous êtes pas trompée de montagne ? Parce qu'ici, on n'est pas très voyages…

— Ce voyage-là, il ne voudra pas le rater. Croyez-moi. C'est bien le Château d'Urgis ? »

Tout à coup, je me sens fatigué, terriblement fatigué. Tout ce que j'ai vraiment envie de faire, c'est lui demander pourquoi elle avait le visage de Cécile tout à l'heure, et je suis là, à faire de l'humour de bas étage, sans trouver moyen de poser la question qui me brûle la gorge.

« C'est un très vieil ami – pas aussi vieux que moi, cela va sans dire – mais un vieil ami tout de même, et il n'a pas voyagé depuis très, très longtemps. Ce n'est pas sa faute : il a rencontré un groupe de gens assis à une table, sous une fontaine, et comme il restait une chaise vide, il s'est assis avec eux. Il ne s'en est pas rendu compte tout de suite, mais tous ces gens étaient en pierre. C'était à cause de l'eau, vous comprenez : ils étaient restés en dessous trop longtemps. Lui, il s'est dit qu'il pouvait s'attarder encore un peu avec eux, même s'ils étaient en pierre. Il pensait qu'il s'en irait toujours assez tôt, mais à mesure que les jours passaient, l'eau qui tombait sur lui commençait à le transformer. Il ne voulait pas y croire : il disait que c'était une histoire qu'on racontait aux enfants pour leur faire peur. Il ne pensait pas vraiment que l'eau pouvait changer les choses en pierre. Maintenant, il est très triste, parce qu'il a compris qu'il a trop attendu, et qu'il ne peut plus se lever de cette table. Il sait que s'il avait pris le bon train autrefois, il ne serait jamais venu ici, mais il croit qu'aucun train ne s'arrêtera plus, près de la fontaine. Il croit qu'il est trop tard, et qu'il ne pourra plus jamais partir. Il croit que *si* est trop loin… »

J'ignore pourquoi elle me dit tout ça, et comment elle en sait autant. On dirait qu'elle se moque de moi, et en même temps elle parle lentement, avec une telle candeur dans la voix, comme si elle avait tout vu de ses yeux et comprenait les moindres détails, qu'il y a forcément quelque chose de plus.

Elle lève un instant les yeux vers l'ancienne fontaine, avec une moue indéfinissable, en caressant Argus qui semble s'endormir.

« Il ne sait pas qu'il existe un train, un train bien particulier, qui peut encore s'arrêter là. Un train capable de lui enlever sa gangue de pierre, et de lui faire faire le plus beau des voyages, celui que l'on n'attend plus. Un train capable de l'emmener voir Comptine… »

Une forte bourrasque me fait chanceler dans le tapis grésillant des feuilles mortes. Quant à elle, bien qu'elle ne fasse selon toute vraisemblance pas la moitié de mon poids, elle frémit à peine.

« Il aurait voulu faire les choses différemment, et il ne s'est pas

écoulé un seul jour, ces cinquante dernières années, sans qu'il ne souhaite revenir en arrière. Il ne sait pas que quelquefois, on *peut* revenir en arrière, si on en saisit l'occasion. Voulez-vous une fleur, Lucien ? »

Elle me tend un asphodèle. Les pétales sont impeccables, comme s'il n'y avait jamais eu de tempête. Après le coup de tabac qu'on vient d'essuyer, tout le parterre doit être noyé. Quand elle se remet à parler, la fleur rescapée est dans ma main. Je ne me souviens pas l'avoir acceptée.

« C'est ce soir, un peu avant minuit, que le train va passer le prendre.

— Et c'est quel genre de train, au juste ?

— Une étoile filante. On l'appelle l'Alecton. C'est le seul train qu'on ne regrette jamais d'avoir pris.

— On peut vous demander où il va, votre train ?

— Il va là où les voyageurs veulent aller. Chacun a sa propre destination. Le plus souvent, quand ils embarquent, ils ne savent pas encore où ils vont descendre.

— Et votre ami, là, il a une idée ?

— Lui, non. Moi, oui.

— Vous ? Pourquoi ça ?

— Je le sais mieux que lui, parce que c'est mon travail. Je suis celle qui distribue les billets.

— Une âme généreuse, hein ? Et qu'est-ce qui vous dit qu'il va les accepter, ces billets, votre copain ? »

Son rictus ébréché me suffit : j'ai ma réponse.

Une seconde bourrasque se lève et agite les pans de son immense manteau. Reculant sous la poussée, je lève la main pour protéger mes yeux de la poussière qui m'attaque le visage, et quand la brise retombe, je me retrouve seul avec Argus dans le jardin dévasté. Par réflexe, je jette un regard alentour, mais je sais déjà que je ne la reverrai pas.

Argus aussi semble la chercher parmi les asphodèles. C'est alors que je découvre ce qu'elle me cachait, plantée devant moi, avec les replis de son manteau qui claquaient au vent : *le parterre est en parfait état*. Toutes les fleurs sont intactes, exactement comme celle que je tiens à la main.

Je me sens obscurément floué. C'était Cécile, ou son ombre, que

j'étais venu chercher ici, et voilà tout ce que j'ai gagné. Quelque chose en moi gronde et se contorsionne à l'idée d'avoir été victime de ce grotesque tour de passe-passe, mais à la vue de ce monticule de terre fleuri et inexplicablement préservé du désastre, un fond d'inquiétude vaguement superstitieuse m'empêche de jeter l'asphodèle au sol et de le piétiner, comme j'en avais l'intention il y a encore quelques instants.

Quand je reprends le chemin du Château, sous le vaste ciel mauve qui se dégage entre les nuages résiduels, je le glisse dans la poche de ma chemise, en essayant de ne pas trop le froisser.

Juste avant d'arriver à l'entrée, je remarque Esther qui émerge de derrière un pan de mur, et me fait signe. Elle a peut-être assisté à toute la conversation.

Je n'ai pas envie de le savoir.

L'ALECTON

« Un train, hein ? Et pourquoi un train ? Pourquoi pas un avion ? On n'a pas de voie ferrée, dans le coin !

— J'en sais rien, René, c'est ce qu'elle a dit, c'est tout.

— Et où est-ce qu'il va, déjà ?

— N'importe où, un peu partout, elle a pas donné de détails, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Laisse tomber, je fais des rêves bizarres, en ce moment.

— Mouais. Tu pourrais les faire un peu plus précis, quand même. Moi, les miens, ils sont précis. »

Je n'aurais pas dû lui en parler. Maintenant, plus moyen de changer de sujet : il va me faire subir un interrogatoire en règle. L'excuse piteuse du rêve n'y fera rien, il n'en démordra pas. Et dire qu'on aurait pu passer une soirée joyeusement insipide à végéter devant la télé, sans dire un mot, à se laisser lentement sombrer dans ce délicieux engourdissement général des membres qui précède le sommeil des vieux.

« Il y a deux nuits de ça, par exemple, j'ai encore rêvé de mes dents. Je me réveille le matin, je passe ma langue sur mes gencives, et… et elles sont là. Elles sont revenues. Je me redresse dans mon lit et je vois mon dentier sur ma table de chevet. Pour la première fois depuis je ne sais plus quand, je n'en ai plus besoin pour sourire. Le médecin vient me voir pour la visite du matin, je lui montre mes dents, et il dit que c'est très bien. Ça ne l'étonne pas. Il dit que ça arrive quelquefois, passé un certain âge, qu'elles repoussent. Il me tape sur l'épaule et me félicite. Le midi, on me sert une belle côte de bœuf, une comme je n'en ai pas mangé depuis trente ans, et c'est bon, Lucien, c'est tellement bon !

— C'est curieux. J'aurais plutôt pensé que tu rêverais de tes jambes, non ?

— J'en rêvais, avant. Maintenant, c'est les dents. Va savoir. Il y en a bien qui rêvent de sorcières fumeuses et de trains fantômes. Au fait, t'es sûr que c'était un rêve, ton histoire ? C'était pas encore un coup des autres ?

— Non, non, il n'y en avait aucun dans les parages. C'était cette nuit, je dormais, j'en suis certain. Oublie ça, c'est pas bien grave. »

Il n'y a qu'une télévision dans tout le Château, et ils nous l'ont mise dans ce grand salon glacial. Presque aussi vaste que la bibliothèque, mais sans les étagères pour faire barrage aux courants d'air. C'est à se demander si on ne serait pas mieux dehors, tout compte fait, pour admirer ces fameuses étoiles filantes. La version petit écran, dans ces conditions, n'est pas tellement plus confortable. Pourtant, nous resterons là le plus longtemps possible, jusqu'à crouler de sommeil, parce que tant qu'on est deux, les balayeurs ne se montrent pas. Ils n'attaquent que lorsqu'on est seul. Dès que nous aurons regagné nos chambres respectives, nous serons à terrain découvert. Malheureusement, à le voir piquer du nez comme il le fait, on se doute bien que René ne fera pas long feu, ce soir.

« C'est sacrément dommage, quand on y pense, poursuit-il en se passant la langue sur les gencives, l'air absent. Quand on est gosse, on a droit à des dents de lait. Un jour elles tombent, et on en a d'autres qui repoussent à leur place. Pourquoi ça ne marche que pour les dents ? On devrait avoir aussi, je sais pas, moi, des bras de lait, par exemple… des jambes, des yeux, un cerveau, un cœur de lait, peut-être, qu'on remplacerait quand ils seraient usés… les dents devraient pas être les seules à avoir une seconde chance… »

Quand il se met à délirer comme ça, c'est qu'il est mûr pour l'édredon. Et moi aussi, sans doute, parce que ses mots suscitent en moi d'étranges résonances…

« Alors, les garçons, on est trop frileux pour mettre le nez dehors ? »

C'est Esther qui vient d'apparaître dans l'embrasure de la porte. Vu l'épaisseur de ce qu'elle a sur le dos, on a bien fait de ne pas sortir. Franchement, je l'admire. Passé onze heures du soir et à cette altitude, une telle témérité chez une octogénaire relève de l'exploit.

« Vous ratez quelque chose, vous savez. C'est un vrai feu d'artifice, là-haut. On n'a pas vu ça depuis des années, et on ne le reverra pas de sitôt non plus !

— Merci infiniment, Esther, on a tout vu à la télé. En plus, il y a des spécialistes qui nous expliquent tout ce qu'on a besoin de comprendre. Et vous, où vous étiez passée, cet après-midi ? On vous a cherchée partout.

— J'étais partie faire un tour du côté de l'aile est, quand l'averse m'a surprise. Je me suis mise à l'abri sous un porche et j'ai attendu que ça passe. Quel déluge, tout de même ! »

Elle a le culot de faire l'innocente. Bien sûr, elle ne va pas m'avouer de but en blanc qu'elle était venue m'espionner. Je me demande ce qu'elle a vu, au juste. J'aimerais que René me soutienne, qu'il dise quelque chose pour m'aider à la chasser.

« Vous voulez bien me ramener dans ma chambre, Esther ? », lui demande-t-il tout à coup d'une voix inhabituellement fluette. Il est encore plus fatigué que je ne le pensais.

« Bien entendu, René. Moi aussi, je vais me coucher. Allons, venez. »

Elle entre dans le salon, saisit les poignées de son fauteuil pour le reconduire, et le voilà qui m'abandonne. Je ferais mieux de les suivre et de me mettre au lit, car je ne suis pas beaucoup plus en forme, mais je reste rivé à mon siège, ne serait-ce que par esprit de contradiction.

« Bonne nuit, Lucien. Faites de beaux rêves ! », me lance-t-elle depuis la porte.

« Et bon anniversaire quand même », grogne René avant de sortir.

Et quelque chose en moi craque une fois qu'ils sont partis. Je ne sais pas si c'est la peur que l'un d'entre nous ne se réveille pas demain matin, ou simplement le caractère globalement déprimant de cette soirée ou autre chose encore, mais je sens monter dans ma gorge une boule semblable à celles qui me prennent en pleine nuit, quand je rêve de ceux que j'ai aimés et perdus.

Une fois seul, je n'ai même plus le courage d'éteindre la télévision. C'est l'unique compagnie qu'il me reste. Quelque chose me dit que si je reste assis sans bouger, mes visiteurs exécrés ne vont pas tarder à se manifester, alors je me lève et j'arpente le salon. On l'appelle aussi le Salon des Sept Merveilles, à cause des grands tableaux un peu ternis qui ornent ses murs, et qui représentent les Sept Merveilles du monde. Souvent, j'ai broyé du noir en contemplant ces pâles falsifications d'endroits magnifiques que je ne verrai jamais.

Les fameuses Colonnes de Myrphée, à demi enfoncées dans la mer, surmontées de leurs antiques statues qui semblent scruter l'horizon depuis toujours… La Tour d'Ormose, majestueuse et désolée au milieu de son glacier hostile, et le Dôme de Borromée, aussi vaste qu'une ville entière, le Cimetière d'Amfraques, accroché à son récif au creux

d'un estuaire, et les Terrasses Flottantes des Timéades… et les énigmatiques Portes d'Anagoor, debout à l'orée de leur désert… et la légendaire Montagne de Verre des Gorandes… Toutes ces années perdues à me terrer ici, dans la crainte de me faire prendre si je m'aventurais à nouveau à l'étranger… J'aurais dû voyager quand j'en ai eu l'occasion…

Je ferme les yeux. Je me demande qui a peint ces toiles délavées, et si elles étaient déjà là au temps où le Château appartenait encore au comte. Ou alors est-ce qu'on les a amenées là par la suite, pour donner aux pensionnaires décrépits un ultime aperçu de ce monde qu'ils s'apprêtent à quitter ?

Il fait froid dehors, mais pas autant que je l'aurais cru. Qu'est-ce que je fais là ? Je n'ai même pas envie de les regarder, les étoiles filantes, et je ne compte pas non plus revoir l'espèce de rebouteuse qui m'a grossièrement imité Cécile tout à l'heure. Il faut croire que je ne supporte pas l'idée de me coucher. Que je sors prendre l'air simplement pour prolonger cette soirée morne autant que possible, pour retarder au maximum la venue de cet inévitable instant où aujourd'hui sera fini. Parce que demain sera sans doute pire.

Les lumières du Château éclairent suffisamment ses abords pour que je trouve mon chemin jusqu'à la fontaine, qui ruisselle encore de la pluie tombée cet après-midi. On voit, dans la pénombre, de minces ridelles d'eau onduler sur ses pentes de pierre polie. Il y a pourtant plusieurs heures que l'averse s'est tue. Je m'approche pour mieux voir les réverbérations ténues qui tourbillonnent à sa surface obscure… non, ce n'est pas la pluie…

Un minuscule éclair sabre le rebord, et je me retourne juste à temps pour voir disparaître dans le ciel le météore dont il était le reflet. Il en arrive bientôt d'autres… nombreux… des dizaines…

C'est autre chose qu'à la télé.

Tandis que je les observe, j'entends monter derrière moi un clapotis de plus en plus distinct, comme si l'ondée reprenait graduellement. Et cependant je ne sens pas une goutte sur mon visage, juste quelques-unes dans mon dos. Ce qui ne peut vouloir dire qu'une chose : la fontaine s'est réveillée. Je ne sais ni pourquoi ni comment, mais elle s'est remise en marche. Son bruissement s'amplifie et quand je me tourne à nouveau vers elle, ses reliefs rocheux sont entièrement parcourus de vaguelettes miroitantes, de même que la silhouette

émoussée du comte, debout entre les jets d'eau. La mince pellicule transparente qui frémit sur son visage s'incruste dans ses moindres crevasses, et à mesure qu'elle le nettoie, ses traits se font plus nets. Le vieil Octave retrouve d'abord un nez, puis des yeux, une bouche qui se recourbe en une ébauche de sourire dont je n'ai pas la clef…

Dans le ciel noir, quelques nuages cotonneux arborent encore des vestiges du mauve de la soirée. Parmi les étoiles filantes, il y en a une qui brille plus fort que les autres et me fait lever les yeux. Celle-là ne se contente pas de traverser le firmament comme les autres : elle suit une courbe beaucoup plus âpre, et tombe littéralement en direction des montagnes. Vers la fin de sa chute, elle ralentit, mais au lieu de se dissiper et de s'éteindre à l'approche du sol, sa lueur s'intensifie. On dirait qu'elle enfle. Au moment où je me dis que, pour la première fois, je vais voir un morceau de météore heurter la terre, elle disparaît derrière les hauteurs du Château.

Il fait presque bon maintenant. Je me demande si Esther a vu que la fontaine fonctionnait quand elle est sortie tout à l'heure. J'aimerais bien qu'elle et René soient ici pour voir ça.

Un grondement sourd s'élève des murs du Château, comme un coup de tonnerre qui se prolongerait indéfiniment. Le bruit monte en puissance, et dans la rumeur confuse de mauvais temps qui se rapproche, j'entends quelque chose de plus aigu, qui évoque un cliquetis de ferraille et de pistons en action. La façade se teinte bientôt d'une vague de lumière orangée, et ce que je vois alors venir vers moi sous ses fenêtres ne me laisse que deux options : soit je suis enfin devenu complètement fou, soit il y avait du vrai dans ce que m'a raconté la vieille horreur du jardin.

C'est lui. Le météore. C'est l'Alecton.

Il arrive à hauteur de la fontaine au ralenti, drapé de ce nimbe orange qui illumine tout le bâtiment derrière lui. C'est un ancien modèle à vapeur, noir, comme je n'en ai pas vu rouler depuis mes dix ans. Sauf que celui-ci ne roule pas : il glisse. Les roues tournent, mais seulement pour le principe, car si mes yeux usés ne me trahissent pas encore tout à fait, elles ne touchent pas la terre ferme. La cheminée laisse échapper d'épaisses corolles de fumée qui enveloppent et caressent son fuselage luisant, parcouru d'étincelles bleues qui pourraient bien être des résidus de foudre, tandis que des lambeaux de nuages blanchâtres s'accrochent entre les pistons. Pendant quelques secondes, je me trouve pris dans le faisceau cyclopéen du phare à

l'avant de la locomotive, puis elle passe devant moi, à deux mètres à peine, solennellement, presque à l'arrêt, maintenant. Majestueusement. À l'arrière, légèrement surélevée, émerge ce qui doit être la cabine du conducteur. Une étrange phosphorescence filtre à travers les étroites fentes horizontales qui font office de fenêtres, trop petites pour laisser voir qui dirige toute la machinerie. Nulle trace de porte. Drôle de conception. Mais pour un train débarqué des étoiles, ce n'est pas plus étonnant qu'autre chose.

Non, murmure en moi une voix que je croyais ne plus jamais entendre, *ce n'est pas un train. C'est le Carrosse Enchanté.*

L'une après l'autre, les voitures défilent, toujours plus lentement. Leurs fenêtres, plus larges, permettent d'apercevoir les silhouettes léthargiques des voyageurs, baignées dans une clarté électrique chaleureuse. Certains d'entre eux ne dorment pas tout à fait. C'est moi qu'ils regardent. Çà et là rebondissent de menues escarbilles qui, aussitôt détachées de la coquille métallique, s'évanouissent. Un bras de vapeur blanche sorti d'une roue serpente vers moi et vient s'enrouler autour de mes pieds. Un immense grincement retentit qui me fait tressaillir jusqu'aux os.

Ça y est. Il s'est arrêté. Et je regrette de ne pas avoir été plus sérieux avec la vieille radoteuse, de ne pas lui avoir posé plus de questions pendant que je l'avais sous la main. Parce que je sais qu'il est là pour moi, et je n'ai aucune idée de ce qu'il faut faire.

Face à moi, la voiture s'est immobilisée au niveau d'une porte. Le marchepied est à deux pas. Je suis probablement en train de faire un rêve, c'est la meilleure chose à se dire. Je rêve que la porte s'ouvre, et que je monte sans me poser de questions. Je rêve qu'une fois debout sur les marches, avant d'entrer pour de bon dans la voiture, je me retourne une dernière fois vers le Château, où Esther et René s'endorment en ce moment, me croyant près d'eux.

Je rêve que j'avance dans l'allée entre les sièges dépeuplés, sous les regards croisés de quelques passagers à peu près aussi ridés que moi – mais pas tous – qui me sourient comme pour me souhaiter la bienvenue. Il n'y a ni contrôleur, ni numéros de sièges en vue, rien que des passagers clairsemés, hébétés.

Tous ces sourires béats. Qu'est-ce qu'on leur a fait prendre avant de monter à bord ?

J'entends un claquement. Une secousse ébranle la voiture. Je me cramponne à un dossier de siège pour ne pas basculer en arrière. Dehors, le Château se met à dériver doucement vers la gauche. Si je comptais encore redescendre, cette fois, c'est terminé. Le train ne va pas tarder à prendre de la vitesse, et il vaudrait mieux que je me trouve une place assise.

Je finis par m'effondrer à côté d'un type à moitié endormi. J'aurais préféré être tout seul, mais mes jambes ne m'ont pas demandé mon avis. Je fais mon possible pour rester discret, mais il finit par se réveiller et me fixer avec le même sourire affable que les autres. Je n'ai plus qu'à espérer qu'il va vite replonger.

« C'est votre premier voyage, hein ? Ne le prenez pas mal, surtout, mais ça se voit un peu… »

Je ferme les yeux. Fort. Il va se fatiguer.

« Je dis ça, c'est parce qu'on sent tout de suite que vous n'êtes pas tout à fait certain de vouloir être là. Que vous n'avez pas entièrement confiance. Et c'est comme ça, quand on ne l'a jamais pris, ce train. Au premier voyage, on se demande pourquoi on est monté, on ne sait même pas vers où on s'embarque, et puis, *tous ces vieux*, partout, sur les sièges, qui vous vrillent de leurs regards ahuris… »

Quelle lucidité.

« À partir du deuxième voyage, c'est beaucoup plus agréable. On se sent davantage dans son élément, on a les idées plus claires, on connaît la maison. Ce qu'il y a de dur, la première fois, c'est qu'on ne sait pas vraiment où on va. Bien sûr, c'est marqué quelque part là-dedans (il se tapote le crâne), mais on n'arriverait pas à mettre un nom dessus. On pense à tout ce qu'on n'a pas fait, à tout ce qu'on aurait dû faire autrement, et on s'y perd. Difficile de savoir par où commencer, pas vrai ? Heureusement qu'il y a trois voyages. Héhé ! Elle fait bien les choses, la patronne ! Tenez, moi, j'en suis à mon troisième, ça me fait déjà…
— Attendez, vous dites *trois* ? Pourquoi trois ? »

Et voilà. Je me suis encore laissé avoir.

« Et pourquoi pas quatre, hein ? C'est ce qu'on se dit tous, à un moment, je crois bien. Toutes les bonnes choses ont une fin. C'est déjà beau qu'on ait droit à ces trois chances-là, je crois que c'est ça qu'elle

veut, la patronne. Qu'on s'en rende compte.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Et puis c'est qui, votre patronne ?

— Haha ! Je me demandais quand vous alliez finir par craquer ! Allez-y, ça soulage de parler, surtout si c'est votre première fois à bord ! »

Il cesse de ricaner et se penche vers moi, l'air confidentiel.

« La patronne… celle qui est venue vous voir…celle qui vous a remis vos billets… »

En prononçant ces mots, il touche du doigt la poche de ma veste, celle où j'ai rangé l'asphodèle.

« Ah oui ? Vous voulez les voir, mes billets ? », réponds-je en fouillant furieusement ladite poche, pour en sortir… deux billets de train.

Des *billets de train*.

Éberlué, je fouille à nouveau, mais je ne trouve rien d'autre. La fleur a disparu.

« Eh oui, elle vous a eu. Elle vous a fait croire que c'était autre chose, non ? On se fait tous prendre à ce petit jeu. Ce qu'elle nous raconte, on n'y croit jamais, sur le moment, elle le sait bien. Alors, elle triche. Elle sait qu'autrement, on ne les accepterait jamais, ses billets.

— Mais il n'y en a que deux… et vous avez dit trois voyages…

— Vous êtes en train de faire le premier. Vous avez utilisé votre premier billet. Gardez précieusement les deux autres, c'est un conseil d'ami. »

Encore estomaqué, je les remets bien au chaud. D'ailleurs, il règne dans tout le compartiment une chaleur assez douillette. Le bonhomme se tourne vers la fenêtre et décoche à la nuit un bâillement à faire pâlir un tigre.

« Je ne peux pas vous dire où vous allez ce soir. Je n'en ai pas la moindre idée. Il n'y a que vous pour le savoir. Tout ce que je peux vous garantir, c'est que quand vous y serez, vous vous direz que ça valait le détour. »

Il fait une pause, l'air songeur.

« C'est plutôt ça, en fait. Pas un voyage. Un détour. »

Avant même de m'en rendre compte, voilà que je bâille à mon tour. Sans doute par émulation. Je n'ai pas encore refermé la bouche qu'il est déjà reparti :

« Par contre, une fois là-bas, pas moyen de se défiler. On fait ce qu'on a à faire, on a le droit de rester un certain temps, mais quand le délai touche à son terme, le train revient nous chercher. On n'y coupe pas. Il y en a eu quelques-uns pour tenter le diable, c'est sûr, mais le Conducteur finit toujours par les rattraper.

— Le Conducteur ! Elle est bien bonne, celle-là ! Et comment ferait-il pour sortir de sa cabine ? La locomotive n'a pas de porte !

— Oh, il sort, quelquefois, il paraît… on ne sait pas trop à quoi il ressemble, mais on raconte qu'il est énorme, et pas tout à fait humain… personne ne peut dire qui il est, ni pourquoi il fait ça…

— Et la patronne, on peut le dire ? »

Le train tourne, et nous penchons vers la droite. Mon voisin me gratifie d'un sourire indulgent, de ceux qu'on adresse aux gamins qui viennent de poser une question touchante de candeur.

« Vous pouvez l'appeler comme vous voulez. Certains disent Panacée, d'autres disent Asphodèle, ou la Fée Carabosse. Moi, je l'appelle la Fée Jeunesse. »

Il doit se rendre compte que je le prends pour un illuminé, parce qu'il me sourit de plus belle.

« Mais vous, mon cher compagnon de détour, on vous appelle comment ?

— Lucien Agravelle. »

J'ignore pourquoi je lui ai dit mon vrai nom. Je ne l'ai dit à personne depuis plus de trente ans. Et bizarrement, j'en éprouve une sensation proche du soulagement.

« Enchanté. Moi c'est Primeur. Auguste Primeur. Quatre-vingt-sept ans au bas mot. Qu'est-ce que vous faisiez, dans la vie ? »

Il pose la question au passé. À plus d'un titre, il a raison. Et je ne sais pas quoi répondre.

« Rien de bien palpitant. Je faisais visiter des grottes. Avant ça, j'ai

tenu une petite bouquinerie. C'est à peu près tout.

— Et si c'était à refaire ?

— Bonne question. Je referais la même chose, je crois. C'était plutôt bien. »

Je mens. Je lui ai déjà donné mon vrai nom, je ne vais quand même pas lui livrer tous mes secrets juste parce qu'il a une bonne tête.

« On ne peut plus d'accord ! Moi, vous voyez, j'avais un métier à risque. J'avais besoin du frisson de l'interdit, du qui-vive perpétuel, c'était ça qui me donnait le goût de me lever le matin. Non, ce n'était pas ça qui me chagrinait, ça, je n'y ai pas touché…

— Vous faisiez quoi ?

— Faussaire. Oh, rassurez-vous, il ne s'agissait pas de fausse monnaie, quoique, j'aurais pu, aussi. Non, ma spécialité, c'était la falsification de documents plus ou moins officiels, fabrication de journaux factices pour canulars, ce genre de choses. On avait du plaisir, si vous saviez ! Naturellement, je faisais ça sous un nom d'emprunt. J'avais un petit atelier d'imprimerie à Trévandes, qui me servait de façade… vous êtes déjà passé par Trévandes ? »

J'avoue que non. La ville est célèbre pour ses activités maritimes et balnéaires, mais l'exil de m'a jamais permis d'y mettre les pieds.

« Ah, vous avez raté quelque chose, Lucien. Les plages sont charmantes. Et il y a aussi l'ancienne église sur la dune, une vraie perle… ça aussi, ça vaut le détour… Deux ou trois fois l'an, la marée monte jusque sur la dune, et inonde l'église… Oh oui, c'est quelque chose à voir… »

Les bâillements se font plus fréquents, d'un côté comme de l'autre. Ce n'est pas sa conversation qui me fatigue – plus maintenant, du moins – je commence même à la trouver agréable. C'est peut-être la sensation de mouvement, alliée à la chaleur ambiante, qui nous berce et nous terrasse peu à peu.

Bientôt, Auguste tombe comme une masse. Je jette un coup d'œil par la fenêtre pour voir où nous en sommes.

Le train a pris de l'altitude, et semble encore virer de bord. À notre droite, une cinquantaine de mètres plus bas, il y a le Château en modèle réduit. Et en dépit du caractère éminemment saugrenu de tout ce qui vient de m'arriver, je ne suis pas fâché de le quitter. Je me sens bien, ici, au chaud, en sécurité, loin de ces maudits balayeurs toujours

prêts à me sucer la moelle, acharnés à me dévorer de l'intérieur. Je ne sais pas pour combien de temps je m'en vais, mais la seule idée de leur fausser compagnie un moment m'emplit d'une allégresse dont j'avais oublié la saveur.

Un instant, avant de sombrer à mon tour, j'entends comme un choc sourd dans les parois du compartiment, très vite couvert par le vrombissement du moteur. Probablement un objet qui claque sur le toit.

Je me demande ce que penseront les autres quand ils s'apercevront de ma disparition, demain matin.

Puis c'est le noir.

Il l'avait vécu en rêve toutes les nuits, ce grand départ. Depuis que les séances d'entraînement avaient débuté – des semaines avant la première même – il en avait exploré chaque infime éventualité, passé en revue tous les risques, toutes les configurations pouvant mener à l'accident, et filtré les précautions essentielles à prendre contre le hasard. Naturellement, ces prévisions rationnelles étaient le plus souvent à demi noyées dans le tourbillon de visions fantomales et saugrenues qui assaisonnaient généralement ces nuits fiévreuses, mais en dépit des mille dérives et distractions qui le dispersaient dans ces songes, il pensait avoir suffisamment cerné les implications du grand événement à venir.

Au cours de ces innombrables voyages préparatoires, sa concentration avait plus d'une fois rendu les armes face aux caprices d'une fantaisie irrépressible. De toutes les étapes du périple, c'était l'alunissage qui l'absorbait le plus. Il croyait en avoir expérimenté toutes les versions possibles. Une nuit, la fusée s'enfonçait mollement, puis rebondissait comme un ballon de baudruche à la surface d'une lune tout en fromage. Une autre, il descendait de l'habitacle et posait le pied, au bas de l'échelle, sur un sable granuleux et sec où il s'enfonçait jusqu'à mi-jambe. Çà et là, de l'épaisse couche cendrée, émergeaient de curieuses formes bombées aux couleurs indistinctes. Quand il se penchait pour les ramasser et les dépoussiérer, il se rendait compte que ces formes ne lui étaient pas inconnues. Une fois débarrassées de leur patine grisâtre, il les reconnaissait : ses jouets d'enfant. Et pas n'importe lesquels : les plus anciens, ceux qu'il avait égarés depuis si longtemps qu'il en avait perdu jusqu'au souvenir de les avoir possédés un jour. Abasourdi, il tombait assis dans le sable, les contemplait avec un étonnement mêlé de culpabilité (comment avait-il pu les oublier ?). Puis, au bout d'un long, long moment, il se remettait à jouer.

Dans ce rêve-là, il était tout seul sur la lune. Le reste de l'équipage n'existait plus.

Une autre nuit encore, la fusée arrivait en vue du site d'alunissage, mais juste avant l'instant critique, déviait légèrement de sa course et descendait vers un immense cratère, dans lequel elle s'engouffrait. Dans les ténèbres du précipice, la descente ralentissait, se prolongeait, s'éternisait, sans que jamais on n'arrivât au point d'impact. Alors l'équipage, rivé aux hublots, fixait désespérément la Terre, qui rapetissait à vue d'œil au-dessus d'eux, enveloppée par la noirceur circulaire dont les bords se refermaient

progressivement, jusqu'à oblitérer totalement la minuscule perle bleue.

Il arrivait aussi parfois qu'au terme de leur voyage, les astronautes découvrissent deux lunes, sans savoir vers laquelle se diriger. Certaines nuits, même, il y avait tellement de lunes, et de tant de couleurs différentes, que la Terre était comme avalée par leur essaim.

Dans le pire de ses rêves, ils débarquaient au beau milieu d'une vaste plaine aux reflets argentés, recueillaient des échantillons, effectuaient diverses mesures, et pendant quelque temps, tout se passait comme prévu. Ce n'était qu'au bout de plusieurs jours qu'il commençait à s'apercevoir du changement chez ses collègues : le dos recourbé, le manque d'entrain, les traits tirés. Bientôt les rides faisaient leur apparition, et ils comprenaient que chaque jour passé sur la lune les faisait vieillir autant que sept années sur Terre.

Oui, il pensait bien avoir envisagé toutes les configurations au cours de ces interminables nuits sans repos. Lorsque la tension devenait intolérable, il fermait les yeux dans un violent effort et, en les rouvrant, se réveillait dans son lit. Mais ce soir, alors que toutes les pièces de la carlingue vibrent à se rompre autour de lui, alors que la fusée menace à tout instant de se disloquer et de les envoyer se perdre dans la noirceur qui s'épaissit au-dehors, Petersen a beau fermer les yeux encore et encore, s'écraser les globes sous les paupières, il ne parvient pas à se réveiller ailleurs que sur son siège, dans la cabine de pilotage…

Gilles Berne, *La Course à la lune*, p.124.

À L'OMBRE DES JOURS PASSÉS

Sous son dos, une surface rugueuse et plane, quelque chose comme du bitume.

Sur ses joues, dans ses cheveux, un souffle tiède, léger.

Avait-il perdu connaissance dans la cour du Château ?

Il ouvrit les yeux. Dans l'éblouissement des premiers instants – *du soleil ? ici ?* – il ne put distinguer que de vagues ombres crochues, perdues dans une nébuleuse d'éclaboussures vertes et bleues qu'un mur de rayons aveuglants empêchait de se profiler plus nettement.

Puis, progressivement, les choses se précisèrent, les taches colorées se découpèrent en contours troubles, et il eut une idée plus exacte de l'endroit où il se trouvait. Parmi les ombres qui se condensaient, il y en avait une qui remuait – elle semblait presque sautiller d'un pied sur l'autre, avec des hoquets de jongleur. Quand contours et couleurs tombèrent enfin d'accord, il vit à quoi il avait affaire. Des arbres. Des saules. Sept ou huit saules clairsemés sur une pelouse qui débutait sur une bordure, juste à côté de lui. Sa main la touchait presque.

Ces saules lui étaient familiers. Il se redressa sur ses coudes, secouant les courbatures que le sol rigide avait insinuées en lui pendant son sommeil. Oui, il était en terrain connu, il avait déjà vu tout cela quelque part, et cependant il n'était plus au Château. À vue de nez, il n'était même plus dans les montagnes.

La dernière ombre se profilait plus nettement, elle aussi. Elle oscillait toujours. Lucien tressaillit. *Un balayeur*.

Celui-là était plus grand que les autres, et bougeait avec davantage de souplesse, comme s'il n'avait pas encore oublié comment bougent les êtres vivants, comme s'il était plus jeune. Il s'avança vers Lucien dans un grésillement de feuilles sèches, et un instant Lucien eut l'idée de prendre ses jambes à son cou, aussi fourbu fût-il. Il tapota nerveusement le sol à son côté, à la recherche de sa canne pour le

repousser, sans succès. Où l'avait-il laissée ? Il ne se rappelait même plus l'avoir eue avec lui à bord du train…

Le balayeur était tout proche, maintenant. Vu de près, il semblait à peine moins inquiétant. Il avait peut-être la quarantaine, le visage hâve, long et sec – mais un visage, du moins ! – et bien qu'il se tînt le dos un peu voûté, on voyait bien qu'il dépassait aisément les deux mètres. Sous l'arcade profonde et prononcée, ses yeux verts l'observaient avec une curiosité où pointait obscurément la trace d'un intérêt plus vif. Les lèvres dessinaient une courbe imperceptiblement crispée, à mi-chemin entre un rictus et une moue inquiète. Tandis qu'il venait s'accroupir près de lui, la tête légèrement inclinée de côté, Lucien se dit que cette figure ne lui était pas tout à fait inconnue, elle non plus.

L'homme se pencha à son oreille.
« Bienvenue hier, mon ami. »

Il lui tendit la main et l'aida à se relever.

À sa grande surprise, Lucien fut debout en deux secondes, sans crampes, sans soupirs, sans craquements. Il cherchait les mots pour remercier le balayeur (qui, s'il n'était pas un saule, en avait néanmoins l'envergure) quand celui-ci reprit :

« On n'est pas obligés de repartir, tu sais. Personne n'est vraiment obligé. On peut aussi dire non, s'accrocher, et rester. Il faut savoir se faire discret. Ceux qui repartent ne se rendent pas compte de ce qu'ils perdent. »

La voix paraissait émaner du fond d'un puits, atténuée par une fatigue immense qui s'étendait entre eux comme une vaste plaine. Tout en parlant, il avait posé la main sur l'épaule de Lucien, et semblait chercher du regard en lui quelque écho, quelque connivence secrète, comme s'ils se connaissaient depuis toujours et se retrouvaient après une longue séparation. Lucien sentait bien qu'on attendait de lui une réponse précise, sans toutefois réussir à mettre le doigt dessus.

« Pardonnez-moi, mais… on s'est déjà rencontrés ? »

À ces mots, l'homme se redressa et une onde de surprise, ou de suspicion, passa sur son visage.

« La vraie question, Lucien, c'est : combien de fois ?

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Toi aussi, tu connais le mien. Tu ne t'en souviens pas pour le moment, c'est tout. Ça viendra. »

Quelque part aux alentours, quelqu'un l'appelait, mais il restait figé, médusé par ce grand échalas à la voix éteinte et au regard étrangement scrutateur, qui se disait son ami.

« C'est… c'est vous, n'est-ce pas… ? Vous êtes… la patronne… ? Ou un de ses envoyés ? »

L'autre fronça les sourcils, non pas d'étonnement, mais plutôt d'un air méfiant et presque offensé. Puis le nuage se dissipa, et il eut un sourire mêlé de condescendance et d'amusement, dont Lucien ne savait pas s'il s'adressait vraiment à lui, ou s'il reflétait seulement quelque conversation intérieure.

« Nous nous reverrons bientôt, Lucien. Disons que tu peux m'appeler… Victor. »

« Lucien ! », cria une voix juste derrière lui, et une masse formidable se précipita entre eux, bousculant l'imposant Victor qui dut reculer de trois pas.

C'était Luron.

« Lucien, tu es là ? Qu'est-ce que tu fous attifé comme ça ? T'as l'air d'un vieux croûton ! T'as pas entendu la sonnerie ? Amène-toi, on est en retard, tout le monde est déjà parti en cours ! »

Rêvait-il encore ?

Déjà, Luron l'entraînait par le bras le long d'un large bâtiment rectangulaire qui ombrageait une vaste cour bétonnée. Stupéfait, galopant derrière son comparse d'antan brusquement ressuscité, il reconnaissait maintenant l'endroit, et ne savait au juste ce qui le déconcertait le plus : ces retrouvailles impossibles, le fait qu'elles aient lieu dans son ancien lycée, ou le simple fait qu'il était en train de courir, sans en éprouver la moindre peine.

Bien entendu, Luron n'était pas intervenu dans l'idée de l'amener en cours avec les autres : « en retard », chez lui, signifiait qu'il aurait mieux valu – question de discrétion –s'éclipser *avant* la sonnerie, car une fois la cour de récréation évacuée, les rares mouvements qui s'y

opéraient devenaient inévitablement suspects. C'est pourquoi ils rasaient les murs, dans l'espoir de tromper la vigilance des surveillants (et Luron s'y entendait parfaitement) et d'atteindre sans encombre le point de l'enceinte où le grillage se dénouait, à l'arrière du réfectoire.

Que ce fût un rêve ou non, Lucien retrouvait bien là son vieil ami tel qu'il était de son vivant. Les seuls cours pour lesquels Luron se fût jamais considéré en retard, c'étaient ceux de l'école buissonnière.

Ils traversèrent le grillage endommagé, et pendant qu'il était aux prises avec quelques fils de fer récalcitrants qui s'accrochaient aux plis de sa veste, il comprit la remarque que Luron lui avait lancée une minute plus tôt : il portait toujours ses vêtements du Château. Le train – s'il y avait bien eu un train – l'avait donc déposé ici, dans un lieu qu'il avait cru ne jamais plus revoir, et apparemment, en un temps où Luron et lui-même étaient en âge de courir sans s'essouffler, mais dans la tenue qu'il portait en montant à bord. Égratignant les coutures de ses habits, il s'extirpa du traquenard et repartit à la poursuite de son complice d'évasion, occupé à mettre la plus grande distance possible entre eux et le lycée.

En bout de course, comme ils arrivaient en vue d'un faubourg quelconque où ils avaient coutume de passer leurs heures d'absentéisme en bavardages interminables, il vérifia ses poches : dans l'une d'elles, deux billets de train ; dans l'autre, un petit carnet. Tout était bien comme avant son départ. S'il s'agissait d'un songe, il était diablement cohérent.

Ils s'arrêtèrent enfin.

À peine assis sur le muret où il aimait à trôner durant leurs escapades (Lucien eut un nouveau coup au cœur en le reconnaissant), Luron s'était allumé une cigarette aux allures furieusement artisanales, et s'essayait à souffler dans les airs des ronds de fumée fort peu convaincants. Lucien sentait bien qu'il fallait dire quelque chose, mais cette fois encore il craignait que le moindre mot de sa part ne fît s'évaporer le monde et l'ami qu'il venait de retrouver. Debout près du muret, il ne pouvait qu'attendre, guettant avec anxiété l'apparition des poches sombres sous les yeux, qui lui diraient s'il avait affaire à un mort en visite nocturne.

« Dis donc, t'étais pas habillé comme ça, ce matin ? D'où tu sors un accoutrement pareil ? Tu crois que c'est ça, le secret pour séduire Cécile ? »

La blague était piteuse, comme souvent, mais à l'entendre il ne put réprimer un sourire. Cette voix longtemps tue lui faisait du bien. Même si elle prononçait ce nom lancinant qui, depuis tant d'années, n'avait plus pour lui d'existence qu'intérieure. Les ronds évanescents prenaient de plus en plus l'allure de champignons bouffis.

« Remarque, je pourrais peut-être en faire quelque chose, de ce costume, dans mon prochain spectacle. Si j'arrive à rentrer dedans, s'entend, vu qu'on n'a pas tout à fait la même pointure. Mais pas cette année, on a déjà une pièce au programme. Je t'en ai déjà parlé, non ? »

Oui, pensa Lucien. *Il y a soixante-trois ans*.

« C'est… *Tuan Jim* ?

— C'est ça. Bonne mémoire, hein ? Bon, forcément, comme ça se passe sur une île perdue à l'autre bout de la Terre, il n'y a pas vraiment de place dans la mise en scène pour ton genre de frusques, mais j'en toucherai un mot à la troupe, qui sait ? On trouvera peut-être une comédie qui se passe dans un hospice. Tu devrais venir avec moi à une répétition, d'ailleurs, on n'avait pas dit qu'on ferait ça ?

— Ne te fatigue pas, Luron. Je ne serais pas bon acteur.

— Tant qu'on n'est pas monté sur les planches, on ne peut pas le savoir. Mais je finirai par te convaincre, un jour. Je t'aurai à l'usure. Tu devrais commencer par des rôles de femme, je pense. Avec tes doigts fins, ton physique délicat… Moi, je n'essaie même pas, avec ma carrure d'athlète, on n'y croirait pas une seconde. Sauf dans un rôle de matrone, à la rigueur. Et puis, ta Cécile, qui te dit qu'elle aime les hommes ? Ça lui ferait peut-être de l'effet, de te voir en jupe. En tout cas, moi j'aimerais bien. Oh oui, j'aimerais bien… »

Et il fit mine de caresser les cheveux de Lucien avec un regard langoureux.

« Il faut vraiment que tu viennes voir la représentation. Ça se fera quelques semaines avant les vacances d'été. C'est une histoire qui va te plaire, je pense. Je ne dis pas ça parce que j'ai le rôle-titre, bien sûr. Mais ça te changera de tous ces trucs pompeux qu'on nous fait lire au bahut. Tiens, j'ai justement le bouquin sur moi, je te le passe. Tu me diras si ça te plaît. Tu peux le garder, je connais déjà mes répliques par cœur. Enfin, à peu près. »

Lucien prit le petit volume que lui tendait Luron, exactement

comme la première fois qu'ils avaient eu cette conversation, un demi-siècle plus tôt. C'était grâce à lui qu'il avait découvert *Tuan Jim*, de même que les mémoires du comte Octave. Luron était un cancre fini, certes, mais de cette espèce particulière qui met les professeurs au désespoir : ceux qui ont amassé une culture phénoménale ailleurs que dans les livres étudiés en classe. À chacune de leurs rencontres, il lui révélait l'existence de quelque classique obscur à jamais absent des programmes officiels. Tous les moyens lui étaient bons pour faire autre chose que ce qu'on attendait de lui, et c'était l'une des raisons pour lesquelles Lucien l'admirait tant, parce qu'il se sentait lui-même incapable de mener sa propre vie avec un tel panache. Élève studieux, il ne perdait pas une occasion de s'enrichir au fil des lectures que lui conseillait Luron, mais contrairement à lui, il ne manquait jamais de rendre ses devoirs. Luron se souciait des échéances du calendrier scolaire comme d'une guigne, faculté naturelle que Lucien lui enviait secrètement, sans pouvoir se résoudre à franchir la ligne qui les séparait. Tout au plus acceptait-il, de temps à autre, de sécher les cours en sa compagnie, comme cet après-midi-là.

Difficile, à ce stade, d'imaginer l'invraisemblable renversement qui les attendait au tournant de leur futur : l'adepte des échappées interdites répondrait à l'appel des autorités et s'engagerait volontairement dans l'armée, tandis que l'élève modèle (ou presque) se ferait déserteur.

Curieux, aussi, de revoir Luron jouer sur scène *Tuan Jim* – l'histoire d'un marin banni, parti recommencer sa vie dans une tribu insulaire aux antipodes – tout en sachant qu'un jour il disparaîtrait au combat pendant la grande bataille de l'île des Solymes. Pour l'instant, il l'écoutait parler comme autrefois, et cela lui faisait un bien fou, mais il ne pouvait plus le voir simplement tel qu'il était en ce moment : derrière lui, derrière les absurdes pompons de fumée qu'il s'obstinait à souffler et qui semblaient résumer sa philosophie à la fois légère et goguenarde, s'élevait à présent le spectre lugubre et démesuré de sa fin.

Laissant Luron pérorer (leurs conversations tournaient fréquemment au monologue, Lucien aimant davantage écouter que parler), il se mit à ressasser les événements récents. La peau sur ses mains, si lisse, élastique… ses jambes qui venaient de le porter à travers toute la ville, en deux minutes à peine, et il n'en était que modestement essoufflé… les toits en escalier rouge sombre des maisons autour de lui, les toits de son pays, qui lui avaient tant manqué… et surtout, ses idées claires, vives, les bonds agiles et

incroyablement naturels d'une pensée à une autre, sans maux de tête, sans perdre le fil… Depuis combien de temps ne s'était-il pas senti si bien ?

C'était donc là le cadeau que lui avait fait la patronne ? Il se rappela ce qu'avait dit Auguste dans le train. Si on lui avait permis de revenir ici, ce n'était certainement pas par pure bonté d'âme, il devait y avoir une raison. Sans doute allait-il devoir donner quelque chose en échange. Ou accomplir quelque chose de précis. Une sorte de mission, en somme, pour laquelle on ne lui avait laissé aucune consigne. Mais ce n'était pas vraiment nécessaire. Plus il regardait Luron, plus l'issue lui paraissait évidente : il était revenu pour l'empêcher de mourir. Il allait tenter l'impossible pour le dissuader de prendre part à cette guerre. Quitte à l'assommer s'il ne parvenait pas à le raisonner. Cette fois-ci, il ne laisserait plus la vie les séparer. Si c'était bien là ce que voulait la patronne, il ferait tout pour la satisfaire. Pourvu qu'elle lui laissât assez de temps…

« Hé ho, dis, tu m'écoutes un peu ? »

Tiré de sa rêverie, Lucien hocha la tête, et le discours repartit.

À vrai dire, dans l'état où il se trouvait, il ne se souciait guère de ce que Luron pouvait lui raconter. L'important, c'était d'être là, avec lui, au soleil, en bonne santé, de pouvoir se lever et s'asseoir, marcher et courir sans canne, sans souffrance, et d'entendre à nouveau sa voix comme au bon vieux temps. Non, ce n'était pas comme, *c'était* le bon vieux temps. Et c'était encore mieux que la première fois, justement à cause de tout ce qui s'était passé dans l'intervalle.

Subitement, il repensa au singulier personnage qui l'avait accueilli à son réveil, au pied des saules.

« Au fait, Luron – désolé de t'interrompre – tu le connais, le balayeur qu'on a vu dans la cour, tout à l'heure ?

— Quoi ? Dis-le tout de suite, que mes histoires t'intéressent pas ! Quel balayeur ?

— Le type qui balayait les feuilles mortes, celui qui était avec moi, quand tu es venu me chercher. Je veux dire, tu l'avais déjà vu avant ? Moi, je n'ai pas l'impression de l'avoir vu au lycée… (il faillit ajouter : « la première fois »)

— Qu'est-ce que tu veux ? C'est peut-être un agent d'entretien qu'ils ont embauché dernièrement, va savoir. Je croyais que c'était Cécile qui t'intéressait…

— Non, laisse tomber, j'étais seulement curieux…

— Mouais. Faut se décider, mon vieil Agravelle. C'est elle ou lui. On ne peut pas avoir tout le monde à la fois. Mais entre nous, je serais toi, je viserais plutôt Cécile. Lui, il est un peu âgé, pour toi… allez, viens, on bouge, sinon l'ankylose aura notre peau. »

Ils passèrent le reste de l'après-midi à déambuler de par les rues (ces rues qui lui avaient été interdites presque toute une vie), dont le désert rarement interrompu lui donnait l'idée que la ville entière était à l'école, à l'exception d'eux-mêmes et de deux ou trois passants de hasard rencontrés au gré des trottoirs. Cette situation, somme toute, lui convenait on ne peut mieux : elle lui laissait le temps de se réhabituer à son corps, à son ami, et à son monde de jadis, en douceur, sans le précipiter immédiatement au milieu de tous les autres disparus de sa mémoire – retrouvailles qu'il anticipait, naturellement, mais avec une certaine appréhension. Certes, il était heureux de revoir bientôt ses parents, et il bouillait d'impatience de se trouver à nouveau en présence de Cécile (la vraie, cette fois), mais ces moments à venir l'intimidaient plus qu'il ne voulait se l'avouer. Ces êtres qu'il avait tant aimés, qui avaient joué dans son histoire un rôle si essentiel, supporterait-il de les voir, de les toucher, de leur parler, comme si la mort et les autres aléas de l'existence ne les lui avaient jamais enlevés ? Il redoutait le choc de ces confrontations prochaines presque autant qu'il les désirait, aussi n'était-il pas fâché d'attendre un peu, et d'avoir pour antichambre de sa seconde vie cet après-midi oisif avec Luron, qu'il souhaitait prolonger indéfiniment.

Lorsqu'elle toucha à son terme – il éprouva alors cette sensation à jamais absente de ses jours au Château : la sensation que *le temps passait trop vite* – ils rejoignirent un arrêt de bus proche du lycée, suffisamment distant cependant pour éviter de se faire prendre pendant la sortie des élèves. Le trajet, trop court, fit défiler derrière les fenêtres tous les repères autrefois familiers qui jalonnaient son retour chez lui, le soir : la fontaine sur la place, où il venait parfois se rafraîchir pendant les pauses entre les cours dans les semaines précédant l'été, puis les rangées d'érables qui bordaient la route entre les champs au sortir de la ville, et la grande maison abandonnée à la lisière du bois, celle qu'il s'était toujours promis d'aller visiter avec Luron (comment avait-il pu oublier ?).

Chacune de ces balises reconnues le rapprochait inéluctablement de cet endroit qu'il brûlait et redoutait tout à la fois de retrouver : la maison de ses parents. Assis à son côté, Luron continuait à déblatérer. Lucien buvait des yeux le soleil épais qui tombait à travers les vitres,

les adolescents exténués qui jacassaient ou somnolaient alentour, se répétant qu'il venait d'un futur où la grande majorité d'entre eux étaient morts, et qu'à présent ils étaient à nouveau tous là, au seuil de leur vie, avec l'essentiel encore à faire, la fin loin devant, qu'il ne s'était agi, en somme, que d'un galop d'essai. Il songeait au capitaine Rogovitch, entrant enfin, après avoir passé deux mois à errer sur les steppes enneigées sans rencontrer âme qui vive, dans une auberge emplie de trappeurs occupés à boire et à échanger de tonitruantes anecdotes par-dessus les tables. Il regrettait d'avoir mal jugé la patronne, et se promettait, s'il avait un jour l'occasion de la revoir, de la remercier.

Il en était à ces réflexions quand le bus s'arrêta près de chez Luron, qui descendait – il s'en souvenait maintenant – toujours avant lui.

« Bon allez, à demain, vieux ! Et n'oublie pas que tu dois venir voir une de mes répétitions ! »

Lucien, à demi assommé, lui répondit d'un signe de main, et le bus redémarra.

La dernière partie du trajet fut encore plus brève. En moins de temps qu'il ne lui en fallait pour se préparer, il se retrouva à l'entrée de son ancienne rue. Sur son passage, quelques voisins – depuis longtemps relégués aux limbes de sa mémoire – le saluèrent avec un sourire bénin, comme s'il n'avait pas été absent soixante ans, comme s'il n'avait jamais trahi sa patrie, comme s'ils devaient le voir rentrer de l'école exactement de la même façon, tous les soirs, éternellement. Comme s'ils n'étaient pas tous morts. Il s'arrêta en chemin pour caresser un chien du quartier – dont le nom ne lui revenait pas sur le moment – et il pensa à Argus.

Devant la porte de la maison, son premier réflexe fut de frapper, mais il se reprit presque aussitôt : il n'allait tout de même pas hésiter comme un inconnu à sa propre porte, après tout, ses parents l'attendaient à l'intérieur. Il entra.

Le silence qui l'accueillit l'inquiéta. L'espace d'un instant, il fut pris d'un doute étouffant : et si le monde entier était revenu à cette époque, *excepté eux* ? Peut-être avait-il eu tort de faire si vite confiance à la patronne, finalement. Une soi-disant « Fée » qui éprouvait le besoin de se grimer en vieille peau pour faire des farces aux pensionnaires moribonds d'un hospice vaseux n'était certainement pas au-dessus de ce genre de roublardise. Peut-être n'avait-il ressenti

toute cette joie dehors que pour retrouver sa maison abandonnée, et alors seulement comprendre la plaisanterie. Pour un pessimiste confirmé comme lui, une telle malice n'avait rien d'inattendu.

Il fit quelques pas dans le salon vacant, assez semblable au souvenir qu'il en avait gardé. La gorge serrée, il toucha les meubles un à un, les caressa du bout des doigts, bref salut de ceux par lesquels on renoue avec de vieux amis au retour d'un trop long voyage. Rentrer chez soi, quand on avait cru ne jamais plus en avoir la chance, était une sensation formidable, mais sans doute l'éprouvait-il de façon si intense parce qu'il vivait ce moment dans un corps jeune, sensible, réceptif aux impressions, et encore plein d'une sorte de réserve émotionnelle pour les années à venir. Il songea que dans cette carcasse décharnée qui était encore la sienne quelques heures auparavant, il n'aurait probablement rien ressenti de tel. Il n'y ressentait presque plus rien, depuis des lustres. Une coquille vide. Encore partiellement meublée, certes, mais vide. Comme cette maison.

« Mais où est-ce que tu es allé pêcher ces vêtements ? »

Il pivota dans un sursaut. À l'entrée du salon se tenait son père, dont les bottes et les gants noircis de terre indiquaient clairement d'où il arrivait. Ses yeux étaient tout à fait normaux, prouvant une nouvelle fois à Lucien qu'il ne s'agissait pas d'un rêve – du moins, pas d'un rêve ordinaire. Aucune trace sur son visage, ni même sur son corps, de la maladie qui l'emporterait des années plus tard, sans que Lucien, exilé de l'autre côté des Congères, ne pût le revoir. Maintenant il n'était plus mort, ou pas encore : il était là, debout dans l'embrasure de la porte, évident, solide et magique, et tout ce qui l'intéressait, c'était la question des habits, à laquelle il allait bien falloir trouver une explication.

Il finit par bredouiller quelque chose à propos d'une répétition de la troupe de Luron, où il aurait enfilé ce costume pour remplacer au pied levé un acteur absent. Ce qui était assez proche de la vérité, d'ailleurs, puisqu'il venait de rejoindre une vie qui, déjà vécue une fois, était en même temps la sienne et celle d'un Lucien d'autrefois, absent, qui n'y retrouverait jamais exactement son rôle. Il promit à son père d'aller récupérer ses vrais vêtements (mais où diable pouvaient-ils être ?) le lendemain.

Puis il le serra dans ses bras, et il lui fallut faire un effort inhumain pour ne pas le serrer trop fort, pour retenir ses larmes, et surtout pour le lâcher assez vite, sans éveiller ses soupçons.

« Et Maman ? Elle n'est pas encore rentrée ?

— Elle a dû rester à l'atelier pour finir une commande. Elle devrait être là d'ici une heure. Ça s'est bien passé, à l'école, aujourd'hui ?

— Pas mal. On a fini tôt, c'est pour ça que j'ai pu accompagner Luron, après. »

D'ici deux ou trois jours, ses parents seraient mis au courant de sa petite escapade, mais en attendant, il aurait un répit. L'idée lui vint que son goût des excursions défendues, dans les ailes désaffectées du Château, avait dû être en quelque sorte le prolongement solitaire de ses après-midi interlopes avec Luron.

Et il s'étonna de n'avoir pas davantage à dire à son père qu'au cours de son premier passage dans cette maison. Après toutes ces années, et devant cette opportunité inespérée, il aurait pourtant imaginé que les mots viendraient à torrents. Il y avait tant à raconter, tant d'essentiel et d'impossible, qu'il renonçait même à commencer. Peu importait, au demeurant, ce qu'il pourrait dire : on ne le croirait pas. Il était simplement heureux d'être là, à nouveau, parmi ceux qu'il avait aimés et crus perdus à jamais.

Au cours de cette soirée, il y eut peu de mots : pendant qu'il préparait le repas avec son père, lorsqu'il revit sa mère, puis lorsqu'ils dînèrent tous les trois autour de la grande table, nulle effusion. Tout se passa exactement comme les autres soirs – pour eux deux – et au bout du compte, Lucien monta se coucher, surpris de sa propre capacité à dissimuler son émotion. Luron n'était peut-être pas dans l'erreur quant à ses talents d'acteur.

Ce n'est qu'une fois seul dans sa chambre qu'il se laissa aller – lorsqu'il revit Comptine accrochée au mur, au-dessus de son lit. Assis sur les couvertures, il lutta encore quelques minutes, puis s'effondra, incapable de s'expliquer pourquoi il pleurait. Une fois l'orage passé, il s'allongea enfin, et se rendit compte alors à quel point cette journée l'avait épuisé. Cependant, il ne voulait pas s'endormir, craignant, s'il fermait les yeux, de les rouvrir dans sa sinistre chambrette au Château.

Il se demanda dans quel but on l'avait ramené. Si on lui laissait le temps nécessaire, il s'efforcerait d'améliorer les choses, pour ses parents, pour Luron, pour tout le monde. Si l'on s'était moqué de lui, ce seul après-midi le payait par avance de toutes les déceptions qu'il pourrait avoir à endurer par la suite. Quoiqu'il advînt, monter à bord

de ce train avait été la meilleure décision qu'il eût jamais prise, même s'il n'était pas tout à fait sûr d'en être entièrement responsable.

Il sortit de sa poche le journal du Comte et se mit à le feuilleter, pensant à Esther et à René, restés prisonniers là-bas, et se demandant ce qu'il adviendrait d'eux. Verraient-ils qu'il était parti ? Vivraient-ils comme s'il n'avait jamais existé ? Ou bien y avait-il maintenant avec eux un autre Lucien, une coquille vide, qui leur faisait la conversation et entretenait pour eux l'illusion de sa présence ? Il regretta de n'avoir pas pu les emmener avec lui. Pourquoi aurait-il mérité une seconde chance, et pas eux ?

Une vie de lait, pensa-t-il, se rappelant le rêve de René.

Les yeux mi-clos sur les pages du journal, il rêva le début d'une histoire où la Fée abordait Esther au détour d'un talus, dans le parc, tandis qu'elle faisait faire une promenade à René dans son fauteuil roulant…

Puis ce fut le noir.

JOURNAL D'OCTAVE

Vous qui lirez ces lignes d'ici deux cents ou trois cents ans, vous voudrez savoir quels motifs m'ont jeté dans cette invraisemblable entreprise. Vous voudrez connaître l'histoire derrière l'histoire, les anguilles sous la roche de légende, et les passages secrets de l'édifice. Alors, vous me traiterez d'illuminé, de mythomane, ou de bienfaiteur universel. Si mes calculs ne m'ont pas trompé, je serai encore là pour vous répondre.

Je n'écris pas ces mots pour qu'ils me survivent, car j'ai bon espoir de leur faire concurrence. Je les écris simplement pour laisser une empreinte de mon départ, à l'aune de laquelle on pourra plus tard juger de mes foulées.

L'origine de ma quête est des plus banales. J'avais un frère, mon cadet de deux ans, qui partageait mes jeux, me suivait comme mon ombre, et avait en moi une confiance sans bornes. Nos après-midi se perdaient en longues parties de cache-cache derrière les meubles innombrables du Château, en courses et promenades agrémentées d'objets magiques et de conversations avec des personnages imaginaires dans les méandres des jardins. La plupart du temps, nos parents ignoraient où nous étions : il leur suffisait de nous savoir dans les murs. Durant ces grandes heures d'escapade domestique, j'étais le gardien de mon frère de facto, et cette responsabilité, dont je ne comprenais pas clairement l'enjeu terrible, me plaisait assez. Nous batifolions sous les frondaisons des chênes et sous les hautes arcades des corridors ombrageux, insouciants, sans nous douter un seul instant que nos pas pussent être bordés de menaces invisibles.
Victor est mort emporté par une méningite foudroyante. Il avait cinq ans. Les rugissements atroces qui ont empli sa

chambre pendant ses trois jours d'agonie en ont imprégné l'air et les lambris à tel point que jamais plus, par la suite, nous n'y avons remis les pieds. Nous sommes même allés jusqu'à éviter le couloir qui la longeait, et lorsqu'une absolue nécessité nous contraignait à l'emprunter malgré tout, nous le traversions à pas précipités, pour rester le moins longtemps possible à proximité de la porte condamnée.

L'ennemi qui nous a frappés pour la première fois dans cette chambre a fait bien plus que nous prendre mon frère : il a corrompu en nous jusqu'à son souvenir. Pendant les mois qui ont suivi, j'ai vécu dans une fébrile expectative, une sorte de tension permanente que j'ai fini par comprendre comme la sensation persistante, tenace, de l'imminence de son retour. La vie était devenue une partie de cache-cache qui n'aurait jamais de fin : Victor subsistait pour moi dans chaque pièce, derrière chaque meuble du Château, chaque arbre des jardins, et pourtant j'aurais beau le chercher du matin au soir, je ne le trouverais plus.

Lui, par contre, me retrouvait immanquablement, à l'heure du coucher. Ma chambre était située à bonne distance de celle de mes parents (il y avait bien cinq ou six couloirs à franchir), et bien que le verrou de ma porte fût solide, une fois la nuit tombée, rien au monde ne pouvait l'empêcher d'entrer. Mais le Victor qui s'approchait alors de mon lit n'avait plus grand-chose de commun avec celui qui avait sillonné en ma compagnie les allées et les paliers poussiéreux du Château. Son visage grisâtre et boursouflé, ses yeux presque invisibles, écrasés sous un front démesurément enflé, ses mains grêles aux veines saillantes qui tremblaient continuellement, tendues vers tous les objets qui passaient à leur portée, comme pour s'y accrocher et prévenir une chute, et surtout son manque général de cohérence physique – son corps semblait incessamment gonfler puis rétrécir, et ses contours qui demeuraient incertains diffusaient sa présence à travers toute la chambre, à la manière d'un gaz – tout me portait à croire que ce nouveau Victor était mon ennemi. Il ne s'agissait cependant pas d'un faux Victor (ce que j'eusse de loin préféré),

car sous la tête grotesquement empesée je reconnaissais parfois la peau laiteuse du cou : c'était bien mon frère qui revenait me harceler ainsi, qui passait des nuits entières debout à gémir à mon chevet, ne disparaissant que si, à bout de forces, je me ruais hors de la chambre en hurlant.

Je supposais qu'il m'en voulait obscurément pour quelque grave faute envers lui, peut-être pour n'avoir pas su rester auprès de lui pendant ses trois dernières journées, pour n'avoir pas voulu voir, après, son corps déformé sur le lit, que ma mère a veillé jour et nuit jusqu'aux funérailles, ou peut-être simplement pour n'être pas mort avec lui. Mes nuits blanches ont ainsi duré jusqu'à mes seize ans.

Cependant le véritable ennemi – non pas Victor, mais ce qui avait fait de lui cette chose hideuse et malveillante – le véritable ennemi, celui de tous les êtres vivants, et contre lequel je pars aujourd'hui en campagne, n'en avait pas fini avec notre famille. L'année suivante, ma mère, inconsolable, partie faire une de ses longues balades sur les hauts sentiers des Congères (pendant lesquelles, disait-elle, elle oubliait jusqu'au temps), disparaissait à son tour, surprise par une avalanche tardive.

C'est vers cette époque qu'a commencé la désertification progressive du Château d'Urgis. Mon père le comte, fort assombri par ces deux cataclysmes successifs, a congédié peu après les deux tiers du personnel domestique, conférant à l'ensemble des bâtiments un air d'abandon anticipé. Curieusement, malgré cette soudaine invasion de vide autour de moi et l'inconfort qu'elle suscitait, jamais ma mère n'est revenue hanter mes nuits. Probablement parce que l'on n'a pas retrouvé son corps. Selon toute vraisemblance, il est encore là-bas quelque part, aplati dans son sarcophage de neiges éternelles ou incrusté dans la roche, inaccessible. C'est sans doute parce que je ne l'ai jamais vue déformée par la souffrance et la maladie que, la nuit, elle me laisse en paix.

Pendant plusieurs années, mon père s'est retiré dans un

mutisme affecté, sans mentionner une seule fois les désastres qui s'étaient abattus sur nous, et si je ne l'avais pas connu si bien, j'aurais pu croire qu'à force de silence il parvenait graduellement à surmonter sa peine. J'ai eu raison de surveiller les eaux dormantes : un soir, quand j'avais seize ans, inquiété par une sournoise odeur de cendre au moment d'aller me coucher, je l'ai surpris au milieu des flammes, dans la bibliothèque, à demi inconscient, juste à temps pour le tirer du brasier. Les domestiques, alertés par mes cris, ont réussi à étouffer l'incendie, mais pas avant que le contenu des étagères n'eût été aux trois quarts dévoré.

Espérait-il secrètement, en répandant l'huile sur les vieux livres, les cabinets et les secrétaires, que la fumée m'éveillerait assez vite pour que je vinsse le secourir ? Ou a-t-il voulu m'emporter avec lui durant mon sommeil ? Toujours est-il qu'après cette nuit-là, mon père n'a plus été en mesure d'assumer les fonctions comtales. Vieillard de quarante-quatre ans, il passait dorénavant ses journées claquemuré dans une petite chambre sous les combles, prostré, oubliant même de manger les repas que je lui faisais monter régulièrement. Aussi est-ce moi qui ai, officieusement d'abord, repris les rênes de l'administration d'Urgis et de l'entretien du Château.

La première chose que j'ai entreprise une fois aux commandes a été la restauration de la bibliothèque, où j'avais passé de nombreuses heures après la mort de Victor. J'ai acheté et fait venir des livres par milliers, avec une prédilection pour les ouvrages ayant trait aux folklores et aux mythologies du monde entier, car j'avais déjà esquissé le projet qui m'habite toujours depuis, ayant lu dans mon enfance un volume de la collection de mon père qui rapportait la légende de la Fontaine fabuleuse. On me demandera pourquoi, souhaitant prolonger la vie et la santé, je ne suis pas devenu médecin ou chirurgien. Si je n'ai pas poussé mes recherches du côté des sciences exactes, ce n'est pas faute d'avoir foi en elles : au contraire, je crois fermement qu'elles peuvent résoudre la question qui m'occupe, mais qu'il leur manque pour l'instant une clef que nous devons leur procurer par d'autres voies. Je

pense l'avoir découverte dans les pages de quelques auteurs périmés.

C'est en leur compagnie que je me lance dans cette bataille contre l'ennemi universel, cet ennemi qui m'a pris ma mère, a défiguré en moi mon frère et estropié mon père, et face auquel les maigres victoires remportées jusqu'ici par le genre humain n'ont jamais suffi à empêcher notre ultime défaite. C'est l'histoire de cette bataille que je veux consigner ici.

LES AMPHORES

Souvent, dans ses lancinants après-midis au Château d'Urgis, dilapidées à remâcher les mêmes épisodes de sa jeunesse, il avait été frappé par la différence de couleur entre passé et présent. Les tableaux que lui présentait sa mémoire, même les plus lointains et les plus insipides, lui apparaissaient dans un foisonnement de détails précis dont chacun avait sa saveur particulière. Les voix y sonnaient claires et fortes, les disparus y étaient vifs, riches de présence et de personnalité. En comparaison, son quotidien rhumatisant lui semblait fade et creux, son entourage fantomatique. Même René, qu'il estimait pourtant sincèrement, ne figurait jamais à ses yeux qu'un pantin gris et superficiel par rapport à ses compagnons perdus. Le présent n'était rien d'autre que le squelette du passé.

Et maintenant, tandis qu'il montait les escaliers de son école, à quelques centimètres de Cécile, vers huit heures du matin, c'était le passé qui devenait famélique : en gravissant les marches parmi la cohue, à deux pas derrière elle, il avait la sensation d'être au cœur même du monde et du temps. Tout autour de lui vibrait et respirait à l'unisson, et tout ce qui avait précédé – l'isolement, la maladie, les balayeurs – s'estompait quelque part dans sa poitrine comme les restes indigestes d'un mauvais rêve quelconque. À la voir monter pesamment les marches devant lui, perdue, la nuque courbée sous la pression de quelque obsession secrète (il l'avait toujours connue pensive), il se sentait plus vivant que depuis des siècles, et se disait que finalement, s'il avait dû traverser soixante années d'amertume, d'exil et de décrépitude pour se retrouver ici à côté d'elle, cela en valait bien la peine.

Les journées de cours passaient avec la légèreté des heures de vacances. Il était beaucoup moins attentif qu'autrefois aux propos des professeurs, puisqu'il avait déjà tout entendu, et s'avérait incapable de se concentrer sur autre chose que les éléments superflus – les moulinets erratiques d'une mouche à travers la salle de classe, les variations de la lumière lorsqu'un nuage nonchalant filtrait momentanément les rayons du soleil dehors, les petits mots oubliés qui refaisaient surface, au détour d'une conversation – car c'étaient eux qui rendaient ce second présent tellement plus intense que le premier. Le simple fait de respirer, de bouger sans entrave alors que si

récemment encore le moindre souffle lui coûtait, constituait en soi un plaisir qui pouvait l'absorber des heures entières. En revanche, bien qu'il fût revenu depuis un peu plus de deux semaines, il n'avait pas revu le balayeur du premier jour.

Il passait l'essentiel de ses journées à épier Cécile, toujours assis quelques rangs derrière elle, comme il l'avait fait jadis, sans se résoudre à lui adresser la parole. Le temps qui s'était écoulé entre eux avait creusé en lui un golfe qui la rendait, à ses yeux, irrémédiablement lointaine et monumentale. Quelquefois elle franchissait ce golfe et lui posait une question anodine, telle qu'en posent les jeunes filles de dix-sept ans aux jeunes garçons qui agrémentent leur décor. Mais il le voyait bien : elle pensait déjà à Alexandre, alors même que leur idylle n'avait pas encore commencé. Elle ne lui parlait guère plus souvent, et les mots qu'elle échangeait avec lui étaient tout aussi insignifiants, mais pour Lucien – peut-être parce qu'il savait qu'un jour prochain elle aimerait Alexandre – ils paraissaient d'une substance toute différente. Il regardait alors son rival, toujours seul à une table, légèrement en retrait vers les fenêtres, taciturne, assuré à l'avance d'une victoire qui ne lui demanderait pas le moindre effort.

Par une sorte d'antipathie naturelle non déclarée, ils ne se parlaient jamais. C'était déjà le cas dans sa première vie, et bien évidemment les choses n'allaient pas s'améliorer maintenant. « Ce type est un poseur », maugréait Luron le soir, sur le chemin du retour. « Nous, les acteurs, on joue pour tout le monde, pour le plaisir du théâtre, on n'est pas regardants. Mais les musiciens, ça ne joue que pour les filles. » Lucien souriait à l'entendre jacasser, tout en se promettant de faire l'impossible cette fois pour changer le cours des événements. Jour après jour, il reprenait ses marques dans une configuration qui lui était familière, et sa résolution s'affermissait de ne plus laisser les clefs de son existence lui glisser entre les doigts.

Il avait cependant oublié à quel point les autres écoliers pouvaient se montrer cruels envers Luron. Outre les blagues faciles, regards insidieux et autres commentaires dégradants, il était surtout frappé par le mur d'indifférence manifeste, presque hostile, opposé par la quasi-totalité des adolescents à son ami enrobé. À son grand soulagement, Cécile ne se livrait jamais à ce genre d'attaques, mais elle semblait malgré tout tacitement se joindre à cette conspiration secrète qui visait à exclure Luron de tout rapport social, même de pure forme. S'il ramassait un objet tombé par inadvertance, on le remerciait d'un sourire pincé, sans un mot. S'il posait une question, on écourtait

la réponse autant que possible. Quand on avait l'occasion de se retrouver en dehors des cours pour une fête ou une sortie, il n'en était pas informé. Ce qui impressionnait le plus Lucien, c'était l'apparente désinvolture avec laquelle Luron tolérait la situation. Il répondait aux piques par des boutades, ou le plus souvent les ignorait superbement, encaissant les flèches avec une aisance déconcertante. À un petit plaisantin qui lui demandait un jour combien de plis faisait son ventre quand il se baissait, Lucien l'avait entendu répliquer : « Le plus possible, c'est le seul moyen de vous épargner. Si je me dépliais entièrement, je recouvrirais l'ensemble de votre petit monde. »

Curieusement, il ne semblait pas souffrir de ces agressions larvées. Lorsque Lucien les évoquait, il haussait les épaules et changeait de sujet.

Par un après-midi pluvieux où la classe s'engourdissait lentement en cours d'histoire-géographie, la professeure envoya Luron au tableau alors qu'il était occupé à la dessiner nue sur une feuille de papier brouillon. Règle en main, il devait indiquer sur un planisphère l'emplacement de l'Archipel des Amphores, ainsi nommé en raison de la forme particulière des récifs mouvants qui le composaient. Il pointa la règle sur l'endroit exact, dans la partie occidentale de la Mer des Fossiles :

« On l'appelle la Mer des Fossiles parce qu'on y trouve encore des spécimens de la faune aquatique qui ont disparu partout ailleurs depuis des millénaires. Bon nombre de naturalistes pensent que c'est en vertu de la qualité particulière de ses eaux, très pauvres en sel. L'Archipel lui-même est une région redoutée et contournée de longue date par les navires marchands, l'impossibilité de prédire les dérives des récifs rendant la zone impraticable. C'est quelque part dans cet Archipel méconnu que le comte d'Urgis situe l'Île des Solymes. »

Cette tirade donnait le signal d'un débat que Lucien se rappelait avec une nostalgie particulière. D'autant plus qu'il était le seul à savoir que, d'ici quelques années, la question des Amphores déboucherait sur un conflit d'envergure internationale.

« Excellent, Luron. On voit que la lecture des aventures fantasmées de l'illuminé des Congères vous a réussi, à défaut d'avoir ouvert votre manuel de géographie. Pour ceux d'entre vous qui ont également pris plaisir à parcourir ce soi-disant « journal de voyage », souvenez-vous qu'Octave Urgis n'a rapporté aucune preuve de sa prétendue visite sur cette île. Dans le doute, on peut considérer son petit livre, au mieux,

comme un essai d'utopie.

— Que faites-vous, demanda une élève au deuxième rang, des flacons qu'il a ramenés à son retour ?

— Ce n'est peut-être que de l'eau de mer, après tout. Vous y avez goûté ? Le temps que l'efficacité de cette « eau de jouvence » soit prouvée, nous aurons tous des cheveux blancs !

— Et la description détaillée des Solymes qu'il donne dans son journal, vous pensez que c'est de la fiction ? demanda Cécile.

— Les Solymes sont un peuple légendaire, sur lequel on a écrit des choses très contradictoires. Les récits que les chroniqueurs antiques mentionnent à leur sujet relèvent davantage de la fable que de l'Histoire. La plupart des historiens s'accordent aujourd'hui à penser qu'ils n'ont jamais existé. À mon sens, on a simplement regroupé sous ce nom différentes peuplades qui n'avaient pas grand-chose en commun, à part peut-être le fait d'occuper des territoires voisins à une époque donnée. »

Lucien, captivé, suivait le débat en se remémorant certains passages du journal, qu'il gardait en permanence dans sa poche avec les deux tickets. Il se demandait comment un homme qui avait entrepris un tel voyage, avec des motifs aussi graves, pouvait se révéler être un affabulateur. Peut-être avait-il trop de raisons de croire à ses propres histoires, du moins en ce qui concernait l'eau miraculeuse. Car les Solymes, eux, existaient bel et bien, le monde en aurait la preuve d'ici quelques années.

« Par ailleurs, cette île a déjà beaucoup voyagé au cours des siècles, reprit l'enseignante en récupérant la règle pour illustrer ses propos sur la carte. Déjà, dans l'Antiquité, les experts s'arrachaient les cheveux pour décider s'il fallait la placer dans les eaux subpolaires ou au beau milieu de l'Océan Intérieur. Au Moyen-Âge, quelques érudits farfelus ont voulu la situer au large du Détroit des Cormantes, justement parce que les tempêtes y étaient si fréquentes et violentes qu'il était impossible d'aller vérifier. Plus récemment, on en est venu à dire qu'elle avait dû être engloutie il y a trois mille ans, au cours d'un raz-de-marée. Vous le voyez, l'avantage de toutes ces théories, c'est de la rendre au bout du compte irrepérable, de la maintenir à la fois dans le domaine du rêve et du possible : tant qu'on n'est pas obligé d'admettre qu'elle n'est nulle part, on peut se persuader qu'elle existe. La thèse d'Urgis, qui plaît tant à certains d'entre vous, va dans le même sens : les Amphores sont l'une des toutes dernières régions maritimes non navigables. Il n'avait pas vraiment d'autre option. Si l'on avait pu explorer ces eaux avant lui, il ne lui serait plus resté qu'à placer son île sur la lune.

— Et pour les Sept Merveilles ? demanda Alexandre. Urgis dit qu'il y a entre elles suffisamment de points communs pour qu'un même peuple en soit à l'origine. »

Lucien revit en pensée les grands tableaux délavés qui ornaient les murs du grand salon au Château.

« Elles sont disséminées aux quatre coins du monde. Disons qu'il y a probablement eu des contacts entre les différentes civilisations qui ont érigé ces monuments, des échanges commerciaux, des dialogues culturels. Tout attribuer à un unique peuple qui aurait ensuite entièrement disparu sur une île fantôme me paraît assez fantaisiste, Alexandre, vous ne trouvez pas ?
— Lorsqu'on a une volonté suffisamment forte de croire à quelque chose et de le prouver, rien n'est fantaisiste. »

Lucien vit fuser des yeux de Cécile un éclair qui lui souleva le cœur.

« Vous avez l'enthousiasme de votre jeunesse, c'est tout à votre honneur » répondit l'enseignante qui n'était pas tellement âgée. Pendant les minutes qui suivirent, il se détacha complètement de la discussion, qu'il laissa se poursuivre quelque part aux lisières de sa conscience. Ce qui le préoccupait maintenant, c'était de savoir comment Urgis avait vieilli. Après ce formidable voyage d'où il était revenu avec une promesse d'immortalité pour le genre humain, qu'avait-il éprouvé, au fil des années, en constatant que l'élixir rapporté de l'Île était inefficace ? Lucien se rappelait les premières pages du journal, des pages écrites par un homme jeune, dans la force de l'âge, empli d'une foi inébranlable en son projet – un homme déjà éprouvé par la vie, certes, mais qui avait encore un espoir auquel se raccrocher. Quelles idées avaient pu lui passer par la tête, trente ans plus tard, une fois qu'il eut compris que son grand œuvre n'était qu'une chimère, qu'il allait devoir se délabrer, s'affaiblir et se regarder mourir comme tous les autres ? Était-ce pour cette raison qu'il avait préféré disparaître ?

Passer à côté de ses plus grands rêves, et voir l'horizon se rétracter jour après jour, c'était une expérience dont Lucien était familier. Il se sentait bien plus proche de l'Octave Urgis des derniers jours – celui qui s'était calfeutré dans le silence et la honte de son échec, refusant l'accès au Château à tous ses visiteurs, en butte à l'hostilité inextinguible de tous ceux qui avaient un jour cru en lui – que de celui qu'admiraient tant ses camarades de classe.

Il se demanda s'il n'avait pas surestimé ses relations avec eux, comme ils surestimaient eux-mêmes le comte. Peut-être, après tout, étaient-ce le temps passé dans la solitude et les affres du vieillissement qui avaient cerné Alexandre et Cécile d'auréoles noires dans son esprit. À bien y réfléchir, il ne s'était rien passé d'exceptionnel entre eux. Il les connaissait à peine, et à les revoir maintenant, il leur trouvait l'air bien inoffensif…

« Et vous, Lucien ? Vous avez l'air si absorbé, dites-nous donc votre point de vue sur la question : qu'est-ce qui a bien pu pousser un homme si jeune et plein d'avenir à se lancer à la poursuite d'un rêve de vieillard ? »

Il émergea en sursaut. Tous les regards convergeaient vers lui. Il fallait trouver quelque chose à répondre à cette enseignante de cinquante ans sa cadette.

« Je ne sais pas, madame. Je pense simplement que certains d'entre nous sont beaucoup plus vieux à l'intérieur qu'ils n'en ont l'air. »

Il leva les yeux vers elle. Elle le contemplait avec le même sourire désabusé, presque condescendant, dont elle avait gratifié Alexandre quelques instants plus tôt. Elle le prenait pour un jeune écervelé, lui aussi. Comment aurait-elle pu savoir ? Du coin de l'œil, il vérifia la réaction de Cécile, qui lui lança un bref regard intrigué. Il avait réussi à piquer sa curiosité. Il en fut heureux. Mais il n'y avait rien dans son expression de ce terrible éclair fasciné qu'elle avait adressé à son rival.

Le cours prit fin. Luron s'en tira avec une note médiocre, et chacun prit le chemin de la sortie.

« Au fait, tu as entendu parler de la fête foraine qui doit débarquer d'ici deux semaines ? lui demanda Lucien pendant qu'ils attendaient le bus. On va sûrement y faire un tour avec quelques copains de la classe. »

Personne n'en avait encore entendu parler, naturellement : Lucien avait toujours quelques longueurs d'avance. C'était cette fête foraine où il avait reculé devant le grand huit et qui figurait depuis dans son souvenir comme une monumentale occasion manquée de se rapprocher de Cécile. Il se souvenait aussi que son ami avait refusé d'y aller, tout comme il refusait toutes les autres sorties en groupe.

« Oh, tu sais, moi, les fêtes foraines… et puis, j'ai besoin d'un peu de temps pour repasser mon rôle dans la pièce, il y a encore des passages qui m'échappent… Tiens, voilà quelqu'un que tu peux inviter à ma place ! Bon, ce sera moins bien, mais… »

C'était elle. Elle se dirigeait vers eux. Elle ne prenait pourtant pas le même bus. Il n'eut même pas le temps d'être embarrassé, car elle ouvrit instantanément la conversation :

« Dis-moi, Lucien, je me demandais : qu'est-ce qui t'a fait dire ça, tout à l'heure, en cours d'histoire ?

— Quoi, quand j'ai parlé des vieux ? Rien, j'ai dit ça comme ça, je ne savais pas trop ce qu'elle voulait que je réponde…

— Oui, c'est ce que tu aimerais me faire croire, mais les mots que tu as prononcés avaient l'air de venir de loin, de beaucoup plus loin que tu ne veux bien l'avouer. Quelqu'un qui te connaîtrait mieux que moi s'en serait certainement rendu compte. Luron, je me trompe ?

— C'est indiscutable, notre bon Lucien avait une idée derrière la tête, et il a tout fait pour qu'on le remarque, répliqua Luron, trop content de voir enfin la jeune fille s'intéresser à son comparse transi.

— Alors, Lucien, la vérité ?

— Ce serait plutôt long à expliquer.

— J'adore les longues histoires.

— Eh bien… que dirais-tu d'en discuter ailleurs ? Là, on n'a pas vraiment le temps. À la fête foraine, par exemple ? On va y faire une sortie, d'ici une semaine ou deux… »

On y était. Il venait de faire tout naturellement, au fil des bavardages, sans effort particulier – en apparence, du moins – ce qu'il ne s'était jamais résolu à faire lors de sa première existence : *inviter Cécile quelque part*. Et tout cela parce qu'il avait eu la chance de dire un mot qui avait retenu son attention. À quels hasards dérisoires tenaient les plus puissants engrenages de sa vie…

« D'accord, on en reparlera là-bas. J'y vais, je vais rater mon bus. À bientôt ! »

Elle était repartie. Il dévisagea Luron, hébété.

« Tu as vu ça ? Elle a dit oui !

— Mmh, pas moi », rétorqua Luron en s'allumant une cigarette.

Lorsque le bus passa à proximité de la maison abandonnée, Lucien la montra du doigt :

« Ça fait un bout de temps que j'ai envie d'aller y jeter un œil, ça t'intéresse ?

— Dis carrément que tu as peur de faire ça tout seul, ce sera plus crédible.

— Bon, disons que j'ai peur, tu viendrais avec moi pour me protéger ?

— Tu devrais plutôt y emmener Cécile, vous auriez plus d'intimité.

— Mais si jamais il y a des monstres ?

— C'est vrai, là, tu serais plus en sécurité avec moi, mon chou.

— La semaine prochaine ? »

Luron acquiesça. Ils se turent un moment en regardant s'éloigner la maison.

« Je me demande s'il est vraiment allé là-bas, reprit Luron. S'il a vraiment découvert cette île, si les Solymes existent réellement. Il en donne une description si fantasque dans son bouquin qu'on peut difficilement s'y laisser prendre.

— Tu avais plutôt l'air d'y adhérer, tout à l'heure, quand tu faisais ton discours sur la carte.

— J'avais juste envie de titiller la prof. Tiens, au fait, je t'ai montré mon dessin ? »

Luron lui mit son chef-d'œuvre entre les mains.

« Dans le fond, on ne sait rien de ce sulfureux comte d'Urgis, et quant à son eau miraculeuse, la prof a raison : le temps qu'il l'essaie sur lui-même, on n'est pas près d'en voir les résultats. S'il s'avère qu'elle arrête bel et bien le vieillissement, on ne le saura pas avant des années. Donc, si c'est du pipeau, il peut encore tromper son monde assez longtemps.

— Et pourtant plusieurs gouvernements travaillent déjà à localiser cette île d'après ses indications, dont le nôtre.

— Ah oui ? D'où tu tiens ça ?

— Des rumeurs, mentit Lucien qui oubliait régulièrement de dissimuler tout ce qu'il savait. Inutile de parler de la guerre à Luron à ce stade.

— Si jamais ils trouvent quelque chose, j'irais bien voir de quoi il retourne, repartit Luron sur un ton qui fit frissonner son ami.

— De toute façon, son élixir, c'est de la camelote. On s'en rendra compte, d'ici trente ou quarante ans.

— Beau pari ! Ce jour-là, je te paierai un verre. D'eau-de-vie, s'entend ! »

Bien sûr, Luron. Si tu es encore là.

Lucien rentra chez lui le cœur étrangement voilé. L'invitation à Cécile et son acceptation avaient été si rapides, si faciles. Il savait bien que tout ne pourrait pas être aussi aisé. Les journées semblaient glisser sur lui sans trouver prise, sans pouvoir l'atteindre, alors que jusqu'ici il s'était senti leur prisonnier. Il jouait le rôle d'un autre Lucien, plus simple, et bien qu'il se méfiât de cette impression, il se comportait comme si les deux Lucien ne coïncidaient jamais qu'épisodiquement, comme si les conséquences de ses mots et de ses actes ne pouvaient jamais toucher que *l'autre*.

À la maison, il trouva son père occupé à réparer un grand chronomètre cuivré. C'était en fait un peu comme cela qu'il se voyait : un chronomètre déréglé, un large cadran contenant d'autres cadrans dont les aiguilles tournaient à des vitesses différentes, certaines même à rebours, toute semblance de synchronisation perdue.

« Ta mère doit aller porter des surplus chez Madame Degond, demain soir. Tu veux l'accompagner ? »

Madame Degond avait quatre-vingt-dix ans. Elle n'avait plus de famille et ne pouvait plus se déplacer. La visite promettait d'être harassante. Dans sa première jeunesse, il l'avait toujours évitée.

« D'accord.
— C'est gentil, Lucien. Ça lui fera du bien de voir du monde. », ajouta sa mère comme pour achever de le convaincre.

Les soirées avec ses parents étaient magnifiques. Il ne se passait rien d'exceptionnel : c'était le simple fait de les voir heureux et en bonne santé. Il en venait quelquefois à se dire que c'était pour cette seule raison qu'il était revenu.

Avant de s'endormir, il lisait quelques pages de Gilles Berne ou du journal d'Octave. La nuit, cependant, les poches noires sous les yeux revenaient, et ceux qu'il voyait bien vivants dans la journée étaient à nouveau morts et creusés. Il se réveillait souvent en sursaut pour trouver une ombre sans visage penchée sur son lit, qui se dissipait au bout de quelques instants. Les contours de sa chambre dans la pénombre prenaient alors momentanément des airs de Château, et il se demandait ce que devenaient Esther et René, là-bas, dans cet autre temps où il n'était plus et qui le hantait encore.

Cette nuit-là, pourtant, il ne rêva pas du Château. Il était de retour dans les grottes, qu'il faisait visiter à Luron (non sans se demander pourquoi ce n'était pas à Cécile qu'il faisait faire la visite). Ils venaient de descendre la Galerie des Excentriques, et déambulaient à présent dans la Salle des Convives, dont Lucien lui contait les légendes comme il l'avait fait pour tant de touristes, en insistant particulièrement sur celle des Eaux Interdites, si efficace pour faire peur aux enfants. Les Convives, toutefois, n'étaient plus là, expliquait-il, depuis qu'un jour ils avaient réussi à s'extirper de leur gangue argileuse et s'en étaient allés un peu voir le monde.

Ils terminaient le circuit par la Salle de Thérandal, que Lucien éclairait à la lanterne, et dans laquelle Luron lançait au grand visage de pierre une boutade irrésistiblement drôle dont il ne se souviendrait plus au réveil.

LE PRINCE DANS LE DÉSERT

La porte, quoique fort vermoulue, avait été solidement verrouillée par ceux qui avaient quitté les lieux plusieurs décennies auparavant, si bien qu'il fallut entrer par une fenêtre. Luron passa le premier. Comme il s'engouffrait à sa suite dans les intérieurs ténébreux de la masure, Lucien eut comme une impression de déjà-vécu (fait dont il était de plus en plus coutumier), réminiscence de ses déambulations clandestines dans les ailes en ruines avec Argus. Il se revoyait sortant d'un portique fissuré, la canne à la main, et s'éloignant lentement, l'air coupable, sous le regard absent des cariatides décapitées.

La première pièce qu'ils découvrirent pouvait avoir été un salon, une chambre ou un débarras. L'amoncellement de débris et les quelques résidus de mobilier qui s'y résolvaient graduellement en poussière ne permettaient guère de suppositions plus précises. La désolation ambiante ne lui rappelait pas tant les régions abandonnées du Château que sa visite chez madame Degond la semaine précédente : le fouillis indescriptible de la pièce unique où elle vivait – à la fois salon, salle à manger, salle de bains et chambre à coucher –, saturée de piles de vêtements, de médicaments, de livres et de bimbeloterie sur les étagères et à même le sol, et la grisaille des autres pièces que l'absence de vie et d'entretien rendait méconnaissables…

« Elle n'a pas les moyens de se payer une aide-ménagère, tu sais, lui avait dit sa mère en guise d'avertissement avant d'entrer chez la vieille dame. Elle vit sur une pension très réduite. C'est pour ça que je lui apporte des surplus de l'atelier, de temps en temps, surtout avant l'hiver. Elle a eu des enfants, il y a longtemps, mais ils ne viennent plus la voir. »

Lucien savait ce que c'était que de vivre sur une pension réduite. Celle qu'il avait touchée pour ses années de service dans les grottes servait presque intégralement à payer son misérable séjour au Château. Il savait ce que c'était que d'avoir les joues creusées, les mains anguleuses, les veines gonflées, et de passer le plus clair de ses journées assis ou couché. Il savait ce qu'on éprouve quand on n'attend

plus rien ni personne.

À l'intérieur flottait un parfum composite de camphre, d'urine et de naphtaline, qui n'était pas sans lui rappeler celui de sa chambrette ou de celle de René. Entre les monticules d'objets épars qui peuplaient l'espace subsistaient quelques allées informes permettant d'accéder aux points essentiels : la fenêtre, la porte, l'armoire, le lit.

« Et quel âge as-tu, mon garçon ?

— Dix-sept ans, madame, mentit Lucien.

— J'avais un garçon qui te ressemblait beaucoup, quand il avait ton âge. Il était très serviable, il m'aidait toujours à garder la maison propre. Sa grande sœur, c'était tout le contraire, on ne la voyait jamais, elle avait toujours une bonne excuse. Aujourd'hui encore, elle trouve le moyen de ne pas venir me voir. »

Le garçon n'avait pas l'air très présent non plus.

« Vous êtes bien gentils, ta mère et toi, de faire tout ça pour moi. Je voudrais bien pouvoir vous dédommager…

— N'y pensez pas, madame Degond, répondit la mère de Lucien affairée à ranger dans l'armoire les vêtements qu'elle venait de lui montrer, ça nous fait plaisir.

— Merci, vraiment, poursuivit-elle, le souffle court. Tiens, mon garçon, tu veux bien me donner mon… mon… »

Elle fut prise d'une quinte de toux à faire trembler les murs. Quand la crise fut passée, elle se remit à fixer Lucien, épuisée, aphone, avec dans les yeux quelque chose qui semblait le supplier de l'excuser – l'excuser d'avoir toussé si fort, de ne pas pouvoir se lever, de sentir mauvais – l'excuser d'être vieille. Et Lucien eut envie de la serrer dans ses bras.

Maintenant, en y repensant, il frissonnait, et se demandait quand l'Alecton reviendrait le chercher.

« Attrape ça ! »

Luron venait de lui lancer l'un des deux tisons qu'il avait trouvés au creux de l'âtre encroûté. Il le saisit au vol.

« Vers la fin de la pièce, Jim, qui a passé près de vingt ans en exil sur son île et s'est intégré à la population autochtone, voit débarquer un navire à bord duquel se trouve Lord Bruno, celui qui l'a autrefois

fait bannir de la marine. Il n'y a pas d'autre motif à sa venue que la haine féroce qu'il continue d'éprouver envers Jim après toutes ces années. Aussi, quand les deux hommes se retrouvent face à face, on assiste à l'inévitable… *en garde* ! »

Luron se rua sur lui avec l'enthousiasme d'un parfait forcené. Il eut à peine le temps de parer le coup et de se réfugier derrière un fauteuil miteux qu'il essuyait déjà un second assaut, plus féroce encore. D'un coup de pied bien placé, il repoussa le fauteuil sur lequel Luron posait dans une attitude de pirate triomphant, l'envoyant dans le décor par la même occasion.

« Ha ! Tu seras venu me chercher depuis l'autre côté du globe, Bruno, mais il ne sera pas dit que *Tuan Jim* fut vaincu sans livrer un âpre combat ! »

Se redressant avec une aisance stupéfiante, il s'apprêtait de nouveau à charger Lucien qui, passé le choc de la surprise, commençait à goûter ce petit jeu. Sur une œillade vengeresse, il renversa le fauteuil et se précipita à la rencontre de son adversaire au beau milieu des débris. Ils croisèrent le fer une bonne partie de l'après-midi, et chacun passa l'autre par le fil de l'épée au moins deux fois, car bien que ce fût Jim qui en sortît vainqueur dans la pièce, Luron se sentait d'humeur à jouer les morts tragiques. Ils se battirent au rez-de-chaussée, à l'étage, dans les escaliers et dans le jardin, transformant la maison toute entière en champ de bataille, jusqu'à tomber d'épuisement sur le seuil.

« J'espère que le duel à la fin de la pièce est plus court ! soupira Lucien à bout de souffle.
— Pour ça, ne t'en fais pas : le type qui joue Bruno n'a pas la moitié de ton énergie. Pendant les répétitions, je n'en fais qu'une bouchée ! Merci pour l'entraînement. »

Ils restèrent un moment assis sans parler, occupés à reprendre des forces.

« Au fait, finit par bredouiller Luron en essayant d'allumer la cigarette artisanale qu'il avait entre les lèvres, je t'ai déjà raconté l'histoire du prince et de la tour ? »

Depuis longtemps déjà, Lucien se demandait quand il l'entendrait à nouveau.

« Il y avait une fois, dans un royaume situé aux confins du désert, un jeune prince qui allait bientôt être appelé à prendre la couronne pour remplacer son père le roi. Mais la couronne signifiait de lourdes responsabilités, et le prince n'avait aucune envie de la porter. Ce qu'il voulait vraiment, c'était percer le mystère du désert qui entourait ses terres. Ceux qui s'y risquaient disaient qu'on y apercevait parfois une tour grise, haute et filiforme, dont on ne pouvait dire si elle était pourvue de fenêtres ou de portes, car on ne la voyait jamais que de très loin. Les différents témoignages qui s'y rapportaient semblaient indiquer qu'elle n'apparaissait jamais deux fois au même endroit, et certains même affirmaient qu'ils l'avaient vue se déplacer. Mirage ou mauvais génie des sables brûlants, la tour obnubilait le prince qui avait mené, dans sa jeunesse oisive, plusieurs expéditions infructueuses à sa recherche. »

Luron exhala quelques-uns de ses idiomatiques champignons de fumée en remuant des feuilles mortes du bout de son tison, l'air absent.

« Arriva le moment où il fallait monter sur le trône. Finies les chasses aux chimères avec les amis sur les crêtes des dunes, l'heure était venue de renoncer aux fantômes et de s'attaquer aux véritables problèmes du royaume. Seulement, le prince ne pouvait toujours pas se faire à l'idée de gouverner : s'il avait eu le choix, il aurait préféré naître fils de marchand ou gardien de bétail, et mener une vie un peu plus tranquille. Alors, à la veille de son couronnement, il décida de partir. Déguisé en mendiant, il franchit les portes de sa ville à la faveur de la nuit et, équipé d'une bonne provision d'eau et de vivres, se lança dans le désert avec l'espoir d'atteindre en quelques jours l'un des royaumes voisins pour y commencer une nouvelle existence.

Les deux premières nuits, ainsi que les deux premiers jours, il ne se passa rien d'extraordinaire. Au soir du deuxième jour, un puissant vent du sud se leva, soulevant d'épaisses masses de sable qui contraignirent le prince à se tapir au pied d'une haute dune pour la nuit. Le matin venu, comme il nettoyait ses vêtements et s'apprêtait à repartir, il aperçut la tour, cinq ou six dunes devant lui.

Il savait bien qu'il n'était pas question de lui donner la chasse, cette fois : son but était de traverser le désert aussi vite que possible, avant d'être à court de vivres, et il ne devait pour rien au monde s'en laisser détourner. Il se trouvait simplement que la tour, à vue de nez, était située dans l'axe de sa progression : s'il continuait tout droit, il la rencontrerait inévitablement. Pourquoi ne pas en profiter pour

satisfaire sa curiosité ? Le prince se remit en route et s'avança vers elle. Il vit bientôt que les distances étaient trompeuses : après avoir franchi une dizaine de dunes, il se trouvait encore assez loin de la tour. Certes, elle paraissait plus proche, mais pas autant qu'il l'avait escompté.

Vue de plus près, elle était d'une couleur sensiblement différente, assez proche de celle du sable environnant. Le prince constata également qu'elle n'était pas située en droite ligne sur son chemin, comme il l'avait d'abord cru, mais légèrement décalée vers la droite. Il allait devoir dévier un peu s'il voulait l'atteindre, mais ce petit détour ne le retarderait pas vraiment. Il escalada encore sept ou huit dunes, et dut se rendre à l'évidence : plus il avançait, plus la tour se déportait vers la droite. Il en était plus proche que jamais, et la voyait distinctement à présent, suffisamment pour remarquer un détail que personne n'avait perçu avant lui : *elle ne touchait pas le sol*. Il n'en était pas vraiment surpris, après tout, puisque cette tour ne cessait de se déplacer. Comme il poursuivait sa marche vers elle, il voyait maintenant très nettement la base flotter sur les langues de sable, à quelques pas au-dessus de leurs ridules ocre. Il dut la suivre une bonne partie de la journée, car naturellement, la tour ne comptait pas se laisser attraper si facilement. Quand le soir arriva, le prince, exténué, se laissa tomber dans une crevasse et la regarda s'éloigner vers le couchant. Au moment où l'astre était sur le point de disparaître, la tour n'était plus qu'une minuscule tache crayeuse sur l'horizon.

Pourtant, à son réveil, le lendemain matin, le prince la retrouva non loin de lui, presque accessible, comme si elle était revenue sur sa décision pendant la nuit.

Cette étrange poursuite se prolongea plusieurs jours. Chaque soir, le prince s'écroulait de fatigue et se laissait distancer. Chaque matin, la tour l'attendait à quelques dizaines de foulées, l'invitant à reprendre la partie. Pendant ce temps, ses réserves de nourriture et d'eau s'amenuisaient.

Le huitième jour, il ouvrit les yeux dans une profonde obscurité. Il crut un moment qu'il s'était réveillé au beau milieu de la nuit. En tâtonnant autour de lui, il se rendit compte qu'il n'était plus allongé sur du sable, mais sur quelque chose de dur et de froid comme la pierre. Il se leva et fit quelques pas dans les ténèbres, jusqu'à rencontrer un mur. En le suivant, il constata qu'il formait une boucle complète. Le prince laissa échapper un cri, qui résonna au-dessus de lui comme sous les voûtes d'un cachot.

Il n'était plus dans le désert.

Depuis ce jour, la tour dérive parmi les vagues de sable, retenant entre ses murs le prince qui a voulu abandonner son peuple, et ceux qui l'aperçoivent au loin se gardent bien de suspendre leur voyage pour aller la voir de plus près. »

Sur ces mots, Luron jeta dans les hautes herbes du jardin ensauvagé sa cigarette depuis longtemps éteinte, puis son tison, et se releva.

« Et si le prince avait une chance de revenir en arrière ? » demanda Lucien.

Luron se retourna vers lui, l'air amusé.

« Eh bien, j'imagine qu'alors, la tour reviendrait en arrière avec lui. »

Le jour de l'excursion à la fête foraine, avec son ciel radieux, revint plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il s'y rendit en compagnie de Cécile et de quatre autres amis du lycée. Tandis qu'ils marchaient, les silhouettes monumentales des manèges en action qui se découpaient sur l'horizon lui faisaient l'effet de titanesques engrenages entre lesquels il allait devoir se faufiler pour éviter d'être broyé. Cette vaste frénésie de nacelles, de pistons et de pivots, qu'il avait considérée comme un banal décor la première fois, lui apparaissait maintenant comme le moteur démesuré qui allait propulser son existence sur une pente irréversible. Conscient de voir la scène à travers le filtre assombrissant de ses jours hantés au Château, il essayait de se convaincre que ce n'était là qu'un lieu parmi tant d'autres, sans pouvoir particulier sur lui, et que ce qui allait s'y passer n'était pas plus irrémédiable que la chute d'une dent de lait.

« Alors, Lucien, par quoi on commence ? »

Cécile, juste à côté de lui. Cécile, dont le corps, la bouche et les yeux frémissaient d'une énergie et d'un enthousiasme presque inquiétants. Cécile, qui semblait contenir en elle quantité de mondes indicibles auxquels il espérait tant, un jour, prendre part. Cécile, comme toujours plus vivante qu'il ne l'avait jamais été.

« Qu'est-ce que vous dites des montagnes russes ? », cria quelque sombre idiot, et l'angoisse de Lucien se mit à monter. Il n'y avait pas si

longtemps encore, alors qu'il était en proie aux assauts des balayeurs, les terreurs qu'il avait pu éprouver un jour lointain devant ces manèges à sensations fortes lui avaient paru bien dérisoires. Maintenant qu'il était de nouveau face à eux, il n'avait plus du tout la même impression. En fin de compte, puisqu'il fallait en passer par là, autant le faire tout de suite.

« Lucien, tu montes avec moi ? Je suis morte de peur dans ces engins-là ! »

Il n'y avait pas lieu de se tromper : toute cette journée constituait une série d'épreuves auxquelles il avait lamentablement échoué la première fois. Il était à présent bien décidé à relever ces défis, aussi ineptes fussent-ils. Lorsqu'elle lui prit le bras à bord de la nacelle, juste avant le démarrage, il eut le temps de se dire que cela en valait la peine. Les horreurs insondables des deux minutes suivantes ne lui en parurent pas moins une éternité.

À la sortie, quelque chose avait changé. Cécile insista pour se séparer du groupe, leur donnant une heure de rendez-vous. Pour la première fois de ses deux existences, il se retrouva véritablement seul avec elle.

« Maintenant qu'on a un peu de temps, si tu m'expliquais un peu ce que tu as dit en cours d'histoire l'autre jour ? D'où est-ce que ça sortait ?

— Oh, je ne sais pas trop. Je crois que j'ai dit ça parce que je n'aimais pas la façon dont la prof dévalorisait le projet du comte d'Urgis…

— Un « rêve de vieillard »…

— Je pense qu'on porte tous en nous un vieillard, et qu'on prend conscience de sa présence à mesure qu'on avance dans la vie, à différentes vitesses. Pour certains, ça se passe très tôt. D'autres ne se rendent compte de rien jusqu'au jour où d'un seul coup, sans l'avoir vu venir, ils se rendent compte qu'ils sont vieux. Je crois que le comte, lui, appartenait à la première catégorie. C'est tout. »

Il ne savait pas vraiment quoi dire d'autre. Tout ce qu'il aurait pu ajouter venait d'un monde dépourvu de substance pour elle. Pour l'instant, elle avait les yeux fixés sur un fantôme, quelque part au-dessus des façades aplaties des manèges, ou dans les airs d'orgue de barbarie qui serpentaient de l'un à l'autre.

« Tu as des frères et sœurs, Lucien ?

— Non…

— J'ai eu une sœur, il y a longtemps. Une petite sœur. Elle s'appelait… c'est sans importance. Elle est morte quand j'avais sept ans. »

Il ne lui demanda pas si c'était une maladie ou un accident.

« C'est peut-être ridicule, mais depuis qu'elle n'est plus là, je me sens vieille, très vieille. Pas physiquement, bien sûr, mais… le temps passe autrement. Plus vite. Plus menaçant. Tout est arrivé tellement vite, c'était tellement inattendu… un soir, nous étions à table, je mettais du poivre dans son verre d'eau pendant qu'elle avait le dos tourné, et trois jours plus tard, il n'y avait plus personne. Et tous les jours, depuis, peuvent être comme celui-là. Aujourd'hui, tu es peut-être en train de mettre du poivre dans mon verre, et demain… »

Il sentit une légère pression de sa main.

« Je ne veux pas me sentir vieille, Lucien. Je veux me sentir *vivre*. Tous les jours, je veux revenir en arrière, essayer d'avoir dix-sept ans comme les autres, comme toi, comme si je pouvais encore croire que la mort est loin, loin devant, si loin qu'on ne la verra jamais. Tu crois que c'est ça qu'il voulait, lui aussi ? C'est ça qu'il essayait de faire ? »

À la seconde même où il voulut répondre, on lui empoigna le bras.

Un grand échalas dégingandé à la barbe hirsute et au chapeau troué le dévisageait de ses yeux livides. Il tenta de se dégager, mais l'autre le serrait comme un étau.

« Vous m'avez l'air bien sombre, jeunes gens, beaucoup trop sombres pour l'endroit où vous êtes. N'êtes-vous pas venus ici pour prendre du bon temps ? Allons, suivez-moi, je sais exactement ce qu'il vous faut…

— Merci, monsieur, le coupa Cécile, mais nous savons parfaitement où nous voulons aller…

— Non, vous ne le savez pas, vous ne savez encore rien, croyez-moi ! Les tours de manège, ça va un moment, mais ce n'est pas tout ce que la fête foraine peut vous offrir. Il faut aussi se perdre dans les allées obscures, aller voir l'envers du décor, c'est là que les choses se passent… »

Tout en parlant, le forain entraînait Lucien avec lui d'une poigne de fer, et il se dit que cette voix, grouillant d'une étrange colère chez un

homme dont le métier était d'amuser les foules, ne lui était pas totalement inconnue.

« N'insistez pas, monsieur, répliqua Cécile qui s'efforçait de retenir Lucien par l'épaule, de toute façon nous avons déjà acheté nos tickets pour une autre attraction…

— *Tickets* ? Qui vous parle de tickets ? Pour tout ce qui vaut la peine d'être vécu en ce monde, pas besoin de tickets ! Ceux qui vous en proposeront sont tous des charlatans, de foutus faussaires ! Non, ce que je vous propose, moi, c'est un simple détour, un petit passage en coulisses… »

Avant même qu'il eût fini sa phrase, ils se retrouvèrent devant une bâtisse imposante et terne, située en bordure de la fête foraine, qui avait toutes les allures d'une remise désaffectée, car on n'y voyait aucune des allées et venues coutumières autour des autres attractions.

« Qu'est-ce que c'est, le magasin de toiles d'araignée ? », demanda-t-elle. Lucien voulut profiter de ce que le forain lui eût enfin lâché le bras, mais il voyait bien à l'expression de Cécile qu'il était trop tard : elle était intriguée.

« Je vous laisse le soin de le découvrir par vous-mêmes », répondit l'importun qui les quittait à reculons, visiblement satisfait de son effet. Et tandis qu'il s'éloignait, Lucien se demanda où il avait déjà vu ce visage osseux.

« Alors, tu viens voir ? »

Quand il se retourna pour répondre, elle avait déjà disparu à l'intérieur. Il n'avait plus le choix.

L'obscurité qui régnait au-dedans lui fit immédiatement perdre tout espoir. Et dire que la journée avait si bien commencé, pourquoi avait-il fallu que cet olibrius… mais il voyait du monde devant lui dans la pénombre : plusieurs femmes s'agitaient dans des corridors parallèles, et derrière elles, plusieurs hommes titubaient en s'échinant à les rejoindre. En s'avançant vers eux, il heurta une surface dure et lisse, et comprit la supercherie : une maison des miroirs ! Tout juste ce dont il avait besoin !

Toutes les femmes qui lui faisaient signe étaient Cécile, et il était tous les hommes qui se lançaient à sa poursuite. Le caractère saugrenu de la situation ne lui échappait pas, mais il ne pouvait laisser filer

Cécile maintenant – pas le jour même où, après soixante ans de remords loin d'elle, il venait tout juste d'entrevoir qui elle était réellement.

Les premiers miroirs ne reflétaient que la fuite de la jeune fille le long des couloirs, et il lui suffisait généralement de se dire que la vraie courait dans le sens opposé de celle qu'il voyait face à lui pour s'orienter. Au bout de quelques minutes, cependant, commencèrent les miroirs déformants, et il sentit alors qu'il allait perdre pied. Dans l'un elle prenait les proportions d'une salle entière, dans le suivant elle s'estompait dans la ligne qui formait le coin de la pièce, dans un autre encore il voyait se précipiter sur lui le grand escogriffe qui les avait amenés là, encore plus grand et dépenaillé qu'il ne l'était dehors, mais soudain dépourvu de barbe, avant de se rendre compte qu'il s'agissait de son propre reflet. Il courut sur les murs, au plafond, en diagonale et à reculons, sentant que parmi tous ces épouvantails convexes et concaves qui s'agitaient autour de lui, il perdait à chaque pas un peu du temps précieux qu'il avait cru un moment retrouver.

Il lui sembla bientôt que les gloussements de Cécile, que tout cela amusait au plus haut point, s'éloignaient, et qu'il se débattait dans les méandres de cette masure depuis des heures. Certains miroirs lui renvoyaient l'image d'un homme courbé, poussif, ridé, et il détournait les yeux. Une ou deux fois, il crut même apercevoir un de ses vieux visiteurs sans visage s'approcher lentement de lui depuis quelque recoin blafard, et il maudit en silence l'absurde forain venu arbitrairement dévier sa trajectoire.

Par une fenêtre qu'il savait pourtant bien être un miroir, il la vit commencer à se déshabiller. Elle lui tournait le dos, et la courbe de ses hanches luisait dans la demi-clarté comme un appel.

Lorsqu'il eut enfin trouvé la sortie, naturellement, il n'y avait plus trace d'elle. Il erra quelque temps parmi les machineries tonitruantes et leurs rengaines surannées, décontenancé, déçu, et pourtant à peine surpris. Ç'aurait été trop facile.

Comme il s'y était attendu, il la retrouva un peu plus tard avec le reste du groupe, et comme il l'avait obscurément prévu, elle ne lui adressa plus que des paroles banales et des regards furtifs, recherchant à chaque occasion la sécurité de la conversation collective.

Ils quittèrent la fête foraine. Quelque chose de magique s'était ouvert, puis refermé. Tout ce qu'il avait fallu, c'était qu'un abruti vînt

s’immiscer entre deux vies qu’il ne connaissait pas. C’était bien le problème, avec la magie. Elle ne durait jamais qu’un instant.

Harassés par la longue marche du jour, hommes, femmes et enfants s'étaient endormis d'un sommeil profond. Le convoi tout entier s'était figé pour la nuit au beau milieu de la plaine battue par les vents, vaincu par la fatigue. Légèrement à l'écart du feu qui maintenait les quelques sentinelles éveillées, les chevaux somnolaient debout, à leur étrange façon.

Adossé à une charrette de provisions, fumant sa pipe d'écume, le capitaine Rogovitch scrutait l'insondable qui s'étendait à quelques mètres devant lui, au-delà du cercle magique et fragile que dessinaient les flammes sur le sol grisâtre.

Quelque part dans cette ombre sans limites, un loup hurla.

Puis un autre, plus longuement.

Il jeta un regard serein à Bartolomeo, assis non loin de lui. Cette nuit, ils avaient la responsabilité du convoi. Ils ne les laisseraient pas s'approcher.

Il était heureux, cette fois encore, d'avoir Bartolomeo à son côté.

« Dites-moi, Capitaine, bredouilla celui-ci en s'efforçant de faire bonne figure, savez-vous au moins ce qui vous pousse à nous jeter sans cesse dans ces inconfortables situations ?
— Rien ne t'oblige à m'accompagner, mon brave garçon. Tu restes maître de ta propre misère, aujourd'hui comme hier.
— J'aimerais le croire ! Jusqu'où comptez-vous nous emmener, au bout du compte ?
— D'abord, nous mènerons ce convoi à bon port. Ensuite, j'irai jusqu'au Désert de Basalte. Il y a longtemps que je veux voir à quoi ressemblent ces régions. Oui, fort longtemps… »

Il se prit à rêver, comme chaque fois qu'il évoquait cette destination. Ce monde de rocaille et de lave séchée, dépourvu de toute vie, lui semblait le seul endroit sur Terre à la mesure de son tempérament.

« Vous souvient-il, Capitaine, du jour où vous avez compris que vous passeriez votre existence sur les grands chemins ? »

Le capitaine tira une longue boufFée silencieuse.

« Dans ma jeunesse montagnarde, j'ai été au service d'un berger. Tous les jours, à la belle saison, nous montions sur les alpages faire paître le troupeau. J'étais alors encore presque un enfant, et bien que je visse quotidiennement l'horizon du haut de mes cols escarpés, l'envie ne m'avait jamais pris d'en descendre. Par un soir d'orage, alors que nous raccompagnions les bêtes vers l'enclos, le chien s'est soudain mis à courir vers un bosquet sombre et a disparu. Sans doute avait-il repéré quelque gibier irrésistible. En le poursuivant, sans m'en apercevoir, j'ai dévalé tout le flanc de la montagne et me suis retrouvé dans la plaine. C'était une région aussi vaste qu'inhospitalière, et les rares habitants s'étaient réfugiés, comme ma famille et le berger, sur les hauteurs. C'est lorsque je me suis retrouvé seul sur cet interminable plateau désertique à la nuit tombante que quelque chose s'est éveillé en moi. Je connaissais par cœur les montagnes, Bartolomeo, et je les aimais. Pourtant j'éprouvais, face à cette immensité insensible où les couleurs se confondaient, une sensation nouvelle, délicieuse, la plus formidable de toute ma jeune existence – à laquelle une autre seulement peut se comparer, qui est presque la même… »

La pipe d'écume s'était de nouveau soudée à ses lèvres.

Après avoir observé un temps de silence respectueux, Bartolomeo s'essaya à reprendre la conversation :

« Et quelle était cette sensation qui allait vous jeter sur les routes pour le reste de vos jours ?
— La peur de me perdre. »

Le vent fredonna quelques accords lugubres tandis que le jeune homme méditait cette réponse.

« Vous disiez qu'une autre sensation peut se comparer… ? », osa-t-il presque à reculons. Une nuée grisâtre envahit le visage du capitaine pour se dissiper l'instant d'après.

« Combien de femmes as-tu connues, Bartolomeo ? »

À ces mots, comme sur un signal, une complainte lente et sinistre retentit dans l'obscurité face à eux. Les flammes vacillèrent. Suivirent des grognements carnassiers, terriblement proches. Le capitaine arma son fusil.

« Tiens-toi prêt, mon garçon. Ils sont à moins de dix mètres, et ils sont nombreux. C'est pour ce moment que nous sommes restés éveillés durant toutes ces heures. »

Bartolomeo s'exécuta tandis que le capitaine empoignait une branche épaisse à demi consumée dans le brasier. Il s'avança sans frémir vers les ténèbres et, d'un geste brusque, jeta la torche à quelques pas devant lui. La lumière subite révéla une douzaine de loups aux yeux exorbités par la faim, prêts à bondir.

Le capitaine sourit à la nuit dont il voyait enfin les crocs.

Gilles Berne, *Le Marcheur des Steppes*, p.146.

LES ÉTERNELS FIGURANTS

« Pourquoi les montres ? » avait-il un jour demandé à son père pendant qu'il lisait au salon. Il avait toujours voulu lui poser cette question, surtout après sa mort.

« Pourquoi les romans de Gilles Berne ? » lui avait demandé son père en retour, car Lucien, dès son plus jeune âge, avait insisté pour en acquérir toute la collection.

« Parce que ce sont de beaux rêves, tout simplement. Lorsque tu lis tes romans, tu aimes leurs personnages, tu t'impliques dans leurs aventures, comme dans la vie. Mais quand tout est fini, tu peux revenir au début, les faire repartir à zéro, et revivre toute l'histoire. C'est pour ça que les romans sont si importants à tes yeux : ce sont des vies qui ne se terminent jamais définitivement, qui peuvent toujours être recommencées. Et dans notre pauvre petite vie à sens unique qui s'achève si vite, nous avons bien besoin de ça, non ?

— Oui, peut-être, mais… et les montres ?

— Eh bien, les montres, c'est un peu la même chose. Quand une vie s'arrête, il n'y a plus rien à faire. En revanche, quand une montre s'arrête, on l'examine, on trouve l'origine du problème, on remplace la pièce défectueuse, on remonte le mécanisme, et tout recommence. Lorsqu'une heure vient de s'écouler sur le cadran, on peut tourner la molette et faire reculer les aiguilles, jusqu'à ce que l'heure soit revenue à son point de départ. Avec les montres, rien n'est jamais vraiment fini. »

Lucien songeait à ces paroles pendant la représentation de *Tuan Jim*. Son père, en remontant des mécanismes d'horlogerie, et Luron, en répétant inlassablement les mêmes scènes de semaine en semaine, cherchaient au fond exactement la même chose : revenir en arrière, ressusciter le révolu, faire en sorte que le passé soit toujours neuf et propre comme un présent. Ce qu'ils désiraient tant tous les deux, Lucien était le seul à l'avoir vraiment obtenu. Mais ce retour lui coûtait plus qu'il ne se l'était imaginé à l'heure de monter dans le train. Le passé qu'il avait dans la tête, sorte de petit musée patiné qu'il entretenait dans une perpétuelle lumière de fin d'après-midi, n'avait

pas grand-chose à voir avec celui qu'il avait sous les yeux. C'étaient les mêmes personnes, les mêmes endroits, les mêmes moments, bien sûr, et cependant tout semblait désormais se jouer à un autre niveau. Les pièces exposées dans ses collections mentales, qu'il connaissait à merveille pour les avoir polies de ressouvenir jour après jour, avaient brisé leurs vitrines et reprenaient vie avec une force et une spontanéité déroutantes : tout ce qu'il croyait familier lui échappait, se défaisait, se retournait contre lui. Son musée avait tout à coup les airs d'un zoo dont on eût ouvert les cages durant la nuit.

Les mois avaient passé. L'Alecton n'était pas revenu. Les crises d'angoisse et les cauchemars qui l'avaient assailli au début s'étaient espacés, cédant la place à une mélancolie de fond qui venait teinter chacune de ses journées. Il y avait deux raisons à cela : d'abord, l'impression qu'il avait eue le premier jour, en faisant l'école buissonnière avec Luron, se confirmait et s'étendait progressivement à l'ensemble de ses relations. Au détour des conversations les plus anodines, la destinée funeste de ceux qu'il aimait s'immisçait entre les mots, leur infusant subrepticement de lugubres doubles sens dont ils ne pouvaient avoir conscience. Quelquefois, en discutant avec sa mère, il la voyait subitement telle qu'elle lui apparaissait dans ses rêves au Château, défigurée et comme hébétée par la mort. Quand il écoutait Luron raconter ses histoires, il l'imaginait brusquement gisant dans une mare de sang, le poumon percé, la bouche entrouverte, quelque part à l'autre bout du monde. Tous ceux à qui il tenait vivaient dans l'ombre immense et monstrueuse de leur propre fin, qui envahissait chacun de leurs gestes, chacune de leurs paroles, et jusqu'à leurs silences.

La seconde raison, c'était naturellement Cécile. Au fil des semaines, il l'avait vue se rapprocher d'Alexandre, par glissements imperceptibles d'abord, puis par franches manœuvres d'approche. L'épisode de semi-intimité qu'ils avaient vécu le jour de la fête foraine – et qui lui avait semblé si riche de promesses – était resté sans suite. Ils avaient eu d'autres occasions de se parler, bien sûr, mais rarement en dehors de la présence d'un tiers, et jamais plus sur le même ton confidentiel. Elle semblait délibérément éviter de revenir dans cette direction, peut-être parce qu'elle attendait de lui qu'il fît le second pas, peut-être parce qu'elle s'était finalement ravisée. Et bien qu'il sût que le seul moyen de la détourner d'Alexandre était de reprendre cette discussion avortée et de lui manifester plus clairement son intérêt, il ne pouvait s'y résoudre : ne rien lui dire, c'était d'une certaine façon maintenir entre eux l'ambiguïté de ce commencement, et la perpétuelle possibilité d'un rapprochement à venir, si elle le

souhaitait. S'il lui parlait franchement et essuyait un refus, tout était fini : il aurait fait le voyage pour rien.

Plusieurs fois, il s'était efforcé de surmonter ses doutes et ses rancœurs pour essayer de mieux connaître Alexandre, de comprendre ce qui, chez lui, attirait invinciblement Cécile, mais il s'était heurté à un mur. Solitaire, indifférent à tout ce qui l'entourait, il ne semblait jamais être que de passage. Assis seul à sa table en classe, il s'exprimait rarement, et bien qu'il n'eût jamais une parole insolente envers le professeur, tout le monde sentait bien que son vrai monde se trouvait ailleurs. S'il échouait régulièrement aux examens, ce n'était pas par manque d'intelligence (Lucien le soupçonnait au contraire d'être suprêmement intelligent), mais plutôt parce qu'il plaçait ses ambitions sur un autre plan. La musique, peut-être : on le voyait souvent se pencher sur une guitare en dehors de l'école, et même dans ces moments-là, il paraissait presque absent, comme absorbé par de tout autres préoccupations. D'un certain point de vue, ils avaient bien des choses en commun.

« Il faut toujours avoir une vie de secours, à l'abri, quelque part, avait-il dit un jour à Lucien. Au cas où la première ne tournerait pas comme on le voudrait. »

Toutes ces pensées l'obnubilaient tandis qu'il assistait au fameux duel entre Jim et Lord Bruno qui concluait le spectacle. Il ne trouvait pas du tout que l'acteur qui jouait Bruno manquât d'énergie, il se battait même avec une hargne très crédible. C'était cependant Luron qui accaparait son attention : à demi-nu sur scène, l'épée de bois à la main devant une forêt tropicale de carton-pâte, il apparaissait transfiguré. Ce corps enflé, difforme, dont les contours ne semblaient jamais complètement coïncider avec son environnement, ce corps faisait pour la première fois, dans ce décor et cette trame outranciers, l'impression d'être à sa place. C'est ce que Lucien avait pensé lorsqu'il avait vu la pièce pour la première fois, quelque soixante ans auparavant, et cette seconde expérience confirmait son sentiment. Luron était de toute évidence chez lui parmi les palmiers bariolés de cette île d'opérette, précisément parce qu'ils avaient l'air aussi faux et déplacés que lui. Et Lucien se prenait à rêver d'une représentation qui ne finirait jamais, où son ami pourrait vivre toute sa vie entouré de décors et de personnages taillés à la mesure de ses propres extravagances.

Lorsqu'il avait invité Cécile à l'accompagner au bal, elle avait prétexté quelque autre engagement qui l'empêcherait d'y aller.

Néanmoins, il savait pertinemment qu'elle s'y rendrait pour voir Alexandre, et cette pensée le rongeait comme la pensée des balayeurs. Les minces filets qu'il avait maladroitement jetés vers elle ne comptaient pour rien face aux puissants cordages qui amarraient Cécile chaque jour un peu plus à son rival. La seconde chance qu'on lui avait donnée l'avait porté à croire, dans les premiers temps, que ses efforts seraient en quelque manière soutenus, de loin en loin, par le sort. On ne pouvait pas lui donner le début et lui refuser la suite. Maintenant, l'idée lui venait de plus en plus fréquemment qu'il allait échouer à changer sa vie, et rentrer bredouille au Château pour y mourir de rage.

« Tu penses encore à elle ? » lui avait un soir demandé sa mère, à qui il n'avait pourtant jamais parlé de Cécile. Sous le regard de sa mère, il s'était toujours senti étrangement transparent, à tel point qu'il se demandait quelquefois si elle ne savait pas secrètement, pour le train. Il n'essaya pas de lui mentir et lui expliqua tout.

« Tu sais, peut-être qu'elle a simplement un peu honte de t'avoir confié des choses aussi personnelles. Il arrive qu'on dise des choses très intimes à des amis, et qu'on le regrette ensuite, par peur du jugement qu'ils peuvent porter sur nous. Alors on s'éloigne, on évite les rencontres pour masquer la gêne… »

Peut-être bien. Mais chaque heure qui s'écoulait faisait monter en lui une sourde amertume envers Cécile, et contre Alexandre une noirceur féroce.

Quand le soir du bal arriva, il ne le désirait plus. Il décida de s'y rendre malgré tout, parce qu'il ne l'avait pas fait la première fois, et parce qu'il voulait épuiser toutes ses chances, aussi ténues fussent-elles. Dans les jours qui avaient suivi son retour, il lui avait semblé se trouver face à un océan de possibles : chaque instant de sa vie recelait un carrefour dont les multiples embranchements le mèneraient à d'autres carrefours, d'autres chances, d'autres futurs potentiels. Et aujourd'hui, après seulement quelques mois, il avait le sentiment de n'avoir rien accompli, les carrefours se rétractaient en goulots d'étranglement, les possibles s'évaporaient en occasions manquées, et quel que fût le chemin qu'il choisissait, son existence ne sortait pas des rails qu'elle avait toujours suivis. De toute évidence, il ne méritait pas l'opportunité qui lui avait été offerte, et il ne lui restait plus qu'à attendre de voir revenir ce maudit train.

C'était une nuit d'étoiles filantes. À tout moment, le rêve pouvait

s'interrompre. En arrivant à la salle des fêtes, d'où s'élevaient déjà en sourdine les accords frénétiques de mélodies plus entêtantes les unes que les autres, il eut soudain la vision de la parfaite conclusion de cette soirée : la danse battait son plein, toute la salle s'apprêtait à dire au revoir à son adolescence une fois pour toutes, et brusquement le toit s'effondrait, l'Alecton traversait le plafond et se posait devant lui au milieu des éboulis, avant de s'élever à nouveau pour l'emporter dans un tourbillon de poussière et d'éclairs sous les yeux de l'assistance médusée.

Luron, qui était de la partie lui aussi, aurait certainement su apprécier ce dénouement mélodramatique. Les raisons de sa présence à la fête n'étaient pas entièrement claires pour Lucien : Luron ne dansait pas, et les relations sociales qu'il entretenait avec les autres jeunes gens de leur âge frisaient le néant absolu. Dès qu'il était entré dans la salle, Lucien l'avait aperçu en marge de la piste, accoudé au comptoir de la buvette, et l'avait rejoint.

« Pourquoi tu viens ici, si tu n'aimes pas danser ? lui demanda Luron en levant son verre.
— Pour épauler les piliers de comptoir, bien sûr.
— Ah ? Je croyais que tu ne buvais jamais ?
— Il y a un début à tout. »

Et parfois même plusieurs, pensa-t-il en écho.

Il s'efforça quelque temps de s'absorber dans la conversation et de perdre son regard parmi la masse en mouvement, mais comme à chaque fois qu' elle était là, ses yeux se trouvaient invariablement attirés vers elle. Il aurait pu la repérer dans une foule mille fois plus nombreuse. Elle frétillait à s'en décrocher la tête. Elle était faite pour la vie, faite pour la danse, et elle dansait. Avec Alexandre. À mesure que la nuit avançait, il voyait naître entre eux un monde où il n'aurait jamais sa place, et devoir l'accepter une seconde fois broyait en lui quelque chose d'irremplaçable.

« Alors, l'année se termine, qu'est-ce que tu vas faire après avoir quitté le lycée ? finit par lancer Luron lorsqu'ils en furent à leur cinquième bière. Toujours envie d'ouvrir une librairie ?
— Surtout pas ! J'ai eu ma dose de bouquins pour le restant de mes jours, crois-moi.
— Tiens, c'est nouveau, ça ! Tu veux peut-être monter sur les planches ? Je pars avec une troupe itinérante au début des vacances, juste après les examens. Tu peux te joindre à nous, je suis sûr que tu

débordes d'un talent qui s'ignore. Et puis, on verra du pays.

— Oui, ça serait bien, mais je crois que je ne tiendrais pas longtemps. Non, pour voir du pays, j'ai une autre idée : je vais travailler pour des agences de voyages.

— Et tu vas faire quoi ?

— Chauffeur. Chauffeur de car. »

Luron manqua d'éclater de rire. Lucien aurait aimé se dire que c'était l'effet de l'alcool, mais Luron n'était jamais saoul. Quant à lui, qui n'avait jamais bu, il sentait se répandre en lui une sorte de torpeur vénéneuse assez comparable à celle que l'on éprouve dans un bain où se déverse continuellement de l'eau chaude. Le sentiment de détachement et de supériorité qu'il avait éprouvé aux premiers jours de son retour était en voie de s'estomper définitivement : rien ne lui servait d'avoir vécu plus longtemps que les autres, puisqu'il se comportait à nouveau comme s'il avait vraiment dix-sept ans. Cette volonté de croire en la bienveillance de la Fée, en une destinée dorée dont il lui suffirait de saisir au vol les balises sur le chemin – bref, cette sensation d'une complicité avec le sort l'abandonnait. Le sort n'était pas davantage avec lui dans cette vie que dans la précédente. Le sort jouait toujours dans l'équipe adverse – celle de Cécile et d'Alexandre – et même s'il avait eu encore mille chances de recommencer, la partie serait restée ridiculement inégale.

Les gens comme lui et Luron étaient ceux qui restent sempiternellement adossés au comptoir en bordure de la vie, ceux dont le rôle est de témoigner de ce qui se passe dans l'existence des plus intéressants. Ils étaient les éternels figurants de ce monde. Comme il remâchait ces pensées, Lucien eut tout à coup envie de sortir les billets restants de sa poche pour en faire des confettis et les jeter sur les danseurs. Il n'avait plus envie d'être là. Il aurait voulu voir revenir le train tout de suite, et se laisser emporter à nouveau vers ses vieux jours pour y mourir, dans l'oubli de cette seconde vie factice qui l'avait si habilement leurré.

Plus il les regardait danser, moins la perspective de retrouver prochainement les balayeurs le dérangeait. Somme toute, la compagnie de ces spectres larvaires lui paraissait à présent moins pénible à supporter. Déjà, il lui semblait que le plafond de la salle se voûtait, que les bords s'étiraient en longs corridors, et il ne savait pas très bien si c'était le Château qui reprenait sournoisement forme autour de lui, ou si c'était le seul endroit où il eût le souvenir de s'être senti à peu près heureux : les grottes de Thérandal.

Il ne les vit même pas s'embrasser.

Et l'idée qui l'avait longtemps habité au Château revint se faufiler dans son esprit par la porte de derrière. Après tout, puisque rien ne semblait devoir changer, puisque tôt ou tard il regagnerait ce vestibule du néant d'où il était momentanément sorti, qu'est-ce qui l'empêchait de tuer Alexandre ? Quelles qu'en fussent les conséquences, l'Alecton reviendrait l'arracher aux griffes de ses juges. Cécile et Alexandre lui avaient volé la possibilité d'être heureux par deux fois, il était bien en droit de la leur prendre à son tour…

« Viens, Lucien, on va prendre l'air cinq minutes. J'aime pas beaucoup la couleur que tu prends. »

Une fois que Luron l'eut emmené dehors, ils s'assirent en bas des marches menant à l'entrée de la salle. Lucien, pour lutter contre l'étrange impression qu'il avait de s'enfoncer lentement dans le sol, s'accrochait à sa canette en verre presque vide comme à une bouée de sauvetage. Dans le ciel au-dessus d'eux, les étoiles filantes caracolaient vers leurs destinations inconnues, et il ne levait pas les yeux, parce qu'il savait que parmi elles il y en avait une pour lui. Pourquoi traînait-elle tant ?

« Un jour, on sera loin d'ici, murmura Luron. Un jour, on vivra d'autres vies, dans d'autres lieux, avec de nouvelles personnes, et tout ce qu'on aura vécu ici nous apparaîtra comme un rêve ancien, si ténu qu'il faudra faire un effort pour ne pas l'oublier complètement. Pense à ce jour, Lucien. C'est ce jour-là le plus important. »

Lucien essaya de suivre ce conseil, mais même les jours lointains restaient inexorablement sordides.

Quelques minutes plus tard, Cécile et Alexandre sortirent à leur tour, tout auréolés de leurs premiers instants de bonheur ensemble. Il se rappelait maintenant exactement pourquoi il n'était pas venu au bal la première fois : c'était justement pour éviter cette scène. Comme ils passaient entre lui et Luron en descendant les marches, Alexandre laissa échapper un trait d'humour :

« Alors, les amis ? Vous avez laissé vos cavalières au vestiaire ? »

Avant même qu'il eût atteint la dernière marche, Lucien s'était abattu sur lui en lui fracassant sa bouteille sur le crâne. Dans la foulée, Luron se précipita sur lui et l'immobilisa tandis qu'Alexandre

s'écroulait. Lucien ne comprit pas très bien ce qui se passa ensuite : il reçut plusieurs coups de Cécile qui hurlait et s'agitait en tous sens, mais il ne put saisir un traître mot de ce qu'elle lui disait. Au milieu de la foule qui sortait et s'amassait alentour, ameutée par le bruit, il put seulement se rendre compte qu'elle pleurait, et cela lui fit chaud au cœur. Puis Luron l'entraîna à l'écart, et la dernière chose qu'il aperçut avant de quitter définitivement les lieux fut cette jeune fille un peu trop belle, folle de rage et de peur, qui relevait péniblement ce grand type au front rayé d'un long filet de sang.

LE RÊVE DE L'ALECTON

Cette nuit-là, je m'éveillai allongé sur les dalles froides d'un grand couloir obscur. En prenant appui sur le carrelage pour me redresser, je vis sur mes mains des taches ocre et des veines enflées que j'avais oubliées. Mon dos et mes jambes étaient comme gainés de plomb, et il me fallut plusieurs minutes pour me mettre debout. Le constat était évident : j'étais redevenu vieux.

À mes pieds gisait ma bonne vieille canne, à laquelle je n'avais plus repensé depuis des mois. Brisée en deux.

« Argus ! » criai-je en m'adossant à un mur pour scruter le corridor des deux côtés. « Argus ! »

Un grondement sourd me répondit. Ce n'était pas celui d'un chien.

Quelque part dans les profondeurs du corridor apparut une minuscule escarbille de lumière qui se mit à grossir, à grossir. Je plissai les yeux pour mieux la voir. Le grondement s'amplifiait. Instinctivement, je reculai. Une ombre gigantesque commençait à se profiler, là-bas, loin devant moi.

Je ne pouvais plus courir, alors je m'efforçai de m'enfuir aussi vite que possible, en me tenant aux murs du couloir, terrifié à l'idée qu'une simple chute pourrait signifier ma fin. La lumière était maintenant un faisceau braqué sur mon dos. Par intermittences, des éclairs tapissaient de blanc l'ensemble de la galerie. Dans le grondement qui enflait toujours derrière moi, un sifflement strident retentit. Je sus alors que jamais je ne pourrais m'enfuir assez vite.

Je me retournai un instant et vis les vestiges de ma canne disparaître sous les roues métalliques, qui achevaient de les broyer. Je voulus appeler encore Argus, ou René, ou Esther, n'importe qui, mais j'étais déjà à bout de souffle, mes jambes refusaient de se plier, et le Château tout entier semblait vide. Sur mon passage, des bras, des jambes qui sortaient du sol et des murs tentaient de m'agripper. Je les reconnaissais. Et dire que j'avais cru un temps leur échapper !

L'Alecton gagnait du terrain. Je sentais à présent le faisceau de la lampe me chauffer les omoplates. Dans ma mémoire, de curieuses toiles d'araignée que j'avais autrefois appelées Luron, Cécile, Alexandre, se démêlaient et s'évaporaient, cédant la place à une seule pensée, nette et tranchante, qui occupait tout l'espace disponible : *j'allais mourir*. Ce n'était plus qu'une question de secondes. Ceux qui étaient à bord, entendraient-ils seulement mes os craquer lorsque je passerais sous les roues ?

Mais non, je ne pouvais pas mourir maintenant : j'avais encore deux billets dans ma poche, en plus de celui qu'Esther m'avait donné, où étaient-ils ? Si je me mettais à fouiller sérieusement, je perdrais l'équilibre. Et cependant, si je parvenais à trouver un billet et à le brandir, peut-être l'Alecton s'arrêterait-il ? Peut-être pourrais-je à nouveau embarquer ? Non, je n'avais plus le temps de chercher, tout ce qui comptait, c'était avancer, avancer encore un peu, grappiller quelques instants de plus avant le gouffre…

Un rugissement tonna derrière moi, tout près, et j'eus encore le temps de me demander si c'était le moteur, ou bien ce fameux chauffeur qu'on m'avait décrit si monstrueux. Une main calleuse sortie d'une plinthe empoigna ma cheville et je basculai. Avant de heurter le carrelage et de me disloquer, je voulus maudire une dernière fois cette Fée qui m'avait abreuvé de mensonges, mais les étoiles filantes ne ralentissent pour personne.

\

LES VOYAGES DE LUCIEN

Les mois avaient passé. L'Alecton n'était pas revenu. Avec le temps, les cauchemars s'espaçaient, et il en venait à ne plus rêver du faisceau et des roues qu'occasionnellement. Après avoir quitté le lycée, il avait éprouvé un immense soulagement. Il avait obtenu son diplôme avec des notes médiocres, cette fois, mais peu lui importait. Il avait déjà fait ses preuves. Il avait passé une vie entière dans les livres. Celle-ci, il la passerait à voir le monde.

Il avait réussi à se faire embaucher par une agence de voyages comme chauffeur de car touristique, après avoir passé un permis spécialisé. Son nouveau métier, à mille lieues de sa librairie poussiéreuse et de ses grottes humides, lui plaisait énormément. Il aimait avoir la responsabilité d'emmener ses passagers à bon port, particulièrement lorsqu'il s'agissait de personnes âgées, car il avait alors l'impression aussi grotesque qu'agréable d'être aux commandes de son propre Alecton, et de les aider à fuir leurs Châteaux mortifères une semaine ou deux.

Luron s'en était allé sur les routes avec sa troupe. Cécile était entrée dans une école de journalisme. Il ne savait pas ce qu'était devenu Alexandre, et ne cherchait pas à l'apprendre. Il ne cherchait d'ailleurs à revoir personne. Retrouver les lieux et les gens qu'il avait depuis si longtemps quittés ne lui avait rien valu de bon : l'émotion, trop forte, déréglait tous les rapports, le cadre l'étouffait. Ce qu'il lui fallait, c'était une bonne boufFée d'inconnu, des endroits nouveaux, vierges de toute déception, dépourvus d'attentes et de fantômes. Et tandis qu'il voyageait de par le monde, il imaginait souvent les lieux où il ne vivait pas : sa bonne vieille librairie existait-elle quelque part malgré son absence, avait-elle un autre propriétaire qu'il ne rencontrerait jamais, ou serait-elle convertie en boutique de vêtements ? Il se demandait ce qu'il adviendrait de cette petite maison troglodyte aux tréfonds des Congères, où il aimait s'endormir sachant que derrière l'épaisse paroi de granit de sa chambre se déployaient les galeries scintillantes et silencieuses de Thérandal. Et il songeait au grand visage de pierre engourdi dans l'obscurité.

La seule chose de son ancienne vie qu'il eût emportée était le journal du comte, qu'il gardait précieusement dans sa poche, auprès des billets restants. Comme il aurait aimé le rencontrer, le comte, pouvoir lui dire qu'il faisait fausse route, que le secret de la jeunesse retrouvée ne se trouvait pas sur une île improbable à l'autre bout du globe, mais quelque part entre les étoiles filantes, et descendait parfois voir ceux qui ne le cherchaient plus !

Il visita nombre de régions et de pays, rencontrant une foule de voyageurs en partance vers partout, profitant toujours des quelques heures où les groupes de touristes l'abandonnaient à son car pour s'offrir de longues promenades en solitaire. Cette grande cure d'inédit était exactement ce dont il avait besoin. Il avait commis l'erreur de redevenir jeune encore malade de ses vieux jours, et c'était seulement maintenant, en s'éloignant de tout ce qu'il avait tant voulu retrouver, qu'il entamait enfin sa convalescence. Entre deux voyages, il rentrait passer quelques jours chez ses parents, qu'il était toujours heureux de retrouver, et leur racontait ses aventures. Dans sa chambre, Comptine égrenait toujours les secondes, avec la même sérénité que si le temps ne pouvait être ni perdu, ni remonté.

Au fil de ses pérégrinations, il se rendait compte que ce qu'il était vraiment revenu chercher n'était pas un passé disparu, mais un nouveau présent.

Un après-midi qu'il se promenait le long d'une jetée ensoleillée dans quelque station balnéaire, pendant que ses passagers profitaient d'une ou deux heures de quartier libre en ville, il fut intrigué par une petite forme qui s'agitait au creux des vagues, à une quinzaine de mètres du rebord. Il s'arrêta pour la regarder : elle s'approchait. C'était un nageur. La mer était calme, mais les alentours de la jetée étaient réputés pour les courants forts qui les traversaient, aussi fut-il impressionné par la trajectoire rectiligne de l'homme que rien ne semblait pouvoir détourner de son but. Bientôt il fut arrivé au pied de la jetée, saisit une échelle qu'il gravit promptement, et tomba nez à nez avec Lucien. L'homme était à peine essoufflé.

« Vous revenez de loin, comme ça ? demanda Lucien.

— Vous voyez la petite balise, là-bas ? répondit le nageur en indiquant au loin quelque minuscule brimborion que Lucien fit semblant d'apercevoir. J'essaie de faire quatre ou cinq allers-retours tous les jours, un peu plus par beau temps. Il paraît que ça conserve. Vous devriez essayer. Aujourd'hui, le temps est idéal. »

Le temps est idéal, se répéta Lucien tout en songeant que sa petite balise à lui se trouvait quelque part de l'autre côté des montagnes, de l'autre côté du futur. Ils poursuivirent leur conversation, assis sur un banc, savourant la quiétude de cet îlot de temps où personne ne semblait avoir quoi que ce fût d'important à faire. À plusieurs moments, tandis qu'ils parlaient, Lucien eut le sentiment d'avoir déjà rencontré ce mystérieux nageur : une certaine façon de baisser la tête et un phrasé impétueux lui rappelaient furieusement quelqu'un, sans qu'il parvînt à épingler un nom sur ces impressions.

« Au fait, comment vous appelez-vous, mon vieux ?
— Lucien. Lucien Agravelle.
— Enchanté. Moi, c'est René. »

Lucien accusa le coup. C'était pourtant si évident. Sous ce corps souple et puissant se cachait son compagnon paralytique des derniers jours, et tout un monde s'écroula en lui à l'idée que René, peut-être, lui aussi… non, il n'avait pas réagi en entendant son prénom, il ne se souvenait pas. Pas encore. Ce René-là ne revenait pas du Château, il n'y était pas encore allé. Il ne le connaissait pas. Lucien aurait aimé le retenir, trouver un prétexte pour pouvoir lui en dire un peu plus, mais rien ne lui venait à l'esprit. Et le moment arrivait de se séparer.

« On se recroisera peut-être un de ces jours. Si ça vous dit de venir piquer une tête ! »

Lucien le regarda s'éloigner le long de la jetée d'un pas sûr, comme si ses jambes allaient durer mille ans. Et il resta planté là, seul avec les secrets qu'il n'avait pas su lui expliquer. Au cours des nuits suivantes, seul dans ses chambres d'hôtel aux quatre coins du globe, il repenserait souvent à cette rencontre inaboutie, se demandant si, en trouvant les bons mots au bon moment, il aurait pu éviter à René de partir un jour à la guerre, et d'y perdre la moitié de son corps. Car la guerre arrivait, même s'il s'efforçait le plus souvent de l'oublier.

Arriva un matin l'opportunité qu'il attendait : on lui proposait d'accompagner une croisière autour du monde, avec escales auprès des Sept Merveilles. Ces monuments fabuleux qu'il ne connaissait qu'à travers les pages d'Octave et les tableaux fades au Château, il allait enfin les voir de ses yeux ! Les valises promptement bouclées, il embarquait le matin dit à bord du paquebot qui devait l'emmener, avec un énième troupeau de touristes, vers ces destinations longtemps rêvées.

La première escale serait près des Colonnes de Myrphée, à quelque deux jours de navigation. Lucien passa le premier à déambuler sur les multiples ponts du navire, se mêlant aux conversations des passagers, goûtant le vent du large. Quelque part dans ces océans, songeait-il accoudé au bastingage, se cache cette île mythique qui a traîné le comte d'Urgis à travers tout un monde, et qui traînera bientôt des milliers d'hommes vers une mêlée sans nom. Il perdit sur ce thème le plus clair de ses heures et, le soir venu, regagna sa cabine où il avait à peine posé ses bagages.

Il se figea dans l'embrasure de la porte. Au pied du lit, il y avait un sac de trop. Il jeta un rapide coup d'œil alentour. La chambre était déserte. Au moment même où il allait entrer dans la minuscule salle de bains pour vérifier, la porte s'ouvrit brusquement.

Une fille, drapée à la hâte dans une serviette, toute ruisselante, le toisait comme s'il était lui-même à demi nu dans une cabine qui ne serait pas la sienne. Et, de fait, il se mit à bafouiller quelques mots d'excuse en reculant vers la porte.

« Non, non, restez ! Je vous demande pardon, mais je ne savais pas vraiment où aller, votre cabine n'était pas fermée à clef, et je me suis dit que j'aurais peut-être le temps, avant votre retour… oh, je vous en prie, ne dites à personne que je suis ici, ils me débarqueront dans le premier port…

— Dois-je comprendre que vous êtes une passagère clandestine ?

— On peut dire ça, oui. En fait, je voulais… »

Elle montra du pied le curieux fourre-tout qu'il avait remarqué près du lit. Il essayait de deviner ce que pouvaient être ces énormes rouleaux de papier ou de carton qui dépassaient de l'ouverture, mais il lui semblait de plus en plus difficile de se concentrer sur autre chose que ces fines bulles d'eau qui perlaient de ces longs cheveux noirs sur ces épaules reluisantes, dans la pénombre de la pièce.

« Ça va vous sembler absurde, je sais, mais il y a longtemps que je veux peindre les Sept Merveilles, seulement je n'ai pas les moyens de voyager, du moins pas pour un voyage comme celui-ci…

— Vous… vous voulez dire que vous comptez rester à bord durant toute la croisière ?

— Mais je ne vous dérangerai pas, je m'apprêtais à partir, vous n'auriez jamais dû me voir. D'ailleurs vous ne me reverrez plus, je disparais dans un instant », bredouilla-t-elle en s'asseyant au bord du

lit pour s'essuyer les cheveux. Sa serviette remonta lentement le long de ses jambes, découvrant un peu plus ses cuisses. Lucien n'avait maintenant plus envie de la voir partir du tout.

Elle leva vers lui des yeux si navrés qu'il n'arrivait pas à en identifier la couleur. Puis elle dit très exactement ce qu'il espérait :

« Laissez-moi rester ici, s'il vous plaît. »

Un petit quart d'heure plus tard, après lui avoir laissé le temps de se rhabiller, il revint dans la cabine, non sans frapper, cette fois.

« Alors, et si vous me montriez vos peintures ? »

Elle s'appelait Estelle, et peignait d'étranges ciels entre deux temps, dont on ne pouvait dire s'ils suivaient le jour ou le précédaient, ni s'ils avaient été vus depuis un nuage ou une étoile. Elle les enroulait dans son sac et les vendait au hasard des rencontres pour gagner de quoi subsister, et Lucien se sentait comme une obscure parenté avec ces toiles flottantes qui avaient échappé au cadre pour dériver au gré des embruns. S'il avait pu produire lui-même de telles images, jamais il n'aurait voulu s'en séparer.

« Vous les vendez donc tous, sans exception ? Ne vous est-il jamais arrivé d'en garder un, auquel vous teniez un peu plus ?
— Une fois que j'ai fini un tableau, il est déjà sorti de moi, la séparation est consommée. Inutile de le garder pour moi seule. J'ai eu de la chance, j'ai fait un beau rêve, j'espère qu'il ira rendre visite à d'autres, c'est tout. Et puis, il faut bien vivre ! Mais si vous voulez, vous pouvez en choisir un, je vous dois bien ça, non ? Tenez, dites-moi lequel vous préférez…
— Je ne sais pas, peut-être… celui-ci, avec l'arc-en-ciel au-dessus de la mer… »

Lorsqu'il prit le tableau en question, il eut un mouvement de recul : celui qui se trouvait juste en dessous représentait une nuit d'orage traversée d'étoiles filantes. C'était comme voir tout à coup posé sur une table un vieux manteau miteux qu'il aurait accroché dans un placard quelque part de l'autre côté de l'univers.

« Si nous allions nous promener ? Il va faire nuit, c'est moins risqué », suggéra-t-elle.

Et ce fut la première d'une longue série d'excursions nocturnes sur

les divers ponts et entreponts du paquebot. Après avoir passé une ou deux heures à discuter ou à ne rien dire, embusqués dans quelque encoche de la structure du navire, ils regagnaient la cabine à pas feutrés, en prenant toujours soin d'y entrer séparément, à plusieurs minutes d'intervalle, pour ne pas éveiller les soupçons.

***

Le matin du troisième jour, on arriva en vue des Colonnes.

Tandis que le bateau longeait le rivage, on découvrait à bâbord les coupoles surplombant les toitures en escalier de Myrphée, cité millénaire, la blancheur d'un crâne au soleil, et à tribord, à environ deux kilomètres au large, émergeant des profondeurs telles les côtes de quelque titan fossilisé, les célèbres piliers de pierre.

L'ancienne Myrphée, celle que l'on attribuait aux Solymes, avait entièrement disparu. Les hauts cylindres d'albâtre à demi immergés en constituaient les ultimes vestiges. Selon les archéologues, il s'agissait en fait moins de colonnes que de gigantesques piédestaux dont les statues en surplomb avaient été démontées ou vaincues par l'érosion et le poids des siècles. Les spéculations abondaient quant à l'identité de ceux qui avaient pu se tenir au sommet de si imposants promontoires : figures phares de l'histoire ou de la politique antiques, représentations de divinités maritimes, gardiens allégoriques de la cité… Il se trouvait même quelques téméraires pour affirmer que les Colonnes étaient les gardiennes, et n'avaient jamais été couronnées par autre chose que le ciel.

Quand le bateau s'approchait, on voyait courir le long des parois les filaments verdâtres des végétations subaquatiques qui grimpaient inlassablement vers leur cime. Ces étranges tentacules immobiles, lovés dans les moindres anfractuosités des Colonnes, modifiant de loin leur apparence en leur conférant une tonalité plus sombre, produisaient de plus près l'effet d'une sourde menace, d'une conquête muette, confusément associée, dans l'esprit des touristes, à la disparition inexpliquée des Solymes. Qu'est-ce qui avait pu pousser ces formidables bâtisseurs à abandonner de tels monuments ? Nulle part, dans les pages de son journal, le comte ne faisait mention de sculptures, d'architecture ou d'ornements quelconques dans l'île des Amphores. La prodigieuse mécanique du génie qui avait présidé à la construction de ces colosses s'était arrêtée net, et leurs architectes s'étaient retirés du monde pour se replier sur un petit coin de terre perdu dans les brumes, sans emporter le moindre souvenir de leur gloire passée. Octave prétendait que les guerres avec les hommes, et la découverte d'une vie plus simple dans l'île, où l'eau miraculeuse avait définitivement modifié leur rythme de vie et leurs ambitions,

expliquaient sans doute cette totale absence de regrets vis-à-vis de leur ancienne existence.

Il ne se lassait pas de les contempler. Quelque part sous le pont où les voyageurs autour de lui se bousculaient pour prendre des photos, tandis qu'un guide moyennement compétent les abreuvait d'anecdotes historiques, Estelle crayonnait depuis quelque recoin isolé des esquisses qu'elle lui montrerait dans la cabine lorsqu'ils s'y rejoindraient. Et il aimait cette idée.

Parmi les fantômes d'écume brassés par le ressac au bas des Colonnes, il remarqua soudain une minuscule embarcation dont la course semblait parallèle à celle du navire. Elle était occupée par un seul homme, debout, qui ramait énergiquement au milieu des vagues. Sa seule présence à une telle distance des côtes était en soi étonnante, mais il y avait autre chose chez ce rameur qui chiffonnait Lucien. Sa posture légèrement inclinée, sa taille impressionnante, même de loin, ses gestes singulièrement saccadés. Quelque chose qui le remuait jusqu'aux tréfonds. Quelque chose qui remontait jusqu'au Château. Ou peut-être pas exactement.

Le balayeur. Celui qui l'avait accueilli à son retour, le premier jour. Mais pas seulement. Un autre homme lui revenait en mémoire à la vue de ce curieux nautonier : celui qui les avait abordés, Cécile et lui, ce jour-là, devant la maison des miroirs. Le forain.

Il le regarda encore un peu se débattre dans les lames au pied des géantes de pierre, tandis que le navire regagnait de la vitesse. Le rameur et son esquif s'éloignaient lentement, péniblement, comme s'ils ne voulaient pas disparaître de son champ de vision. Juste avant de le perdre de vue, Lucien avait cru voir l'homme lui faire signe. Puis la maigre silhouette s'abîma dans les contours de plus en plus vagues du colossal cénotaphe. *Un prince dans le désert…*

« Fabuleux, pas vrai ? », le coudoya son voisin de bastingage. « J'aurai bientôt quatre-vingts ans, et chaque année, depuis mes vingt-trois ans, je fais le voyage pour voir ça ! » Lucien acquiesça et bredouilla quelque formule admirative. Il avait presque le même âge, et pour lui, c'était la première fois.

***

« Qu'est-ce que c'est, ce petit personnage, au pied des Colonnes ?
— C'est le rameur, bien entendu. »

La réponse allait de soi, et pourtant la présence de ce détail au bas

du dessin d'Estelle l'avait surpris, comme s'il s'était agi d'une hallucination toute personnelle qu'elle n'aurait pas dû être en mesure de partager.

« C'est un vieux truc de paysagiste : quand on veut peindre un décor grandiose, on y place une figure humaine pour donner une idée de l'échelle. Autrement, les spectateurs pourraient croire que les Colonnes de Myrphée ne sont que de minables stalagmites s'élevant à peine à hauteur du genou.

— Où est-ce que tu as appris à dessiner comme ça ?

— Oh, j'ai mis du temps. Au début, je n'arrivais même pas à faire quelque chose qui ressemble vaguement à un arbre. C'est une amie qui enseignait le dessin qui m'a initiée. Elle a eu beaucoup de mal avec moi, parce que j'ai commencé très tard. Mais si tu n'aimes pas mon petit rameur, on peut l'effacer.

— Non, non. Je me demande seulement ce qu'il fabriquait là, ce type.

— Eh bien, il y en a parmi nous qui aiment revenir sur les lieux du crime… »

Pour changer les choses, peut-être, pensa-t-il. Et ils passèrent le reste de la soirée à discuter palettes et pinceaux. À l'heure de s'endormir, il se sentait étrangement confiant, rassuré. Il avait l'impression qu'aussi longtemps qu'elle serait là, avec lui, l'Alecton ne reviendrait pas le chercher. Et une partie de lui-même priait secrètement pour que cette impression ne fût pas complètement illusoire.

***

Deux jours plus tard, en début de soirée, on arriva en vue de la seconde escale. Comme le bateau entrait dans la baie d'Amfraques, les passagers virent glisser au loin, dans la lumière orangée, le monticule rocheux qui constituait la seconde Merveille : le Cimetière. Par elle-même, la ville d'Amfraques n'avait rien de comparable à la grandeur architecturale de Myrphée : il ne s'agissait que d'un petit port de pêche sans envergure, qui, ces dernières décennies, avait développé son activité touristique comme une seconde nature grâce à la renommée du Cimetière. On n'y trouvait cependant que trois ou quatre hôtels aux dimensions modestes, dont un seul avait vue sur le port, et ce n'était pas le leur.

Lucien débarqua avec son groupe de voyageurs et récupéra le car que la compagnie avait affrété avant d'emmener tout le monde à la petite auberge qui les attendait en bordure de la ville. Estelle était descendue séparément et s'était mêlée à la foule qui peuplait les rues du port, pour rejoindre l'auberge à la nuit tombée.

Le lendemain matin était programmée la visite du Cimetière. Les touristes ne pouvaient s'y rendre qu'à marée basse, l'îlot dans lequel il était enchâssé se trouvant presque entièrement submergé lorsque la mer remontait. Chaque année, la presse locale relevait quelques histoires de badauds surpris par la montée des eaux. Aux heures où il était découvert, le Cimetière déroulait aux pieds des curieux ses sentiers fangeux et ses monuments troubles aux épitaphes épongées par les flots. On en savait encore assez peu sur les origines de l'endroit, la fréquence des inondations rendant impossible tout chantier de fouilles durable. Les autochtones n'y pratiquaient plus d'inhumation depuis près d'un siècle, mais selon certains spécialistes, le site était en usage depuis la plus haute antiquité, bien que le nombre d'objets retrouvés sur place fût trop maigre pour confirmer la théorie.

Le principal problème posé par cet énorme madrépore funéraire était précisément l'anonymat de ses résidents : dans les innombrables chambres creusées à même la roche, dont certaines demeuraient perpétuellement immergées, reposaient les ossements d'hommes ayant vécu à toutes les époques de l'histoire humaine, sans que l'on pût établir avec certitude leur nom ou leur origine. Dans les sections visitables, au sommet de l'îlot, les flux et reflux des marées avaient poli les pierres tombales jusqu'à les rendre presque impossibles à distinguer des concrétions naturelles, à tel point que les noms, dates et autres inscriptions en étaient devenus indéchiffrables. Les quelques statues qui avaient agrémenté les lieux s'étaient muées au fil des intempéries en spectres informes qui semblaient émerger spontanément de la masse rocheuse et s'être figés en cours de gestation. Telle larve pétrifiée qui semblait vous tendre les bras avait pu être un ange à la tête mélancoliquement penchée sur une tombe, telle saillie amorphe un cheval de mer ou quelque autre hybride ayant autrefois hanté le folklore littoral d'Amfraques. Sous la surface, la plupart des cavités étaient désormais vides, les vagues pénétrant les moindres alvéoles ayant depuis longtemps emporté les restes des résidents.

Et tandis qu'il arpentait les reliefs et les vallonnements du Cimetière, en marge de son groupe, Lucien se disait que c'était exactement là ce qu'il était en train de faire : quitter sa tombe et suivre le courant. Il avait commis l'erreur de revisiter son ancienne vie, qu'il avait retrouvée comme un vieux vêtement trop étriqué, dont il avait craqué, à force de gesticuler, toutes les coutures, alors qu'il aurait dû depuis le premier jour s'en éloigner, chercher ailleurs. On ne

l'avait pas envoyé recommencer sa vie ratée : on l'avait envoyé s'en inventer une nouvelle. S'il le faisait assez bien, s'il suivait le courant, peut-être laisserait-il définitivement ses chambres vides en arrière. Peut-être même l'oublierait-on.

Le soir, à l'auberge, Estelle lui montra les croquis de la journée. Elle avait préféré se tenir à l'écart, pour ne pas trop attirer l'attention, car elle restait, après tout, passagère clandestine, même à terre. Elle avait dessiné le rocher sous plusieurs angles, depuis le rivage, pendant que Lucien accompagnait l'excursion. Sur plusieurs de ses esquisses apparaissait un petit rameur au pied du récif.

« Il était là ? Tu l'as revu ? demanda Lucien que ce détail inquiétait.

— Non, pas vraiment. Juste quelques vagues qui lui ressemblaient. Et puis, je trouvais que ça ferait bien. Un petit rameur qui passe d'une image à l'autre, comme ça, sans que l'on sache comment ni pourquoi. Tu n'aimes pas ?

— Pas tellement », répondit-il sans pouvoir s'expliquer. Pour lui faire plaisir, elle reprit ses croquis et le gomma.

***

Le paquebot, reparti vers l'est, atteignit en trois jours l'archipel des Timéades, où les attendaient les célèbres Terrasses Flottantes, ou plutôt ce qu'il en restait. Des quinze immenses plateaux amovibles qui assuraient autrefois la liaison entre les îles ne subsistaient plus que cinq assiettes ébréchées, dont la plus modeste avait les dimensions d'un petit stade. Les bords, rongés par l'érosion, laissaient imaginer ce qu'avaient dû être ces formidables disques de bois recouverts de places et de jardins au temps de leur intégrité. On pouvait aujourd'hui en arpenter la surface, mais malgré les nombreux ingénieurs à pied d'œuvre pour les étudier, on ignorait toujours comment les piloter. Nulle trace de gouvernail, ni d'encoches pour des rames, ni même de mâts. Solidement amarrées aux Timéades, elles n'avaient plus bougé depuis près de vingt-cinq siècles, et continuaient à s'effriter lentement sans livrer leur secret.

On abordait les Terrasses par le biais d'une navette au départ du port toutes les demi-heures, et l'excursion pouvait durer de deux heures à une journée entière. Comme on ne pouvait visiter les quatre Terrasses accessibles en un seul jour, l'escale prévoyait trois nuits sur place. L'essentiel du séjour se fit sous une pluie battante. Comme lors du séjour à Amfraques, Estelle disparaissait durant la journée, explorant les lieux en solitaire, et Lucien la retrouvait le soir.

« Ce serait plutôt agréable de faire toute la croisière à bord d'un de

ces disques, non ?

— S'ils ne se disloquaient pas complètement en chemin, répondit-il.

— Et toi, tu as toujours été dans le tourisme, ou c'est une vocation récente ?

— Oh, disons que je suis dans le métier depuis un certain temps. J'ai été guide dans des grottes, avant.

— Et ça sentait le renfermé ?

— Au bout d'un moment, oui, on peut dire ça. Même si c'était amusant.

— Tu m'y emmèneras, un jour ? »

Une lueur blafarde éclaira brièvement dans son souvenir la galerie des excentriques et le haut visage de calcaire.

« Je ne suis pas sûr qu'elles existent encore… »

Ils passaient une bonne partie de chaque nuit à marcher sur les quais, face aux Terrasses plongées dans la pénombre.

« Tu crois que les Solymes ont vraiment existé ? Je veux dire, si c'était le cas, pourquoi auraient-ils abandonné tous ces trucs grandioses, sans même nous laisser le mode d'emploi ?

— Ils existent toujours. Sur une île, quelque part.

— Tu as gobé les élucubrations de ce vieux fou ? C'est de la littérature pour adolescents !

— Pour vieux adolescents, oui. On a retrouvé cette île, récemment, en suivant ses indications. Plusieurs gouvernements lancent en ce moment même des expéditions dans l'archipel des Amphores pour l'étudier. Et dans quelques années, il y aura une guerre…

— Monsieur en sait long, dites-moi ?

— On le voit venir, c'est tout. On ne déterre pas la Fontaine de Jouvence sans conséquences. Il y aura un début d'invasion, mais on renoncera très vite. Les Solymes seront les plus forts.

— Admettons. Est-ce que tu iras tenter ta chance quand même pour goûter à l'eau de la fontaine ?

— Je ne sais pas encore… je pense qu'il existe d'autres genres de fontaines, de par le monde, plus faciles à trouver. Je me contenterai de celles-là.

— Comme tu as l'air sûr de ton fait ! Je crois que je vais te suivre encore quelque temps, si ça ne te contrarie pas. Si d'aventure tu en repères une, fais-moi signe ! »

Et sans crier gare, elle se blottit dans ses bras.

***

Bien que l'escale suivante ne figurât pas sur la liste officielle des Sept Merveilles, Lucien la vit arriver avec enthousiasme, car le vieil Auguste, à bord de l'Alecton, lui en avait dit le plus grand bien : la petite ville portuaire de Trévandes, séjour balnéaire des plus prisés.

« J'ai une connaissance, ici, à qui j'aimerais rendre visite », dit-il à Estelle le soir de leur arrivée.

Comme de coutume, elle s'éclipsait dans la journée, laissant Lucien promener son car à travers toute la baie, et revenait en catimini, les bras chargés d'esquisses.

« Celles que je n'ai pas vendues, seulement. Quand je tombe sur une place bien fréquentée, je fais aussi quelques portraits à la demande… »

Ce qui lui permettait, par exemple, d'inviter Lucien à dîner, pour le remercier de son indéfectible complicité.

Le deuxième soir, après quelques recherches, ils arrivèrent devant la vitrine d'Auguste Primeur, qui indiquait évidemment un autre nom, comme il l'avait expliqué à Lucien à bord du train.

L'atelier était sur le point de fermer, toutefois on consentit à les recevoir. Les deux visiteurs tardifs furent introduits dans le bureau de Primeur.

À l'instant où il le revit, Lucien ne put réprimer un sursaut. Primeur était un vieillard. Certes, il avait quelques rides de moins que lors de leur première entrevue, mais dans l'ensemble il paraissait avoir à peu près le même âge. L'avait-il choisi ? Était-ce une erreur liée aux aléas des itinéraires du train, ou une farce cruelle de la Fée ? Penché sur ses papiers, le vieil homme posa son stylo et adressa un chaleureux regard aux nouveaux venus.

« Jeunes gens, que puis-je faire pour vous ? »

Il y avait bien dans ses yeux cette étincelle dont se souvenait Lucien, mais tellement plus ténue, tellement plus terne.

« Bonsoir, monsieur, c'est moi, Lucien Agravelle. Nous nous étions rencontrés à bord d'un train, une nuit, il y a quelques années… et voici Estelle, une amie…

— Enchanté. Vous m'en voyez navré, monsieur, mais je n'ai aucun

souvenir de notre rencontre. Ce qui m'étonne, pour le moins, car je conserve une mémoire très alerte pour mon grand âge. Et vous désirez… ?

— Permettez-moi d'insister, car mon visage a quelque peu changé depuis cette nuit-là. Mais mon nom, lui, ne vous rappelle rien ?

— Jamais entendu de ma vie, je suis formel.

— C'est pourtant vous-même qui m'avez indiqué… »

Du coin de l'œil, il vit qu'Estelle le fixait d'un air inquiet. Comme il était sur le point de protester, il se remémora sa rencontre avec René, sur la jetée. René plus jeune. René qui ne savait presque rien. René qui ne savait pas encore.

« Désolé, monsieur, je… je vous prie de nous excuser. Nous avons visiblement fait erreur, pardonnez-nous pour le dérangement. »

Une fois dehors, ils déambulèrent dans les allées du port. Lucien peinait à effacer sa déception.

« Qu'est-ce que tu lui voulais, à ce vieux bonhomme, au juste ?

— En fait, je ne sais pas très bien moi-même… ce n'est pas grave. Il nous reste la vieille église. »

Si Primeur ne l'avait pas reconnu, Lucien n'avait quant à lui rien oublié de leur conversation, et emmena Estelle vers la plage de Trévandes où se trouvait l'église en ruines dont le passager de l'Alecton lui avait parlé dans le ciel. Ils atteignirent la plage au coucher du soleil.

Le clocher s'élevait au sommet d'une épaisse dune, qui elle-même recouvrait un promontoire rocheux sur lequel reposaient les fondations de l'édifice. À marée basse, la butte semblait une petite montagne au milieu d'une vaste étendue de sable plane. Quand les flots l'entouraient, elle devenait une île pour quelques heures, et l'église avait alors des allures d'épave échouée sur quelque écueil près des côtes, prisonnière des eaux. Érigée là aux temps où Trévandes n'était qu'un modeste hameau de pêcheurs, elle constituait l'unique vestige de cette époque reculée, et bien qu'elle n'eût rien de commun, dans l'âge ou les proportions, avec la majesté des Sept Merveilles, elle n'en possédait pas moins une sorte de grandeur sobre qui lui était propre. Aussi, à la contempler pour la première fois, Lucien comprenait pourquoi Auguste Primeur en avait fait sa huitième Merveille personnelle.

« Voilà qui va me faire un tableau magnifique ! Demain, il faudra que je revienne avec mon matériel, avant qu'on ne quitte Trévandes…

— Il m'avait dit que ça valait le détour.

— Il faut absolument aller visiter tant que nous avons encore un peu de lumière…

— C'est indiscutable, ma chère ! »

Aussitôt, ils escaladèrent la dune et, par le portail entrouvert, entrèrent dans l'église à l'abandon. Le jour faible qui filtrait à travers les vitraux opaques et les brèches de la toiture laissait voir une nef qui semblait avoir séjourné au fond des océans. Les bancs, pour moitié renversés, étaient recouverts d'algues desséchées, le sol et les murs de pierre tapissés de coquilles et de fossiles, et à l'endroit où avait dû se tenir l'autel, on ne voyait plus qu'un amas de débris hétéroclites issus des plus secrets recoins de la mer. Non loin de l'entrée, à droite, un escalier de bois vermoulu, lessivé par d'innombrables marées opiniâtres, proposait une montée incertaine vers les hauteurs obscures du clocher. Nulle part on ne trouvait trace d'ornementation autre que naturelle, soit que les pêcheurs eussent dès le commencement voulu leur église simple et sans artifice, soit que les grandes marées eussent de longue date tout entraîné aux abîmes.

« En effet, le détour s'imposait ! murmura Estelle comme intimidée par le charme insolite de l'endroit. Je ne me risquerais tout de même pas dans cet escalier…

— Tu voulais visiter des grottes ? On a là quelque chose qui s'en rapproche, non ?

— Une caverne amphibie. Très original, mon bon Lucien ! Je veux bien signer pour d'autres excursions avec vous ! »

Ils passèrent la demi-heure de clarté qu'il leur restait à explorer les replis sombres de la nef. Puis, lorsque la lune se leva, ils redescendirent s'étendre au pied de la dune.

Comme ils discutaient dans la nuit, allongés côte à côte, Lucien se rendit compte que ce vent frais et agréable qui balayait tous ses mauvais souvenirs n'était pas l'éloignement de ceux qui l'avaient hanté, ni même la nouveauté des spectacles qui défilaient devant ses yeux au cours de ce voyage. Pour la première fois, il songea sérieusement qu'à la fin de la croisière, Estelle s'en irait probablement comme elle était venue, retournerait à une vie dont il ne savait rien, et cette pensée le rendit triste.

« Tu as déjà regardé les étoiles filantes, Lucien ?

— Oui, d'assez près, en fait. Pourquoi ?

— Il y a une vieille légende qui dit que parfois, certaines étoiles, au moment de s'éteindre, se souviennent d'une autre étoile avec laquelle elles ont été heureuses, longtemps avant. Alors elles décident d'arrêter leur course et de repartir en arrière, pour revoir une dernière fois cette autre étoile, et passer un dernier moment avec elle, si elle est encore là…

— En effet, ça explique tout…

— Et toi, Lucien ? Est-ce qu'un jour, dans dix ans, dans cinquante ans, tu auras envie de revenir à cette nuit, sur cette plage ?

— Je crois que j'aurai envie d'y revenir toutes les nuits. »

Ce n'est que lorsqu'elle se glissa contre lui et l'embrassa qu'il comprit que cette nuit-là, ils ne rentreraient pas à l'auberge.

JOURNAL D'OCTAVE

On ne s'en va pas chercher l'impossible sans quelques menus préparatifs. Les recherches qu'il m'a fallu mener en préalable à l'expédition m'ont pris autant de temps, voire davantage, que le périple par lui-même. Je devais en premier lieu tout apprendre sur les Solymes, peuple semi-fabuleux dont un faisceau de légendes convergentes suggérait qu'ils étaient dotés d'une exceptionnelle longévité. Ce que j'allais découvrir par la suite ne serait que la conséquence logique de mes premières lectures sur le sujet : les Solymes avaient développé une maîtrise sans précédent, et sans équivalent ultérieur, de l'élément liquide, et le secret de leur longue vie était intimement lié à cette maîtrise.

Le premier témoignage relatif à leur civilisation est celui de Palamède, dont les Voyages circulaires, rédigés il y a environ 2300 ans, constituent une sorte de guide touristique des sites majeurs des différentes cultures de l'antiquité. Érudit et marcheur infatigable, Palamède a parcouru à pied et en bateau la majeure partie du monde connu en son temps, et visité plusieurs des lieux aujourd'hui rattachés au nom des Solymes. Il est également le premier à établir ces rapprochements.

Il s'arrête notamment à Myrphée, métropole prospère à son époque, au large de laquelle les Colonnes se dressent alors depuis quelques siècles déjà. Face à ces constructions monumentales, Palamède s'étonne, et nous fait part dans sa description de son hypothèse : les Colonnes n'étaient pas une œuvre finie en soi, mais le sommet apparent d'une gigantesque thalamège aux trois quarts immergée. Selon lui, les Solymes, avant de s'installer sur la terre ferme dans les divers endroits où ils avaient laissé des traces, avaient d'abord été un peuple subaquatique, seul capable de bâtir à de telles profondeurs. À

ce propos, l'auteur des Voyages circulaires regrette, dans des pages restées célèbres, de ne pouvoir visiter du monde que la partie émergée, car il soupçonne l'existence de vastes cités sous-marines où les Solymes, avance-t-il, se sont retirés pour vivre à l'insu des hommes.

Palamède se rend ensuite dans l'archipel des Timéades, où il se penche sur le problème des Terrasses, dont le système de direction est déjà perdu lorsqu'il arrive sur place. Après avoir discuté avec les plus éminents savants et ingénieurs locaux, qui se déclarent tous incompétents sur la question, il en vient à formuler une théorie qui lui vaudra les quolibets de ses successeurs pendant des siècles : puisque nul moyen de propulsion ou de direction n'avait été retrouvé dans la structure des Terrasses, les Solymes devaient les déplacer en agissant directement sur l'eau qui les entourait. En d'autres termes, ils avaient trouvé le moyen de créer des courants qui orientaient les Terrasses vers la destination souhaitée. Son principal contradicteur, Tryon d'Arcuse, écrira deux siècles plus tard que les Terrasses avaient dû être équipées de mâtures colossales permettant de déployer des voiles d'envergure proportionnée. Le principal défaut de cet argument était – et reste – l'absence de tout indice concret allant dans ce sens. Il demeure aujourd'hui impossible de prouver qu'il y ait eu des mâts sur les Terrasses, et l'avantage de la thèse de Palamède est précisément l'inverse : impossible de prouver le contraire de ce qu'il avance, puisque justement, les connaissances supérieures qu'il attribue aux Solymes auraient disparu avec eux.

Cette idée lui sert à nouveau lorsqu'il visite les ruines d'Anagoor, quelques années plus tard : comment cette ville éloignée de tout, perdue au milieu du désert d'Ambie, à des centaines de kilomètres du premier point d'eau, avait-elle pu être construite et durer des siècles, repoussant l'une après l'autre toutes les tentatives de siège ? D'après les récits des nomades, dont Palamède rapporte plusieurs anecdotes, Anagoor au temps de sa gloire était une ville-oasis luxuriante, opulente, renommée jusqu'aux confins du désert pour ses

jardins et ses canaux. L'eau qui alimentait la cité avait tout simplement disparu lorsque ses habitants l'avaient abandonnée. Qui étaient-ils, et comment avaient-ils fait jaillir des eaux si abondantes au cœur des sables arides ? Palamède avait naturellement la réponse à ces questions : un seul peuple était capable de commander à l'élément liquide, de le diriger à son gré, et très probablement de lui faire traverser en sous-sol des étendues calcinées pour fonder une ville au bout du monde.

Aux dires des nomades, Anagoor se serait tenue debout parmi les dunes chaufFées à blanc durant plusieurs centaines d'années, et aurait été le théâtre de nombreuses batailles, diverses peuplades ayant cherché à pénétrer ses murs et le secret de ses eaux miraculeuses. Quiconque avait le pouvoir de faire surgir l'eau dans le désert avait les moyens de maîtriser les terrains les plus hostiles, et par extension, d'imposer sa domination en tout lieu. Cependant, les portes d'Anagoor avaient tenu bon, et la ville n'avait jamais cherché à accroître son territoire outre mesure. Palamède inspecte les ruines, dont il dessine des plans aujourd'hui largement contestés, sans trouver trace de l'ingénierie hydraulique fabuleuse qu'il soupçonne en sous-sol. Ses successeurs actuels n'en ont pas trouvé davantage.

Toujours prompt à moraliser, et à hisser les Solymes sur un piédestal pour mieux mettre en évidence les faiblesses des hommes, Palamède suppose que les premiers ont sans doute abandonné Anagoor après un énième conflit avec les seconds, qui cherchaient inlassablement à s'approprier leurs connaissances techniques. Trois cents ans plus tard, Théodice le Jeune soutiendra dans ses Cités antérieures – elles aussi fortement pétries de légende – que la chute d'Anagoor résultait non d'une guerre avec les hommes, mais d'une sédition parmi les Solymes eux-mêmes : une faction des habitants aurait décidé d'utiliser leur maîtrise de l'élément liquide pour en faire une arme. Le schisme irrémédiable aurait alors entraîné une sorte de guerre civile déchirant la cité, dont les survivants se seraient finalement exilés en quelque endroit

mystérieux.

Imaginons les ravages qu'auraient pu accomplir des êtres capables de détourner le cours des fleuves sur des milliers de kilomètres, de solidifier l'eau pour lui faire prendre des formes qui durent des siècles – car la « Montagne de Verre » des Gorandes, dont les plus éminents spécialistes ne peuvent encore dire avec certitude de quelle matière elle est constituée, est selon Tryon d'Arcuse et Logothète un colossal bloc d'eau durcie par des moyens ignorés, un iceberg artificiel fait d'une glace qui ne fond pas – des êtres en mesure de construire sous l'eau des machines de guerre invisibles depuis la surface. Pourtant, malgré les prodiges techniques des Timéades, d'Anagoor ou des Gorandes, on ne trouve aucun indice relatif à un conflit avéré entre les Solymes et d'autres peuples. L'hypothèse même de la sécession à Anagoor reste à ce jour invérifiée. Rien qu'une curieuse volatilisation qui laisse un beau jour le monde aux hommes. On soupçonne quelque cataclysme similaire à celui qui engloutit les Atlantes, mais aucun récit connu ne va dans ce sens.

Ceux qui ont bâti la Tour d'Ormose au beau milieu des glaces subpolaires, ceux qui ont érigé le titanesque Dôme d'Amphibole – dont Théodice le Jeune dit qu'il recouvrait la ville entière d'un ciel artificiel qui l'arrosait durant les périodes de sécheresse –, ceux-là s'en sont allés sans laisser de traces. Palamède pensait qu'à force de cultiver leur affinité élective avec l'élément liquide, les Solymes avaient fini par se rendre compte que leur véritable nature était aquatique, et migrer vers les profondeurs de la mer. Ayant eu la chance de pouvoir lire tous ses successeurs et de comparer leurs témoignages, j'en suis venu à une conclusion sensiblement différente : les Solymes n'ont pas pu disparaître sous les eaux, parce qu'en tous les points où ils sont présumés s'être installés, ils ont combiné les possibilités respectives de l'aquatique et du terrestre. Ce qui les définissait selon moi, c'était précisément cette double nature : s'ils avaient voulu en finir avec la terre, ils en avaient eu maintes fois l'occasion. Non, les Solymes voulaient à la fois l'eau et la terre : non pas créatures

pélagiques, mais amphibiens. S'ils s'étaient exilés, c'était forcément en quête d'un milieu mixte qui servirait plus adéquatement leur nature partagée – vraisemblablement une île.

Pour absurde qu'elle fût, la théorie de Palamède fournissait un début d'explication commode aux inconnues que sont la matière diamantine de la Montagne de Verre, qui n'a de « verre » que le nom, ou le système de locomotion des Terrasses Flottantes. En consultant les cartes des divers archipels où les Solymes me semblaient susceptibles d'avoir fait retraite, je m'arrêtai sur la région des Amphores, dont les mystérieux récifs ambulants déroutent encore les capitaines les plus expérimentés. Nul besoin de suivre bien loin les implications de la thèse de Palamède pour faire le rapprochement : si, par une quelconque technologie dont nous ignorons encore les tenants et les aboutissants, ils sont bel et bien capables de plier l'eau à leur volonté, il ne leur serait pas bien difficile de mettre en place une telle barrière de protection.

C'est ainsi que je définis la destination finale de notre expédition, car s'il est un point sur lequel concordent Théodice, Tryon, Logothète, Palamède et tous les autres, c'est sur l'exceptionnelle longévité prêtée aux Solymes dans tous les témoignages recueillis. S'ils existaient encore quelque part dans ces eaux perdues, je voulais partager leurs secrets.

Il me fallut presque un an pour recruter un équipage digne de confiance, l'aventure étant d'apparence aussi fantaisiste que périlleuse, et durant cette année de tractations, je me rendis à Trévandes, dont la situation géographique faisait un excellent point de départ pour le voyage, en vue d'acquérir un navire.

De tous ceux que je vis défiler au cours des quelques semaines que je passai là-bas, aucun ne me satisfaisait pleinement. Je dus attendre qu'un vieux pêcheur à la retraite m'entraîne au crépuscule voir son épave à demi enlisée dans la vase, à marée basse, pour trouver enfin un vaisseau à mon goût. La coque

ébréchée n'avait pas navigué depuis bientôt dix ans, le gouvernail était pratiquement disloqué et la plupart des hublots crevés. Le véhicule rêvé pour nous porter sur les chemins de la résurrection. Je l'achetai pour une bouchée de pain et le baptisai « le Victor ».

Une fois les réparations terminées et l'équipage assemblé, je passai les nuits précédant le départ sur les plages de Trévandes, où je visitai plusieurs fois une petite église en ruines qui se dresse au sommet d'une haute dune. La dernière nuit, assoupi dans le sable, je rêvai que nous partions à bord de cette église, nef de fous percée de toutes parts, que nous tentions de manœuvrer, de l'eau jusqu'aux hanches, tandis qu'elle s'enfonçait dans l'onde sous une tempête effroyable. Puis, à mesure que nous avancions, elle se vidait, colmatait les parois, et graduellement reprenait forme…

Nous appareillâmes avant l'aube.

SUITE DES VOYAGES DE LUCIEN

« Tu crois vraiment que cette bulle de pierre faisait pleuvoir sur toute la ville ? demandait Estelle tandis que le bateau quittait les rives d'Amphibole et les emmenait dans la nuit.

— Peut-être bien. Aujourd'hui on ne voit plus qu'une vague muraille circulaire, mais à l'époque où le Dôme était debout, qui sait ?

— Tu ne te sépares jamais de ce carnet, c'est quoi ? Ton journal intime ? dit-elle en fouillant les poches de sa chemise.

— Oh, ça, oui, un peu…, répondit-il distraitement, occupé à se sécher dans la salle de bains de la cabine.

— Tu parles ! C'est le journal du comte d'Urgis, on reconnaît le style pompeux dès les premières lignes ! Mais pourquoi c'est manuscrit, tu as tout recopié à la main ?

— Non, non, je l'ai trouvé…

— Et ces billets de train, qu'est-ce que c'est ? Ils ont l'air d'avoir cent ans. On ne voit même pas de date, ni de destination !

— Ne touche pas à ça ! bondit Lucien en s'efforçant de ne pas perdre la serviette qu'il s'était nouée autour de la taille. Est-ce que je fouille dans tes croquis, moi ? »

Il reprit les billets avec une certaine véhémence.

« Entendu, c'est ton jardin secret, je n'insiste pas… », fit-elle avec une moue boudeuse très efficace, car il s'en voulut aussitôt.

« Excuse-moi, c'est… disons, sentimental. C'est quelqu'un de très important à mes yeux qui me les a donnés…

— Je vois. Tu ne peux pas les laisser entre les mains de n'importe qui. »

Il sentit gronder en lui quelque chose de mesquin qui, au temps du Château, aurait éclaté dans une fureur retentissante, mais avec Estelle, il ne pouvait s'empêcher de trouver cela un peu drôle aussi. Elle lui faisait retrouver ce qu'il avait depuis longtemps perdu en chemin : l'humour, et même un soupçon d'autodérision.

« Quelquefois, reprit-elle, on nous donne quelque chose de si précieux que jamais on ne peut le rendre. Et puis, un jour, à notre tour, nous finissons par le donner à quelqu'un d'autre… »

Sur ces mots, elle attrapa sa serviette et ils s'endormirent très tard.

***

On abordait la partie froide de la croisière. Le matin suivant, le bateau prit la direction des régions reculées où les attendait la mythique Tour d'Ormose. Haute colonne solitaire égarée parmi les glaciers immenses, la Tour ne se visitait pas. On ne pouvait que la contempler de loin, depuis le pont supérieur, armé d'un manteau épais, de gants et de jumelles. L'expérience était rude, mais tous les voyageurs l'attendaient avec impatience. Qui plus est, on arriva dans les parages d'Ormose par temps clair, ce qui garantissait une excellente visibilité.

Les vastes plateaux de glace frappés par le soleil semblaient phosphorescents, et la Tour au loin formait un sombre trait d'union vertical entre l'interminable nappe blanche et le bleu céruléen où flottaient quelques rares cumulus, comme de vagues fantômes d'icebergs volants. Un étroit couloir permettait au bateau de passer à quelques encablures, mais il était impossible d'approcher davantage. Toutefois, même de loin, la Tour faisait forte impression : avec ses blocs de granit cylindriques empilés et ornés de bas-reliefs à demi effacés, elle culminait encore, bien que visiblement décapitée, à une bonne soixantaine de mètres. Certains prétendaient qu'aux jours de son intégrité, elle en mesurait plus de cent. Plissant les yeux contre les jumelles, Lucien s'efforçait de distinguer ce que représentaient les frises latérales, sans succès.

« On y voit essentiellement une même figure féminine, reproduite à diverses échelles tous les deux ou trois étages, grelottait le guide qui les accompagnait. On pense qu'il pourrait s'agir d'une sorte de divinité locale, encore que pour les tenants de la théorie des Solymes, ce même personnage pourrait aussi avoir été sculpté au sommet de certaines des Colonnes de Myrphée. Ceux qui ont vu la Tour de près disent que sur ces frises on trouve également des motifs évoquant une sorte de vaisseau, ou de nef, orientée vers la droite ou vers la gauche selon les étages…

— Et à l'intérieur, c'est comment ? hasarda un curieux.

— Il n'y a pas d'intérieur. Comme vous pouvez le voir d'ici, pour les mieux équipés, la Tour ne possède ni porte, ni fenêtre, pas même du côté qui reste invisible depuis notre position. Il ne s'agit que d'un

cylindre plein, sans pièces ni escaliers internes, ce qui en fait plutôt, techniquement, une colonne monumentale qu'une tour, d'ailleurs, ou quelque chose entre les deux. »

Tandis que le guide se perdait en conjectures, Lucien comparait mentalement le spectacle qui s'offrait à lui avec le tableau représentant la Tour qu'il avait vu si souvent au Château, dans le Salon des Sept Merveilles. Étant donnée la difficulté des manœuvres dans ces eaux gelées, la Tour était peinte d'après des descriptions approximatives, et bien que le peintre l'eût nimbée de brumes pour en dissimuler les éléments inconnus, on apercevait très clairement sur la toile une fenêtre et deux corniches. Il fallait faire le voyage d'une Tour à l'autre pour connaître ces variations, et il était heureux de l'avoir fait, heureux de pouvoir rêver la Tour ouverte ou fermée, pleine ou creuse. Au cours de sa première vie, il avait pris pour des fenêtres ou des portes de simples pans de mur qui ne l'avaient mené nulle part. Maintenant seulement il découvrait que l'inverse était également vrai, que certains des murs de sa vie étaient en fait des portes et des fenêtres déguisées. Il se demandait si, malgré les indications du guide, la Tour d'Ormose ne recelait pas tout de même quelque intérieur secret, quelque chambre encryptée à laquelle conduirait un passage dérobé.

Quelque part à bord du navire, tapie dans un recoin discret, Estelle crayonnait minutieusement, et lorsqu'il la retrouverait, une ou deux heures plus tard, il y aurait trois Tours…

« Et ces deux silhouettes au pied de la Tour, c'est pour donner une idée de l'échelle ?

— Pas seulement. C'est nous. C'est à cela que servent les dessins et les peintures, aussi : à nous projeter dans des endroits où nous ne mettrons jamais les pieds.

— De la mémoire trafiquée, en somme…

— Il n'en existe pas d'autre, Lucien. »

***

Deux jours plus tard, ils arrivaient en vue des Gorandes. C'était une chaîne autrement plus imposante que celle des Congères, crénelée de pics redoutables et de ravins hypnotiques. Ils avaient débarqué dans une petite ville portuaire à une centaine de kilomètres des premiers cols, et Lucien emmenait tout le monde en car vers le flanc sud-ouest de la chaîne, où se trouvait la Montagne de Verre. Il avait une sainte horreur de ces sentiers de rocaille étroits et sinueux, qui l'obligeaient à manœuvrer son volumineux véhicule au bord des gouffres. Les voyageurs, quant à eux, trouvaient le décor fascinant.

Ils arrivèrent au pied de la Montagne aux alentours de midi, alors que le soleil frappait au plus fort. Estelle, qui avait réussi à se mêler à un autre groupe de touristes, toujours pour éviter de trop se faire voir, rejoignit discrètement Lucien une heure après.

C'était l'heure idéale pour observer la Montagne, dont les parois translucides agissaient comme un prisme, capturant les rayons pour multiplier les arcs-en-ciel de toutes tailles et de toutes intensités, les mêlant aux reflets semi-transparents des monts alentour. On avait l'impression de contempler plusieurs mondes superposés, se chevauchant et se traversant les uns les autres à l'intérieur d'un titanesque diamant à demi taillé. Contrairement à la Tour d'Ormose, et bien que son contour irrégulier lui donnât l'aspect d'une formation naturelle, la Montagne était creuse, et partiellement aménagée pour accueillir des visiteurs. On y parcourait de longs couloirs opalescents dont il était difficile de bien percevoir le début, la fin et les tournants. À chaque mouvement de tête, on apercevait face à soi quelque badaud de l'autre côté d'une paroi cristalline, ou bien son propre reflet sur l'écran d'un mur plus opaque. Une maison des miroirs décuplée, en quelque sorte, puisque non seulement les murs, mais aussi les plafonds et les sols semblaient entièrement faits de verre.

La fonction première de ces corridors transparents restait indéterminée. On n'y avait retrouvé nulle trace d'installations fonctionnelles ou liturgiques : la Montagne de Verre ne paraissait avoir été ni un temple, ni un habitat, ni même un entrepôt. Ses quelque cent quarante mètres de haut semblaient avoir été érigés pour eux-mêmes, à moins d'une cérémonie spirituelle n'impliquant que les rayons du soleil, sans autre forme d'accessoire. Quelquefois on débouchait sur une vaste salle nue où avaient pu autrefois se tenir des assemblées, et où dansaient dans chaque recoin de vivaces spectres iridescents.

Lorsqu'il pleuvait sur la Montagne, disait le guide, on avait la sensation d'être au cœur d'une cascade, et lorsque l'orage grondait, la réverbération des éclairs dans les parois pouvait rendre aveugle.

Lucien croyait s'entendre lui-même, lorsqu'il racontait des histoires à dormir debout aux enfants dans les grottes. C'était assez amusant de se retrouver de l'autre côté du miroir. Sur le tableau au Château, la représentation était assez fidèle, mais on ne voyait la Montagne que de l'extérieur, et de loin. En explorer l'envers était bien plus exaltant.

La Montagne de Verre était la plus tardive des Sept Merveilles, mais la solidité de ses murs laissait penser que si elle eût été la première, elle aurait encore survécu à toutes les autres, colossal vitrail en trois dimensions enchâssé parmi les crêtes. En explorant ses galeries vides où l'on ne croisait que des images évanescentes, on n'éprouvait que des impressions fugaces, comme si cet ouvrage démesuré n'était pas un aboutissement, mais un passage, un mouvement vers un *autre chose* encore informulé. Les six autres Merveilles avaient encore quelque chose de raisonnable : il s'agissait de procurer de meilleures conditions de vie à une cité, ou d'honorer d'obscures divinités régionales. Ici, en revanche, l'esprit ne trouvait aucune prise : tout glissait, tout échappait, le motif caché refusait opiniâtrement de se manifester. La Montagne différait radicalement de tout ce qui l'avait précédée, et rien de ce qui était advenu après elle ne lui ressemblait. On croyait avoir affaire à un fantôme de volcan solidifié.

Estelle en fit une aquarelle.

« On ne voit pas la Montagne, fit remarquer Lucien.

— La Montagne n'est qu'une forme vide, un prétexte à un jeu de couleurs. Elle n'existe que pour capter la lumière et la diffracter, la faire voyager, la transformer. J'ai préféré peindre les métamorphoses plutôt que la chrysalide. »

***

La dernière étape les attendait à l'entrée du désert d'Ambie, qui s'était lentement déplacé au fil des siècles. « Au temps où s'élevait en ces lieux la cité fortifiée d'Anagoor, expliquait le guide tandis que le car cahotait sur des pistes poussiéreuses entre les dunes, nous nous serions trouvés en plein cœur de ce désert. L'existence même d'une ville en un point si aride et reculé étonne encore les historiens de l'antiquité, d'autant que les indices retrouvés sur le site témoignent d'une prospérité certaine… »

Ne subsistaient plus que quelques places et vestiges d'habitations, ainsi que les portes monumentales qui, contrairement aux murailles disparues, avaient défié le temps. Hautes comme des immeubles de quatre ou cinq étages, ces deux gardiennes d'une ville – que la légende disait imprenable – n'abritaient plus aujourd'hui que le vent. Vers le milieu de la journée, les deux énormes plaques de bronze chauffaient si fort au soleil qu'il devenait impossible de les toucher. En raison du climat torride, la plupart des visites se faisaient en fin d'après-midi, lorsque le jour commençait à décliner. Comme elle l'avait fait dans les Gorandes, Estelle arriva en décalé, avec un autre car de touristes auxquels elle faussa compagnie. Elle retrouva Lucien qui s'était isolé

près d'un monticule de gravats, à quelques mètres des portes, alors que son groupe faisait une pause un peu plus loin avant de repartir.

« Plutôt solennel, hmm ? Je me demande sous quel angle je vais bien pouvoir les dessiner…

— Faisons le tour. On s'arrêtera quand tu auras trouvé.

— D'accord. On tourne dans quel sens ? Celui des aiguilles d'une montre ?

— En sens inverse, bien entendu. »

La voix qui avait prononcé ces mots n'était pas celle de Lucien.

Ils se retournèrent et virent ce corps démesurément grand et maigre, ce visage osseux, ces yeux caverneux que Lucien reconnut tout de suite, bien qu'ils parussent exagérément vieillis depuis leur dernière rencontre.

« C'est vous, Victor ? Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je suis venu vous voir, naturellement.

— Nous ? Pourquoi nous ? demanda Estelle.

— Il y a longtemps que je vous connais. Que je vous suis. Je sais qui vous êtes, et d'où vous venez. »

Les rides qui sillonnaient le front et les pommettes marquaient le passage d'une quarantaine d'années au moins, alors que leur dernière entrevue remontait à moins de deux ans. Était-ce aussi ce vieillard dégingandé que Lucien avait vu ramer avec vigueur au pied des Colonnes de Myrphée ? Il semblait maintenant à peine capable de soulever un galet.

« Et toi, reprit-il en apostrophant Lucien, je sais ce que tu cherches. Ce n'est pas ici que tu le trouveras. Pas avec elle. L'important est ailleurs, et tu le sais.

— Bon, on ne sait pas d'où vous sortez, mais vous avez l'air d'en savoir long, vous ! rétorqua Estelle. Et si vous nous en disiez un peu plus ? Ne tardez pas trop tout de même, ou votre car partira sans vous.

— Je ne suis venu avec aucun car, sourit Victor. Je n'espère pas vous convaincre tous les deux. Je sais que vous ne voulez pas la même chose. »

Il se tourna vers Lucien.

« Viens avec moi. Je te conduirai à ce que tu cherches. Tu as assez perdu de temps. »

Il tenta de lui saisir le bras.

« Ce que je cherche, répliqua Lucien, je ne suis pas bien sûr de le savoir moi-même ! Pour l'instant, ce que je veux, c'est rester ici.

— Rester ! Mais pour rester, il faut bouger, bouger sans cesse, il n'y a pas d'autre solution !

— Et pourquoi devrait-il vous faire confiance ? intervint Estelle.

— Parce que je suis le seul à savoir et à ne pas lui mentir, répondit Victor en la dévisageant. Vous, tous les autres, vous respectez sagement les règles parce que vous avez peur, oui, peur d'*elle*, ajouta-t-il avec un geste vague à l'intention du ciel et des dunes, et que vous n'osez pas lui tenir tête ! Toi, lança-t-il de nouveau à Lucien, tu veux réellement t'accrocher à la vie, et pour cette raison tu es un de mes frères. À présent, suis-moi. »

Aussi saugrenue que fût la situation, Lucien se sentit pourtant rongé d'une impérieuse envie de suivre cet inconnu, dont le ton et les paroles lui soufflaient qu'il était un voyageur comme lui, un autre passager de l'Alecton, qui avait eu lui aussi affaire aux balayeurs, à la mort et à la Fée. Bien qu'il n'eût pas de désir plus cher que de rester auprès d'Estelle, il éprouvait également l'obscur besoin de croire en ce Victor…

À ce moment, quelqu'un l'appela. C'était le guide. Le groupe était prêt à repartir.

« Désolé, Victor. Une autre fois, peut-être… »

Et il tourna les talons.

Avant de remonter dans le car, il convint brièvement avec Estelle qu'ils se retrouveraient à l'hôtel dans la soirée, espérant qu'elle n'avait pas remarqué l'étrange malaise que cette rencontre impromptue avait suscité en lui. Puis, tandis que le car s'éloignait, il fixa dans le rétroviseur le nuage de poussière sablonneuse qui se formait devant la silhouette malingre et immobile, jusqu'à l'effacer complètement.

JOURNAL D'OCTAVE

Étant donné ce dont je soupçonnais les Solymes d'être capables, j'avais mis en garde mes hommes contre les caprices de ce qui s'annonçait comme une traversée difficile. Pour autant, nous n'eûmes à affronter que la dérive des Amphores, avec quelques remous passagers, et le voyage aller fut en tout bien moins pénible que prévu. La clémence du temps nous permit d'avancer rapidement jusqu'aux abords de l'archipel et, une fois sur place, de nous concentrer exclusivement sur les déplacements arbitraires des récifs, ainsi que sur la meilleure façon de les éviter. Nous errâmes deux jours et deux nuits dans ces eaux incompréhensibles. Le capitaine m'avoua qu'il n'avait lui-même jamais rencontré semblable casse-tête : au lieu de suivre un courant régulier sur une certaine distance, les écueils se déplaçaient les uns vers les autres comme poussés par des flux contraires. Quelquefois même, des îlots voisins s'obstinaient à dériver dans plusieurs directions différentes, alors qu'ils étaient trop rapprochés pour ne pas être pris dans le même courant. Il va de soi que je n'avais pas fait part à mes compagnons de toutes mes théories sur les extraordinaires ressources des Solymes – l'histoire de l'eau miraculeuse les faisait déjà doucement sourire.

Les dangereux revirements des récifs nous occupèrent donc une bonne soixantaine d'heures, durant lesquelles nous nous demandâmes si l'île que nous cherchions nous ferait le plaisir d'être le point fixe au milieu de ce périlleux manège, ou si elle chercherait, comme tous ses satellites, à nous esquiver et à nous couler.

Le matin du troisième jour, elle émergea des brumes à bâbord, et nous manœuvrâmes en direction du rivage. S'ils nous ont vus arriver, notre présence leur était sans doute indifférente,

car ils avaient, j'en suis certain, les moyens de mettre fin à notre équipée en un battement de cils.

Nous accostâmes dans une petite crique arborée où nous installâmes notre campement. Je craignais, dans les premières heures, que notre séjour prolongé sur cette plage ne fût interprété comme une tentative d'invasion, mais nul mouvement, de toute la journée, ne vint confirmer mes soupçons. Le calme plat qui nous enveloppait semblait au contraire indiquer une île déserte, ce qui ne manqua pas cependant d'inquiéter mes hommes, dont le premier soin avait été de débarquer l'une des caisses de munitions emportées par précaution. Pas une fois, au cours des multiples expéditions de reconnaissance qui suivirent, nous n'eûmes à nous en servir, à part pour la chasse au petit gibier.

Nos premières recherches furent infructueuses, car nous avions accosté du mauvais côté du croissant que formait l'île. Aussi, après avoir passé trois jours à battre en vain la broussaille environnante, nous remontâmes à bord du Victor pour faire le tour du littoral. En longeant la côte, nous finîmes par découvrir ce qui paraissait être l'embouchure d'un petit fleuve. C'était évidemment par là qu'il fallait commencer : suivre ce torrent, remonter jusqu'au point le plus proche de sa source, là où coulerait l'eau la plus pure, et la prélever.

Très vite, nous dûmes mettre pied à terre, le lit du fleuve devenant rapidement trop étroit pour nous permettre de manœuvrer. Nous accostâmes sur la rive droite et, une fois équipés en vivres, en barils et en munitions, nous commençâmes à remonter le courant à pied. C'est ce jour-là que, pour la première fois, nous eûmes la confirmation que nous n'étions pas seuls dans l'île.

Aux alentours de midi, nous trouvâmes une clairière où se formait, à la faveur d'un coude de la rivière, une sorte d'étang bouillonnant que bordaient des parois rocheuses. Autour de nous s'élevaient à présent des promontoires de plus en plus nombreux et abrupts, tandis que la pente de la rive

s'accentuait. Devant ces signes annonciateurs d'une région montagneuse, j'espérais que le terrain resterait suffisamment praticable, car nous n'avions pas emporté de matériel d'alpinisme. Nous nous apprêtions à déjeuner sur les bords de l'étang lorsque nous remarquâmes des ombres longilignes qui ondulaient sous les eaux. Il ne nous fallut pas longtemps pour convenir qu'il s'agissait de silhouettes humaines, mais jamais nous ne les vîmes remonter à la surface. Nous les observâmes glisser sous le tapis turquoise pendant quelques minutes, puis elles s'évanouirent comme elles étaient venues.

Mes compagnons me jetèrent un regard effaré. J'étais après tout l'expert, celui qui les avait emmenés jusque-là, celui qui était censé savoir à quoi nous avions affaire. Tout ce que je savais, c'est que ces ombres qui miroitaient sous l'eau, malgré leur apparence, ne bougeaient pas comme des êtres humains.

Nous poursuivîmes notre route sans plus les rencontrer. Vers la fin de l'après-midi, nous atteignîmes un plateau depuis lequel nous apercevions une immense cascade. Entreprendre l'ascension de cette montagne était plus que je n'en pouvais demander à mon équipage rompu de fatigue, aussi décidâmes-nous d'effectuer nos premiers prélèvements en ce lieu où le débit était puissant, et l'eau suffisamment limpide. Jamais encore je n'avais contemplé une eau pareille. De l'émeraude liquide.

Nous regagnâmes le campement à la tombée de la nuit, avec nos quatre premiers barils pleins en remorque. Durant les jours qui suivirent, nous ne croisâmes plus nos nouveaux voisins, malgré nos séjours répétés aux abords de l'étang, où nous guettions en vain leurs apparitions. On eût pu croire que nous avions été les jouets de quelque hallucination collective. Il nous fallut attendre plus d'une semaine pour voir d'autres signes de leur présence, cette fois sans équivoque.

Nous étions occupés à remplir une nouvelle cargaison de barils au bas de la cascade lorsqu'un formidable orage tropical nous surprit. À peine eûmes-nous le temps de nous réfugier sous les

frondaisons environnantes que des pluies torrentielles détrempèrent tous les reliefs de l'île. Les éclairs cinglaient sans interruption au sommet de la montagne, et le déluge nous coupait toute retraite vers le Victor, dont le mouillage était à plusieurs heures de marche. Nous en étions réduits à attendre la fin de l'averse. C'est alors que nous les vîmes.

Rien de ce que j'écrirai ici ne pourrait donner une idée de leur couleur, ni de leur façon de se mouvoir, car si leur corps était globalement bâti comme le nôtre, il suffisait de les voir escalader les aplombs rocheux pour comprendre que l'on avait affaire à tout autre chose. Ils étaient grands, quasiment filiformes, et leur peau nue semblait pétrie de la vase composite qui tapisse les fonds marins. Depuis notre position, il nous était impossible de distinguer les visages, mais nous vîmes les corps puissants et souples sortir des eaux et se hisser sans effort sur des crêtes vertigineuses. S'ils étaient avertis de notre présence, ils n'en donnèrent aucun signe. Ils continuèrent à se livrer, comme si de rien n'était, à ce qui paraissait être une sorte de cérémonie silencieuse, se concentrant sur la montagne d'où s'écoulait la cascade.

L'orage était visiblement un moment privilégié pour eux, et tandis que nous les observions, une bonne centaine d'entre eux émergèrent des remous du fleuve pour se disposer aux alentours de la montagne, tous les regards dardés vers le sommet. À intervalles irréguliers se soulevaient d'énormes colonnes d'eau, qui retombaient au bout de quelques secondes dans un fracas terrifiant. L'une d'elles, qui éclata à quelques mètres de notre cachette, fut bien près de nous emporter. Dans la tourmente, toutefois, un détail me frappa : de tous ceux que je vis ce jour-là et par la suite, pas un, non, pas un seul n'était vieux. Tous les corps étaient lisses, puissants, vigoureux. Et ils vivaient dans cette eau. Je ne m'étais pas trompé. Ce jour-là, j'ai su qu'enfin, j'avais trouvé ce que je cherchais.

Les femmes, surtout, étaient magnifiques.

Nous restâmes là peut-être une heure. L'averse s'intensifia, de

même que leur agitation, jusqu'à un paroxysme où, subitement, tout se figea. Pendant quelques instants, ils demeurèrent immobiles, comme statufiés, et tandis qu'ils fixaient la cime de la montagne, une clameur commença lentement à s'élever. Là encore, leur son n'avait rien d'humain : on eût cru entendre un ensemble de cuivres fraîchement sorti des eaux. La clameur enfla, s'amplifia au point que nous dûmes bientôt nous couvrir les oreilles, et tout à coup se produisit quelque chose que je peine à croire, aujourd'hui encore : la foudre frappa la cascade, se ramifiant à travers le rideau fluide tel un éphémère système nerveux, et dans la seconde même une ombre formidable surgit à travers la chute d'eau, comme de l'intérieur de la roche, pour s'élancer dans le ciel. Aucun d'entre nous n'eut le temps de voir ce qu'était cette ombre, mais il s'agissait d'un objet aux dimensions prodigieuses, quelque chose comme une orque ou une baleine, mais beaucoup plus long encore, une sorte de ver gigantesque qui fusa vers les nuées dans une traînée de fumée et d'étincelles.

Plus tard, en revenant au navire, nous fûmes tous d'accord pour dire que la chose était dépourvue d'ailes, et ne pouvait, par conséquent, être un avion ou un oiseau. Cependant, la pluie battante et les prestiges de la foudre avaient pu nous abuser. Une fois le monstre envolé, tous redescendirent gravement les parois avant de replonger dans le lit du fleuve. Bientôt, toute trace de leur passage eut disparu, et il ne nous resta qu'à attendre la fin de l'ondée, qui dura encore plusieurs heures.

Quelle qu'ait pu être cette chose, c'est vraisemblablement ce qu'ils considèrent comme leur divinité.

Pendant le reste de notre séjour dans l'île, nous employâmes le temps libre que nous laissait le remplissage des barils à chercher d'autres endroits où nos hôtes se manifesteraient, sans grand succès. Nulle part nous ne trouvâmes quoi que ce fût s'apparentant à une habitation, ni même à une construction : tout ce qui se trouvait à la surface de l'île était

d'origine entièrement naturelle. Si les Solymes avaient bâti en ces lieux, ils l'avaient fait sous terre, sous l'eau. En les rares occasions où nous les revîmes avant notre départ, ils se déplaçaient furtivement à l'ombre des bosquets, ou séjournaient brièvement au soleil d'une clairière ou d'un bassin, avant de s'en retourner d'où ils venaient, quelque part en dessous. Sur ce point au moins, Palamède ne se trompait pas.

Notre présence sur leur territoire ne les gênait en rien. Il est impossible qu'ils ne nous aient pas aperçus : nous n'étions ni rapides, ni discrets dans nos déplacements, contrairement à eux. Plus d'une fois ils nous ont épiés en silence, j'en suis convaincu ; jamais ils n'ont cherché à entrer en contact avec nous. Ils ne nous craignaient pas : à tout instant, ils auraient pu fondre sur nous et nous anéantir, s'ils l'avaient voulu. L'idée de nous voir repartir avec une cargaison de leur eau ne les contrariait pas outre mesure : la source leur en fournissait à profusion, et la quantité que nous emportions était somme toute négligeable. Le plan de l'île que je joins à ces pages indique les endroits où nous les avons repérés, mais jamais nous ne les avons véritablement rencontrés. Tout au long de notre séjour, ils nous ont savamment éludés. Preuve, s'il en est, qu'ils ne souhaitent plus avoir affaire aux hommes.

Le matin où nous levâmes l'ancre, nous avions deux cent trente-cinq barils en soute. Assez, croyais-je, pour le restant de nos jours. Nous ignorions alors que le voyage du retour serait bien différent de l'aller.

Nous nous débattions encore dans les Amphores quand la tempête nous enveloppa. Les bourrasques et les lames déchaînées ne tardèrent pas à nous jeter sur les récifs, qu'il devenait de plus en plus difficile d'éviter. Bientôt, un choc violent ouvrit une brèche à l'arrière de la coque, et nous commençâmes à sombrer. Les quarante barils que, par précaution, j'avais fait charger à bord des chaloupes de sauvetage furent tout ce que nous pûmes arracher au naufrage du Victor. Dans la tourmente, notre capitaine, que je payais

une fortune justement pour ce genre de choses, eut l'excellente idée de nous faire ramer jusqu'à l'un de ces redoutables écueils ambulants et de nous y amarrer. La manœuvre fut délicate : il fallut aborder le rocher de biais en luttant contre le courant et en essuyant nombre de vagues assassines, mais finalement nous parvînmes à nous arrimer et à grimper sur le récif, bien plus massif et solide que notre frêle embarcation. Nous nous attachâmes à des pitons rocheux à l'aide de cordages et luttâmes ainsi contre les éléments jusqu'à l'accalmie.

Les jours et les nuits qui suivirent furent particulièrement pénibles. Une fois la tempête éloignée, nous reprîmes la mer, mais les documents et les instruments nécessaires pour nous orienter ayant été engloutis avec notre vaisseau, nous ne pûmes que nous laisser dériver en espérant croiser quelque autre navire. Nous réussîmes à quitter les Amphores au bout de deux jours, et un chalutier nous recueillit une semaine plus tard. Nous avions rapidement épuisé les maigres rations de vivres qui se trouvaient dans la chaloupe, mais l'avantage que représentait notre importante réserve d'eau douce nous avait permis de survivre sans trop décliner. Nous avions vidé un baril entier de même que les deux tiers d'un second, et bien que nous n'eussions rien ressenti d'extraordinaire dans l'immédiat, il est évident que cette eau nous a maintenus en vie avec une certaine efficacité.

J'avais escompté revenir au Château avec deux cent trente-cinq barils, chacun contenant l'équivalent d'une quarantaine de bouteilles de deux litres, et consommer une bouteille par jour pendant les années à venir, jusqu'à épuisement de mes réserves. Suite à quoi, si ses vertus se vérifient, le monde entier pourra bénéficier de cette eau qui permettra peut-être, enfin, de faire reculer l'ennemi universel. Malheureusement, la réduction inopinée de mon stock m'oblige à modifier mes projets : j'en consommerai une quantité limitée, sur une période plus courte, et guetterai l'apparition de signes de vieillissement ou de maladie. Si j'en juge d'après ce que j'ai vu là-bas, un seul verre par jour devrait me conserver santé et vitalité pendant de nombreuses années. J'ai bon espoir, oui.

J’ai bon espoir pour chacun d’entre nous.

LE CONDUCTEUR

Pas maintenant, non. Estelle l'attendait. Il devait la rejoindre sur la plage, près de l'église. Ils avaient une vie ensemble, des habitudes, des projets. Comme tous les gens autour d'eux. Il lui avait présenté ses parents. Ils avaient fait des voyages, et comptaient en faire bien d'autres. Tout cela ne pouvait pas s'arrêter aussi brusquement.

Il avait cru se faire oublier. Cela faisait des années, à présent. Pourquoi ce soir ? Il l'avait pourtant bien vu se détacher sur le ciel d'orage et descendre lentement sur la ville. Personne d'autre ne semblait le voir. Aucun doute possible. C'était l'Alecton.

Alors, il courait à perdre haleine dans les ruelles de Trévandes. Il fallait gagner du temps. Il y aurait peut-être moyen de s'expliquer, de repousser l'échéance. Il négocierait, obtiendrait un sursis. Puis il s'enfuirait avec elle. Ils se cacheraient quelque part dans un pays perdu où le pouvoir de la Fée ne s'étendrait pas. Et ils vivraient cette vie qu'il avait mis si longtemps à trouver.

Les passants le regardaient dévaler la rue comme un possédé en se jetant des cris inquiets. À gauche, juste au-dessus des toits, l'Alecton le suivait, continuant sa descente, se rapprochant progressivement. Mais ils ne le voyaient pas. L'Alecton n'était venu que pour lui. S'il pouvait seulement atteindre Estelle, lui raconter toute l'histoire, lui promettre qu'il reviendrait…

Le vrombissement du moteur recouvrait tout. Les vapeurs pesaient sur ses épaules comme un souffle fauve. Autour de lui pleuvaient des étincelles bleuâtres, flocons électriques prenant leur temps, pour lui montrer que rien ne servait de courir. L'Alecton était tout proche à présent, si proche que Lucien s'attendait à se faire happer d'un instant à l'autre. Il était descendu si bas qu'il semblait sur le point d'emporter les toitures.

Soudain, le train décrocha et s'enfonça derrière les façades. Lucien obliqua dans la première rue à droite. Quelques minutes de gagnées. Il s'engagea dans la longue avenue qui descendait jusqu'à la plage. Il avait peut-être encore le temps. On apercevait déjà l'église. Elle ne pouvait guère être à plus de cinq ou six cents mètres. Comme ses pieds

foulaient le sable humide, la bruine s'intensifia. Du coin de l'œil il repéra le train, au loin, à l'arrêt, près de la frange d'écume que poussait la marée montante. La porte était déjà ouverte. On l'attendait. Il ne ralentit pas.

Retentit alors un son qu'il voulut prendre pour un coup de tonnerre. Le sable le freinait, les bourrasques déviaient sa course, mais il devait arriver jusqu'à elle, coûte que coûte. Le sol se mit à trembler.

Le son s'élève à nouveau. Quelque chose est après lui, quelque chose d'énorme, qui gagne du terrain. Il ne veut pas savoir ce que c'est, il veut juste revoir Estelle, même si on ne lui laisse pas le temps de lui parler, même s'il ne doit la voir que de loin. Il trébuche. Le sol vibre plus fort. Le grondement emplit la plage, le ciel. L'église et la dune vacillent. Tout à coup une masse s'abat sur lui, le plaque contre le sable, l'écrase. Trop lourd pour que ce soit un homme. Cette chose l'étouffe, et il ne sait pas ce qu'elle est. Le sable entre dans sa bouche, dans ses narines. C'est alors qu'il se souvient. *Le Conducteur*. Celui qui rattrape les fugitifs. Primeur n'avait pas précisé s'il les tuait ensuite. Le sable s'incruste dans ses yeux, quelque chose éclate, et juste avant de sombrer, il se dit que celui à qui il a affaire, après tout, n'est peut-être autre que le *marchand de sable*.

Il était perdu. Pour la première fois de son existence, le capitaine Rogovitch était perdu. Il lui en coûtait de l'admettre, mais ce démon de Sarcagneff l'avait bel et bien semé. Voici qu'il se retrouvait seul au cœur de ce désert qu'il avait si longtemps désiré connaître. L'ironie de la situation ne manquait pas de saveur, et il savait la goûter. Cette partie d'échecs qu'il disputait contre Sarcagneff depuis des années devait donc s'achever ici, au milieu de ces silhouettes spectrales que dessinaient autour de lui les coulées de lave refroidies, pions fondus sur ce vaste damier accidenté dont les confins échappaient désespérément au regard.

Rogovitch avait déjoué ses plans dans les steppes, l'avait vaincu sur les bords du fleuve Omir, il avait cru le tuer dans les passes des Monts Rhodiens, et finalement c'était son vieil adversaire qui remportait la mise en l'égarant dans ces montagnes calcinées. Il s'y était laissé mener comme un enfant.

Sa gourde était presque vide. Bientôt, il n'aurait plus la force de mettre un pied devant l'autre. Il devrait alors s'asseoir, et attendre la mort.

D'une certaine façon, l'idée que cet endroit devînt son sarcophage n'était pas pour lui déplaire. Il y avait entre sa nature intime et celle de ces lieux des résonances singulières. L'espace d'un instant, il vit ses propres ossements, séchés au soleil, imprégnés comme la pierre qui les entourait de cette puissante odeur de soufre, à jamais isolés des regards humains. Pouvait-on rêver fin plus appropriée, en somme ? Tout eût été dans l'ordre des choses, s'il n'avait échoué en cette morne région par la manœuvre de son ennemi juré. En d'autres circonstances, il eût apprécié la conversation silencieuse des homoncules de magma solidifié qui jalonnaient son chemin, et pris le temps de leur demander comment endurer l'éternité. Mais ils ne pouvaient lui apprendre comment retrouver le félon qui l'avait jeté dans ces parages et lui faire payer ses crimes, et c'était là, malheureusement, la seule chose qui lui importât sur l'heure.

L'horizon vacilla. À quand remontaient son dernier repas, sa dernière gorgée d'eau ? Il s'assit sur un petit promontoire, rejeta la tête en arrière et ferma les yeux. Peut-être allait-il simplement s'allonger ici dès maintenant, et attendre la fin. Il songea à tout ce qu'il laissait derrière lui, à tous ceux qu'il ne reverrait jamais. Ce cher vieux Bartolomeo, où pouvait-il bien être, à présent ? Il avait bien fait de lui ordonner de rester à Samilia : le pauvre garçon n'eût pas tenu deux jours dans cette fournaise rocailleuse. Soudain

il repensa à elle. Et s'il avait renoncé à poursuivre Sarcagneff pour rester avec elle, dans ce petit hameau au pied des Monts Rhodiens, qu'en serait-il advenu ? Auraient-ils pu être heureux ensemble ? Aurait-il pu quitter ses habitudes nomades, et demeurer sous un même toit ? Et s'il la retrouvait aujourd'hui, lui pardonnerait-elle ? Bercé par ces questions qui n'auraient bientôt plus lieu d'être, insensiblement, il s'endormit.

Il n'entendit pas le claquement des sabots qui s'approchaient au trot. Il ne vit pas l'ombre qui s'étendit sur lui, quelques instants plus tard. Il ne sut pas que c'était celle du fidèle serviteur qui, lui ayant une fois encore désobéi, l'avait retrouvé à temps.

Gilles Berne, *Le Désert de Basalte*, p. 286.

RETOUR AU CHÂTEAU

Quand je me suis réveillé, je pouvais à peine parler. Dès que j'essayais de dire un mot, un paquet immonde remontait de mes bronches jusque dans ma gorge et m'étouffait. Les aides-soignants me veillaient jour et nuit, m'administrant sirops et sédatifs, et je flottais entre deux mondes, sans parvenir à faire le bond décisif qui me jetterait d'un côté ou de l'autre. Au début, les balayeurs étaient régulièrement à mon chevet. Ils appuyaient sur ma poitrine, me tordaient les bras et les jambes, le plus souvent maladroitement grimés en aides-soignants. Puis, à mesure que la fièvre retombait, leurs visites se sont espacées. Il semble que ce cirque ait duré un peu plus d'une semaine.

On m'aurait apparemment retrouvé inanimé sous une pluie battante, au bord de la fontaine, et j'étais en conséquence passé à un cheveu d'une belle pneumonie qui m'aurait emporté à brève échéance. J'en ai été quitte pour quelques sermons carabinés et des élancements persistants dans la poitrine et les articulations. Me lever m'est devenu encore plus difficile qu'avant, si c'est possible. Mais ce qui me cause le plus de peine, c'est d'être à nouveau cloué ici. Après tout ce temps. Tout ce qui s'est passé n'a été qu'un long rêve amené par la fièvre, rien de plus. C'est à cette version que je vais m'en tenir : faire comme si rien n'était arrivé, comme si je n'étais jamais parti, n'en parler à personne. J'ai retrouvé les deux tickets restants dans la poche de ma veste, certes recroquevillés et ondulés sous l'effet de l'averse, mais toujours là. Le train reviendra. Il le faut. Si ce satané Conducteur ne décide pas de me tenir rigueur de ma tentative d'évasion.

Quand il reviendra, je retournerai là-bas, je la retrouverai et je lui expliquerai tout. Il faudra bien qu'elle me croie.

Les premiers jours où je redeviens lucide, je suis encore trop faible pour quitter mon lit. Argus et René me rendent visite. Chers vieux compagnons. Pour eux, je n'ai jamais quitté le Château. Je n'ai pas assez pensé à eux, quand j'étais là-bas. Argus pose sa tête sur ma main, au bord du lit, et se laisse caresser de longues minutes. René reste parfois plus d'une heure dans ma chambre. Il ne parle presque

pas. Il est content que je me sois réveillé. Il a eu peur que je meure avant lui. Pauvre René. Je t'ai connu jeune et fort, et heureux, et tu ne le sais pas. Je t'ai serré la main sous un soleil radieux, à soixante ans d'ici, loin de cet hospice de misère, et je donnerais n'importe quoi pour t'y renvoyer, pour que toi aussi, peut-être, tu puisses…

« Qu'est-ce qui t'a pris, sous ce déluge, à la fin ? me demande-t-il un après-midi au bout de trois quarts d'heure de silence.

— Il ne pleuvait pas quand je suis sorti, il me semble.

— Mais après ? On t'a retrouvé à une heure du matin, Lucien ! Tu as passé presque deux heures, là dehors ! Qu'est-ce que tu étais parti chercher ?

— Des étoiles filantes. J'imagine que je voulais les voir. Esther nous en avait parlé toute la journée.

— Qui ça ? C'est qui, Esther ?

— Eh bien, mon vieux ? Ta mémoire te joue des tours ?

— C'est plutôt ta fièvre qui fait un retour ! Il n'y a jamais eu d'Esther ici. C'était qui, dans ta tête, une aide-soignante ?

— Non, c'était… elle avait… »

Il me fixe comme si je venais de gober un rat. Mieux vaut ne pas persister dans cette voie. Rebrousser chemin, après tout, n'est-ce pas justement ce que l'Alecton m'a appris à faire ?

« Tu as raison, je… j'ai dû la rêver.

— À la bonne heure ! J'aime mieux ça. On a bien cru te perdre, les premiers jours, tu sais. Tu m'aurais laissé tout seul avec ces petits jeunes. Et avec les *autres*…

— Tu les vois encore souvent ?

— De plus en plus, oui. Comme s'ils sentaient venir la fin. Ça commence à m'épuiser. »

Moi, en revanche, je ne les ai pas même aperçus depuis que je suis sorti du brouillard. C'est étrangement calme, d'ailleurs. Où sont-ils passés ? Et Esther, où est-elle ?

***

Le lendemain matin, avec l'aide de ma canne dont j'avais presque oublié la sensation au creux de ma main, j'arrive à me traîner jusqu'au Salon. Les Sept Merveilles sont là, aplaties et délavées sur les murs, comme de vagues fantômes achevant lentement de s'estomper. Rien en ce monde ne peut être aussi triste. Sauf peut-être René. Avant de venir le rejoindre, j'ai fait un crochet par la chambre d'Esther. Vide et patinée d'une épaisse couche de poussière. Personne n'y a dormi depuis des années. Tandis que je relevais un à un les signes de son

absence, pour la première fois, une pensée absurde m'a frappé, que j'ai chassée aussitôt. D'heure en heure, pourtant, depuis cet instant, elle me semble de plus en plus évidente, aussi grotesque soit-elle. J'en aurai le cœur net en retournant dans ma chambre tout à l'heure.

Au Salon, René ne me décoche pas un mot. Il reste recroquevillé, impavide, devant la télévision. Éteinte. Les choses ont empiré depuis mon départ, tout semble l'indiquer. Il est encore moins loquace qu'auparavant.

« Je ne vais plus durer longtemps, Lucien, finit-il par me lâcher. Question de jours, je le sens dans mes os.
— Allons, pas de pleurnicheries ! Tu es encore solide comme un… »

Rien ne me vient.

« Ils sont partout, tout le temps. Ils me prennent tout, tout ce qui me reste. Je ne dors plus qu'une ou deux heures par nuit, quand j'ai de la chance. Dès que j'ouvre les yeux, ils sont là. Avant, il pouvait se passer trois ou quatre jours sans que je les croise, mais plus maintenant. C'est la curée. Regarde, là-bas, dans le coin. En voilà un. »

Je regarde là-bas dans le coin. Rien qu'une petite boule d'ombre et quelques toiles d'araignées. Est-il possible que pendant tout ce temps, j'aie moi aussi cru voir ces choses abjectes là où il n'y avait en réalité que des ballots de poussière ? Pour l'instant, je ne les vois plus. Je ne sais si c'est une guérison ou une rémission, mais c'est déjà un bon point.

« Quelquefois, ils sont dans mon lit. Je sens le matelas qui se met à gigoter, et tout à coup un bras en sort et m'agrippe la jambe, ou l'épaule. Il y a deux nuits de ça, je suis tombé. J'ai le bras gauche et la moitié du dos bousillés. Ils ne balaient plus, maintenant. Ils m'attaquent directement. D'ici peu, ils m'étrangleront dans mon sommeil. »

Je ne sais pas quoi répondre. Qu'est-ce qu'on peut répliquer à ça ?

« Dis-moi comment tu as fait, Lucien. Parce qu'ils ne s'en prennent plus à toi, n'est-ce pas ? Je le vois bien. Tu te redresses dans les couloirs, tu marches comme si tu n'avais pas peur, peur qu'ils te tombent dessus à la moindre occasion… qu'est-ce que tu leur as fait, pour qu'ils s'en aillent ?
— Argus… c'est bien d'avoir Argus, il les effraie, je crois ».

J'ignore pourquoi ils me laissent en paix. Depuis des jours, à présent. Argus faisait bien le ménage, mais jamais pour plus de quelques heures.

« Ce foutu chien… jamais là quand il faut… autant dire que mon compte est bon… »

Je ne dis plus rien. Les minutes passent. Nous avions tant de choses à nous raconter autrefois. Toujours un petit rien à mégoter ou à critiquer. Et nous voilà muets comme des carpes séniles. Il sent que je ne lui dis pas tout, et m'en garde rancune. Mais à quoi bon lui raconter mon histoire ? S'il ne me prenait pas pour un fou, s'il était assez désespéré pour y croire, il mourrait de chagrin de ne pouvoir vivre la même chose.

Pourquoi moi ? Pendant que René s'assoupit dans son fauteuil à mon côté (je resterai aussi longtemps qu'il dormira : on dirait que ma présence les tient temporairement à l'écart), une idée me vient à l'esprit : *le ticket d'Esther*. Celui qu'elle a voulu me donner, ce jour-là, quelque temps avant l'apparition de la Fée et du train. Et si c'était ce ticket qui avait attiré l'Alecton vers moi ? Je veille René pendant près de deux heures, puis il se réveille et s'en va lentement, en faisant gémir les roues de son fauteuil, sans me dire bonsoir. Peut-être, oui… peut-être vais-je pouvoir le tirer de là.

Enfin de retour dans ma chambre, je referme la porte derrière moi et ouvre le tiroir de la table de chevet. J'avais raison. Il est là. Elle me l'a laissé avant de disparaître. Elle était venue le glisser là en mon absence, parce qu'elle savait. Et en touchant ce vieux bout de carton fripé, ce précieux don qu'elle m'a fait en dépit de ma résistance, j'ai soudain la certitude de ce qui n'était jusqu'à cet instant qu'un doute invraisemblable : *c'était elle*. Elle n'a pas disparu, non : elle est partie, comme moi. Et elle est encore là-bas. Celle qui m'a offert le plus beau des voyages, et que je n'ai pas voulu connaître, quand elle l'a fait, tant j'étais aveugle et sourd à tout ce qui n'était pas ma peine. Celle qui m'attend au pied de l'église sur la dune, à Trévandes.

***

Le matin suivant, je trouve Argus dans la cour, assis au bas des marches, comme s'il m'attendait, prêt à l'aventure. Difficile de lui dire non. Quitte à attendre le retour de ce satané train, autant chercher à s'occuper. À nouveau, je m'engage avec lui dans les vastes régions inhabitées du Château. Prévenant, il demeure toujours près de moi, mais j'ai le sentiment que s'il me laissait tout à coup seul dans les

chambres désertes, cette fois, je n'aurais plus rien à craindre.

Il me mène à travers les interminables salons parsemés de meubles fantômes sous leurs draps blancs. Nous ne trouvons plus sur notre chemin les faisceaux de soleil sirupeux des promenades précédentes : le baromètre est à la pluie. Toutes les pièces semblent d'une humeur différente : elles sont plus sombres, plus grises. Mes hanches et mes genoux sont comme criblés d'un gravier minuscule qui crisse et me torture à chaque pas. L'humidité, sans doute, ou les séquelles de ma sieste sous le déluge. Parfois je crois voir des ombres filer le long des murs ou juste sous les plafonds. Elles ne s'agglomèrent pas, ne prennent pas forme solide. Même Argus ne prend pas la peine de les poursuivre. La malédiction est bel et bien conjurée. Pour le moment.

Je me demande dans laquelle de ces pièces le jeune frère du comte Octave est mort. Puis je cesse de me le demander. Trop longtemps, toutes mes pensées ont été tournées vers la fin. Il est temps de regarder dans l'autre sens. L'arrière est devenu un nouvel avant.

Nous passons devant la bibliothèque où nous avions trouvé le manuscrit original du Journal, mais Argus ne s'arrête pas : il semble avoir trouvé une piste.

Qui l'intéresse au plus haut point, à vrai dire, puisqu'il me laisse littéralement dans son sillage. Je m'efforce de le suivre au hasard des couloirs, jetant un œil dans chaque pièce pour voir s'il ne s'y trouve pas. Au final, je le retrouve au pied d'un grand escalier. Dans le mur s'entrouvre la porte d'un placard situé sous les marches. C'est visiblement là qu'il cherche à m'entraîner. Avec précaution, je pousse la porte et risque un œil à l'intérieur, monstrueux bric-à-brac tout emmailloté de toiles d'araignées. Çà et là je reconnais des ustensiles de vaisselle ébréchés, d'antiques jouets borgnes patinés de grisaille, des lambeaux et des haillons qui ne dépareilleraient pas un balayeur. Argus, assis quelques pas en retrait, attend patiemment que je trouve. Quoi ? Il a l'air d'avoir une idée bien arrêtée. Je le soupçonne de plus en plus d'être la réincarnation canine du comte lui-même.

À force de fouiner, le trésor finit par remonter à la surface : derrière un pantin de bois désarticulé au visage réduit à une sorte de large moisissure verdâtre, je déniche un petit carnet, assez semblable à celui qui était caché dans la bibliothèque, mais beaucoup plus succinct, à peine une dizaine de pages noircies.

Quand je me retourne, il est déjà debout, prêt à partir. C'est bien là

ce que nous étions venus chercher. Il n'y a plus rien à voir.

***

Le soir venu, après extinction des feux, je quitte subrepticement ma chambre pour arpenter les corridors obscurs. Je ne vais pas loin, seulement jusqu'à la porte de René, que j'ouvre sans bruit. L'espace d'un instant, à l'intérieur, je vois des ombres s'agiter autour du lit. Lorsque j'entre, elles se sont évaporées. Pauvre René. Bientôt, peut-être, tes nuits seront meilleures.

Sans le réveiller, je glisse dans son tiroir l'un de mes deux tickets restants. Après tout, il me reste celui d'Esther, dans ma table de chevet. J'aurai mes trois voyages. Et lui, maintenant, je gage qu'il en aura au moins un.

***

C'était lui. Depuis le commencement. Quand il m'a dit son nom, le premier jour, comment n'ai-je pas compris ? Tout paraît si évident, à présent. J'ai tout lu cette nuit. C'est bien son écriture. Je sais maintenant pourquoi il a cherché à m'entraîner avec lui. Je sais où il voulait aller, et quand je repartirai, je le retrouverai. Après tout, peut-être l'Alecton viendra-t-il pour tout le monde, peut-être nous donnera-t-il à tous une chance…

Il y a tout de même des morceaux qui ne collent pas. Si l'Alecton est censé nous ramener dans le passé, dans notre propre passé, nous n'aurions jamais dû nous rencontrer. À l'époque où j'ai lu son Journal pour la première fois, dans ma dix-huitième année, il avait déjà disparu – peut-être même était-il mort et enterré – depuis longtemps. S'il a voyagé à bord de ce train, il n'est donc pas retourné dans sa propre jeunesse. Pas seulement. Il faut que je retrouve sa trace. Ce qu'il a réussi, pourquoi n'en serais-je pas capable ? Je me suis bien débarrassé des balayeurs, qu'est-ce qui pourrait encore me faire obstacle ? Ah oui, le Conducteur… qu'importe ! La prochaine fois, je saurai l'éviter.

Les possibilités se multiplient. Avec deux tickets encore, qui sait jusqu'où je pourrais aller ? Une fois que j'aurai retrouvé Estelle, nous le chercherons, nous lui parlerons, et il nous emmènera avec lui. Il se peut même que j'en fasse profiter René, et Luron, aussi… Luron… Je continue à jouer mon rôle de vieux croulant avec les aides-soignants, sans trop forcer sur le gâtisme, en attendant mon train. J'aimerais qu'il vienne chercher René avant moi, ou bien que nous partions ensemble. Je voudrais pouvoir m'assurer qu'on lui donnera sa chance, que le ticket que je lui ai donné remplira son office. En réalité, je n'ai aucun moyen d'en avoir le cœur net, si ce n'est de patienter, et

d'espérer. Avec l'Alecton, on ne peut présumer de rien. Après avoir passé tout ce temps à le fuir, voici que je souhaite sa venue comme les grands insomniaques aspirent au matin.

***

Peut-être certains n'ont-ils besoin que d'une seule vie pour faire le tour des choses. Peut-être l'Alecton ne vient-il jamais pour eux, parce qu'ils n'ont rien à lui demander. Pour ceux-là, une nuit d'étoiles filantes n'est qu'un aimable spectacle ne recelant rien d'autre que son propre festival de couleurs. Ceux-là n'en veulent pas davantage pour être heureux. Ils ne connaîtront jamais cette angoisse avec laquelle nous scrutons le ciel, les soirs comme celui-ci, chaque fulgurance aussitôt évanouie en un espoir déçu. Je les envie, et je les plains aussi, car ils ignorent les joies inespérées de l'embellie tardive.

Combien de semaines écoulées depuis mon retour ici ? Sans doute la Fée et le Conducteur voudront-ils me punir en me faisant attendre encore un peu. Il se peut même qu'ils ne reviennent plus, s'ils me tiennent toujours rigueur de mon échappée manquée. Mais s'ils sont revenus pour lui, ils reviendront pour moi.

L'attente est longue. Il fait un peu froid, moins que la dernière fois, mais ce soir j'ai pris soin de me draper dans une épaisse couverture avant de me faufiler hors du bâtiment. Je peux rester ici jusqu'à l'aube, s'il le faut, assis sur le rebord de la fontaine, à compter les nuances de noir au firmament. Bientôt je ne distingue plus l'obscurité du ciel de celle de mes paupières, qui se referment insensiblement, engourdies par la nuit. Si bien que je ne me rends compte de rien.

Lorsque je rouvre les yeux et me retourne vers la lumière soudaine, il est déjà là. Je ne l'ai même pas entendu arriver. Il est descendu sans un son, s'est posé derrière moi comme un énorme papillon métallique à vapeur. Je ne le savais pas capable d'une telle discrétion. Quelque chose me serre la poitrine et m'étouffe quand je vois s'ouvrir la porte. Ils ne m'en veulent pas, en fin de compte. Ils me laissent y retourner. Je me sens si soulagé que je pourrais fondre en larmes comme un gamin. C'est curieux, non, à mon âge ? C'est que depuis quelque temps je ne sais plus très bien quel est mon âge, à force d'en changer.

En moi-même, je les remercie de m'accorder une seconde chance en montant à bord. Et je m'en veux un peu, aussi, car je sais que bientôt, je trahirai à nouveau leur confiance.

SECOND
JOURNAL D'OCTAVE

Voici des lustres que le monde me relègue parmi les fous. La publication des pages qui vont suivre, si tel était mon projet, n'y changerait pas grand-chose. Tout au plus m'enfermerait-on plus tôt que prévu. Qu'importe. J'ai maintenant le moyen de me dérober.

Dire qu'il m'a fallu tout ce temps. L'échec de mon expérience sur l'eau a bien fait rire mes détracteurs. On se régalait de guetter l'apparition de nouvelles rides sur mon visage, de voir mon dos se courber un peu plus, année après année. On attendait la prochaine expédition, histoire de voir jusqu'où la démence me pousserait. Je suis content de les avoir déçus. Après tant d'années, si nul effet ne se produisait, retourner en chercher n'aurait rimé à rien. J'étais sur une fausse piste, je le sais à présent. Pourtant, il y a par ailleurs des gens qui persistent à croire que j'étais sur la bonne voie, et viennent parfois de très loin sur le pas de ma porte pour me poser des questions. De nouvelles expéditions se préparent, sans mon concours, cette fois. Je ne suis de toute façon pas bien sûr que ce soit véritablement l'eau qui les intéresse. Je ne veux plus être associé à la suite des événements.

Quel que puisse être l'effet de cette eau sur les Solymes, il ne se produit pas chez les humains. Il s'agit probablement de l'une des nombreuses facettes de leur étonnante maîtrise de cet élément : ils parviennent à en tirer des bienfaits que nous demeurons incapables de susciter pour nous-mêmes. Que ceux qui veulent retourner là-bas le fassent. C'est ailleurs que je compte chercher, désormais.

En vérité, les rumeurs ne sont pas sans fondement : je suis réellement fou. Je l'ai su sans l'ombre d'un doute à la minute

où j'ai vu ces spectres, car je ne sais quel autre nom leur donner. Même s'ils s'accrochent à des objets tangibles – leurs vêtements miteux, et ces balais sans doute sortis de quelque arrière-placard du néant – ils font ce que font les spectres. Ils traversent tout, même moi. Ils s'attardent dans les pièces vides. Ils traînent leur résidu d'existence dans mes parages, et bien qu'ils ne fassent rien de particulier – les spectres ne font ni ne sont quoi que ce soit, ils subsistent, c'est tout –, je sens confusément qu'ils cherchent à me prendre quelque chose. Mon visage, peut-être, puisqu'ils n'en ont pas, apparemment. Peut-être davantage, puisqu'ils n'ont pour ainsi dire rien. Mais ils n'étaient que le début.
Ensuite j'ai rencontré cette fille qui se prétend Fée. Elle n'a pas quatorze ans, j'en jurerais, mais elle m'a fait le plus beau cadeau qui puisse être. Il s'appelle l'Alecton. J'ai compris que ma folie devenait irrémédiable quand je l'ai vu descendre du ciel et se poser dans les jardins du Château en pleine nuit. Ces trois tickets que j'ai tenus dans mes mains – et le troisième que je tiens encore en ce moment – ne sont-ils donc tangibles qu'à la manière vaporeuse des balais, ne sont-ils façonnés que de cette matière contrefaite qu'utilisent les spectres pour se déguiser en êtres et nous approcher ? Ou sont-ils véritables ? Je ferai bon usage de celui qui me reste, que ces voyages et toute cette population fantomale existent uniquement dans mon cerveau dérangé, ou qu'ils soient dotés d'une quelconque manière de réalité.

Elle prétend que l'on n'a droit qu'à trois voyages, et que lorsque vient l'heure de repartir, on ne peut s'y soustraire. J'ai fait semblant de la croire, pour commencer. Personne ne pourrait sérieusement envisager de se limiter à un nombre de voyages aussi réduit. En tout cas, certainement aucun de ces légumes livides que j'ai croisés à bord. Après le troisième retour, il ne reste plus qu'à attendre la fin, tous le savent bien. Et à les voir s'engourdir sur leur siège, je doute que leurs trois tentatives aient suffi à refaire leur bonheur.

Mon premier voyage fut un échec sur toute la ligne, peut-être justement parce qu'il était en ligne droite. Victor est mort,

encore, et rien de ce que j'ai pu faire ne l'a empêché de tomber malade. Tout s'est passé exactement comme la première fois, et lorsque l'Alecton est finalement revenu me chercher, je l'avoue, ce fut presque un soulagement.

Lors de mon second voyage, j'ai pu remonter l'expédition dans l'île. Cette fois, nous sommes restés plus longtemps, mais il n'était plus question de prélever l'eau. Nous avons consacré l'essentiel de notre temps à observer les Solymes, en particulier leur rituel au pied de la cascade pendant les tempêtes. Car c'est là que se jouait l'essentiel, que j'avais été trop aveugle pour comprendre au cours de mon premier séjour. Là, j'ai eu la confirmation de ce que je soupçonnais depuis le soir où j'ai rencontré cette soi-disant Fée : cette ombre gigantesque qui sort de la montagne quand l'orage se déchaîne, cette créature aux airs de dragon que les Solymes semblent vénérer comme une sorte d'idole sombre et fumeuse, ce n'est ni une ombre, ni une créature, ni une idole. C'est l'Alecton.

Nous avons prolongé notre visite le temps d'assister à six tempêtes. Elles étaient assez fréquentes et rapprochées à cette époque de l'année pour nous permettre d'établir des statistiques sans équivoque : à chaque orage relativement violent, l'Alecton sort de la cascade, comme d'un creux à l'intérieur de la montagne, et monte vers les nuées, immanquablement. Jamais, cependant, nous ne l'avons vu faire le chemin inverse. Il doit emprunter une autre voie d'accès, quelque part en amont. Là n'est pas l'important. Ce qui compte, c'est d'avoir établi avec certitude l'un de ses points de passage. On n'a guère le choix, en effet, lorsque l'on a affaire à un train volant dont nul ne sait comment il va et vient, que de se résigner à subir la règle inepte des trois voyages, et de le laisser nous prendre et nous rejeter à sa guise. Pour celui qui sait où et quand le train passe, en revanche, qui sait jusqu'où s'étendent les possibilités ?

Il faut croire que la Fée a vu clair dans mon jeu, car la nuit même où nous levions l'ancre, elle était à mes trousses.

Naturellement, mes braves compagnons, n'étant pas concernés, n'ont pas vu l'Alecton fendre le firmament et descendre vers le Victor avec son obscure détermination. Ils ne savaient pas sur quoi ils tiraient, quand je leur ai ordonné de prendre les armes et d'abattre cette chose qu'ils ne pouvaient ni voir, ni entendre. Je ne l'ai compris que trop tard : il fut bientôt si proche de nous que j'ai craint de le voir broyer le navire. Quand j'ai vu la porte s'ouvrir, je me suis jeté à l'eau.

Il ne lui a fallu que quelques instants pour plonger avec moi et disparaître complètement sous les vagues. Mes hommes, restés à bord, me lançaient des bouées, me croyant devenu définitivement fou, ce qu'ils redoutaient de longue date. À peine eus-je le temps de voir deux d'entre eux sauter à la mer pour me secourir (comme je les ai aimés, alors ! eux que je n'ai jamais plus revus) qu'un poing de géant m'enserra les jambes et m'entraîna par le fond. Au prix d'une lutte acharnée, je parvins à me dégager et à remonter aspirer une boufFée d'air, mais la seconde fois que mon assaillant m'agrippa, il ne me laissa aucune chance.

Je ne sais pas ce qu'était cette chose. Aux dires des autres passagers, il s'agirait du Conducteur en personne, qui s'occuperait de remettre dans le droit chemin les aspirants déserteurs. Il n'est donc pas si redoutable, puisque je suis toujours là. Qui plus est, il m'a laissé le troisième ticket. Cependant, rien ne garantit qu'il se montrera aussi généreux la prochaine fois. C'est pourquoi il est vital que je ne le laisse plus mettre la main sur moi. La Fée connaît mes intentions, désormais. Je suis très probablement sous haute surveillance. Et pourtant, ils me laissent une dernière chance, comme pour m'inviter à les battre à leur propre jeu, si j'en suis capable. D'autres l'ont peut-être fait avant moi. Si tel est le cas, rien d'étonnant à ce que personne n'ait entendu parler d'eux : la Fée n'a sans doute nulle envie d'ébruiter leurs exploits, et ces évadés, pour leur part, ont tout intérêt à se faire oublier.

Il me tarde, à présent, de voir revenir l'Alecton. Mes balayeurs ne me laissent plus une nuit de répit. Il y a des semaines que

cela dure. Vraisemblablement est-ce là ma punition pour avoir tenté d'enfreindre les règles : on me laisse mijoter indéfiniment dans ce bouillon hanté, jusqu'à ce que je me flétrisse de remords, peut-être, et que je comprenne l'irresponsabilité de mon attitude. Ils me prennent pour un fugueur comme les autres, promptement corrigé et dissuadé. Ils ignorent mon endurance et ma détermination. J'ai passé toute mon existence à contrecarrer les avancées de la mort. Maintenant qu'elle m'envoie ses émissaires quotidiennement, je tiens enfin un moyen de la mettre en échec pour de bon. Non seulement pour moi-même, mais aussi et surtout pour mes semblables, mes frères. Pour vous. Pour Victor. Pour nous tous. Qui pourrait se décourager si près du but ?

Je rongerai mon frein le temps qu'il faudra. S'ils exigent des gages de confiance, je les leur donnerai. En attendant qu'ils reviennent me chercher, je m'empoignerai avec les balayeurs chaque jour, chaque nuit. Je sens bien qu'ils me vident, mais j'ai encore de la réserve. Qui me dit, d'ailleurs, qu'ils ne sont pas en réalité à la solde de la Fée, eux aussi ? Que la mort, en fin de compte, ce n'est pas elle ? Sombres visiteurs, en charge des châtiments et autres basses œuvres… ils ne savent pas à qui ils ont affaire.

Je poursuivrai l'Alecton sans relâche. Il me ramènera dans le passé autant de fois que nécessaire. J'irai chercher Victor. Il est vivant, là-bas, quelque part dans le pays en arrière, et je le ramènerai. Ensemble, nous partirons dans le sillage de l'Alecton, nous trouverons d'autres points de passage, et nous deviendrons ses passagers clandestins perpétuels. Un jour peut-être, si j'en trouve le moyen, je tuerai le Conducteur, et je le détournerai. Je le mettrai au service de l'humanité tout entière. Nous vivrons, revivrons, encore et encore, sans jamais plus nous éteindre. Ce privilège que la Fée réserve à quelques-uns deviendra un droit universel. S'il existe d'autres Alectons quelque part dans les limbes, nous les traquerons, nous les conquerrons. Victor sera fier de son grand frère. Nous irons chercher ceux qui sont morts, et nous les ramènerons aussi. Vos sœurs, vos frères, vos parents. Vous.

Oui, il me tarde de voir revenir ce train. Il ne me reste plus qu’une chance, mais il ne m’en faut pas davantage.

PASSAGERS DES AMPHORES

D'abord obscure supposition, puis rumeur rapidement propagée, la guerre était devenue imminence partagée par tous. Présentée comme inévitable par bon nombre de journaux et de personnalités politiques, l'invasion des Amphores se profilait de jour en jour comme condition indispensable à la survie à long terme de l'humanité. Les écrits du comte d'Urgis, longtemps considérés comme un piètre échantillon de littérature pour adolescents, étaient maintenant disséqués avec une inquiétante ferveur, depuis que des photographies prises lors d'expéditions aériennes dans le ciel de l'île avaient révélé la présence ponctuelle de créatures correspondant d'assez près à la description qu'il avait faite des Solymes. La carte de l'île, qu'il avait dessinée au jugé et incluse dans les pages de son journal, avait été reprise et corrigée suite à de nombreuses heures de survol. On en connaissait désormais l'emplacement et la configuration exacts, et l'organisation d'une coalition internationale pour investir les lieux n'était plus qu'une question de semaines.

Parmi les centaines de récifs flottants qui constituaient l'archipel, on avait réussi à identifier quelques îlots stables, à des distances relativement modestes de l'île même, sur lesquels on entreprenait la construction de forteresses destinées à accueillir les troupes. Les moyens engagés étaient considérables, bien que l'on ne sût pas réellement combien étaient les Solymes. Tout ce que le comte avait écrit de vérifiable était utilisé, tout ce qui laissait place au doute donnait lieu aux plus alarmantes conjectures. Peut-être avait-il exagéré ou inventé certains détails pour faire vendre ses pages, mais dans l'éventualité où ses hypothèses sur les pouvoirs des Solymes s'avéreraient fondées, l'artillerie lourde ne serait pas un luxe. L'île avait beau être petite, et sa population forcément peu abondante, on ne préjugeait de rien quant à ses moyens de défense.

Le pivot du conflit qui se préparait était l'eau, naturellement, mais également la technologie secrète qui permettait aux Solymes de la manipuler à leur gré. Certes, le comte avait vieilli comme tous les hommes, puis disparu oublié de tous, mais il existait une assez forte probabilité qu'il se fût trompé dans ses calculs. Après tout, n'était-il pas revenu des Amphores avec une quantité d'eau bien inférieure à celle initialement prévue ? Rien ne permettait, dès lors, d'affirmer que

l'eau était inefficace. Il se pouvait fort bien qu'il n'en eût pas consommé suffisamment, ou du moins pas au rythme approprié. Il se pouvait aussi que le secret fût non de la boire, mais de s'y baigner, ce qu'il n'avait évidemment pu faire, étant donné le peu de réserves qu'il avait constituées. Peut-être enfin cette eau n'avait-elle d'effet que sur les Solymes, pour des raisons physiologiques, et faudrait-il découvrir le moyen de la traiter pour la rendre efficace sur les corps humains. L'échec du comte ne représentait somme toute que la faillite d'un homme, c'est-à-dire d'une théorie. Il en subsistait suffisamment d'autres pour que la piste ne soit pas abandonnée.

Qui plus est, si seulement un dixième des capacités qu'Octave prêtait aux Solymes était véridique, ce serait encore une avancée considérable pour la science et les arts militaires, perspective à ne pas négliger. En d'autres termes, il y avait bien là de quoi mettre au travail les quelques centaines de géologues, hydrologues et météorologues qui s'occupaient à cartographier les mouvements des récifs et à dresser des itinéraires permettant de naviguer entre eux en toute sécurité. Les forteresses avoisinantes permettraient un débarquement simultané en plusieurs points de l'île, qui ouvrirait rapidement la voie à l'encerclement et à la réduction subséquente des Solymes sur leur propre territoire. La possibilité d'une négociation avait été promptement écartée, en raison de leurs apparitions rares et imprévisibles en surface d'abord, mais aussi du fait que personne ne connaissait leur langue, s'ils en avaient une. La perspective d'une attaque aérienne avait été reléguée aux solutions de toute dernière extrémité, car on craignait qu'un bombardement n'endommageât le fleuve, ou l'écosystème qui favorisait le développement de l'eau si ardemment convoitée.

En fin de compte, l'unique détail du journal que nul n'avait trouvé moyen d'exploiter était cette ombre monumentale qu'il disait avoir vue surgir du flanc de la montagne. Aucun détail sur les relevés des expéditions de reconnaissance n'avait permis d'en savoir davantage. Aussi, le principe de précaution prévalant toujours, n'écartait-on pas l'éventualité de quelque arme secrète.

L'idée d'une guerre prochaine divisait, mais les promesses inédites de celle-ci, et l'assurance qu'elle serait brève puisque menée contre un adversaire minuscule, suscitaient un enrôlement massif dans divers pays. Parmi les futures recrues se trouvait un homme que Lucien, seul à connaître l'étendue du désastre à venir, devait à tout prix empêcher de partir.

***

Estelle et Lucien arrivèrent un soir d'été dans le hameau où se produisait la troupe ambulante de Luron, qu'ils avaient suivie de place en place pendant plusieurs jours, se fiant aux témoignages des habitants et de la presse locale – la ratant souvent de peu. Ils s'étaient retrouvés au pied de la dune, à Trévandes, là même où ils s'étaient perdus. Il avait été absent plusieurs mois, mais chaque soir elle était revenue l'attendre, parce qu'elle savait tout, depuis le début. Et il avait fallu à Lucien un aller-retour au pays de sa propre mort pour le comprendre. À son retour, il s'était senti plus idiot que jamais.

« Esther, comment ai-je pu…

— Estelle. J'ai toujours été Estelle, même au Château. Seulement, là-bas, tu ne me regardais pas. Tu ne regardais personne, tu n'écoutais rien.

— Et le ticket… le vieux ticket que tu m'as donné…

— C'était mon troisième. Tu peux le garder, je n'en ai plus besoin. Deux voyages me suffisent, puisque je fais mon deuxième avec toi.

— Alors toi aussi, tu as rencontré la Fée. De quoi avait-elle l'air ?

— Il paraît que c'est différent pour chacun, et à chaque fois. Pour moi, elle a pris les traits d'une femme que j'ai aimée, il y a longtemps. Celle qui m'a appris à dessiner. J'ai été très heureuse avec elle, mais un jour j'ai compris qu'elle pouvait être heureuse sans moi. C'est pour la rejoindre que j'ai fait mon premier voyage, mais ça ne s'est pas passé comme je l'avais imaginé. Les premiers voyages sont souvent un échec, à ce qu'on dit. C'est pour ça qu'on nous en donne deux autres.

— Et si… si nous pouvions en avoir plus ? »

Elle l'avait dévisagé avec une méfiance soudaine qu'il ne lui connaissait pas, du moins pas envers lui. Il lui avait alors parlé du second journal d'Octave, celui qui avait croupi dans les profondeurs inhabitées du Château, absurde, impubliable, parce qu'il racontait précisément ce qui leur était arrivé, à eux. Les balayeurs, la Fée, l'Alecton. Il lui expliqua le projet fou du comte, et les raisons de sa disparition. Elle eut d'abord l'air de croire qu'il avait tout inventé, même lorsqu'il lui montra le manuscrit qu'il avait pris soin d'emporter avec lui. Puis elle réfléchit et changea d'expression :

« Alors, ce grand illuminé qui est venu nous voir au pied des portes d'Anagoor…

— Victor ! C'est ça, c'est comme ça qu'il se fait appeler. C'est lui ! C'est le comte. Il est revenu, et il a trouvé le moyen de rester. Peut-être que si on le retrouve…

— Pourquoi veux-tu le retrouver ? Tu ne penses pas que trois chances, c'est déjà mieux que rien ?

— Imagine, Estelle : si nous pouvions commander l'Alecton, le diriger à notre guise ! Tu as sûrement perdu des gens que tu aimais, nous pourrions…

— Ce n'est pas à ça que sert l'Alecton ! Octave est malade. On ne sait même pas si c'est bien lui, d'ailleurs, ni s'il est encore vivant.

— Tu préfères retourner au Château ? Tu veux qu'on attende patiemment de se faire repêcher, qu'on nous ramène au point de départ ?

— On ne reviendra jamais au point de départ, Lucien. Nos voyages nous changent. Quand on repart, on ne se retrouve jamais exactement à l'endroit d'où on est parti.

— *Justement* ! J'en reviens, j'y suis retourné, et j'étais au Château, comme avant ! Qui nous dit qu'à la fin du dernier voyage, on ne nous y renverra pas ? Qu'on ne se perdra pas ? Que tout ceci n'est pas qu'une vaste farce, et qu'on ne peut pas espérer mieux qu'un sursis ?

— Un sursis ? C'est comme ça que tu appelles ce qui nous arrive ? Tu n'as pas trouvé mieux ? »

Sur la petite place où s'étaient agglutinés les spectateurs devant les tréteaux, on jouait le dernier acte d'une comédie dans laquelle Luron tenait le rôle d'un vieux bourgeois excessivement pingre qui dilapide sa fortune pour une jeune étudiante experte en duplicité. Au terme d'une ultime péripétie permettant au malheureux d'éviter la banqueroute et à l'intrigante de tirer sa révérence, le rideau tomba et le public, après avoir copieusement applaudi, se dispersa. Bientôt la foule fut suffisamment clairsemée pour que Luron, affairé à démonter la scène avec les autres comédiens, remarquât leur présence. Comme Lucien s'y était attendu, il salua Estelle avec toute l'extravagance qui lui était coutumière, avant de les emmener poursuivre la conversation dans une taverne toute proche.

« C'est la grande vie, Lucien ! Franchement, tu ne sais pas ce que tu rates ! J'ai toujours dit que tu étais fait pour monter sur les planches. Vous, mademoiselle, qui avez l'air de bien le connaître, n'êtes-vous pas de cet avis ?

— Oh, moi, vous savez, je ne l'ai vu monter que sur les planches d'un bateau !

— Ah, oui, le théâtre en mer, rien de tel. Mais plus sérieusement, me direz-vous ce qui vous amène à me traquer jusqu'aux tréfonds des plus obscures bourgades de province ? »

Lucien ne voyait aucun moyen d'aborder le sujet de manière crédible.

« Il va y avoir une guerre, Luron…

— Une guerre ? Ici ?

— Aux Amphores.

— Ah oui, l'archipel ! Tout le monde s'y intéresse, ces jours-ci… mais c'est un brimborion, un grain de poussière ! L'invasion ne durera pas plus de deux minutes. En quoi cela nous concerne-t-il ?

— L'invasion sera un échec. Ensuite il y aura un enrôlement forcé, et des dizaines de milliers d'hommes seront envoyés à l'assaut, et d'autres déserteront. Ne me demande pas comment je sais toutes ces choses, fais-moi confiance : je les sais. La seule solution, c'est de disparaître avant que le conflit éclate. De cette façon, on ne pourra pas nous accuser de désertion. »

Luron posa sa pipe sur la table et les fixa tous deux d'un air songeur.

« Je suis conscient que tout ça doit te paraître…

— Ce que je me demande, Lucien, c'est pourquoi tu te crois obligé de venir me dire toutes ces choses, à moi. Vous n'avez qu'à vous enfuir, tous les deux, et aller couler des jours paisibles sous les cocotiers de je ne sais quels tropiques…

— Tu vas t'engager, Luron. Tu ne vas pas attendre l'enrôlement massif qui suivra les premiers revers. Tu vas t'engager volontairement dans les mois qui viennent. Et tu seras là-bas quand le carnage aura lieu. Nous sommes venus pour t'en dissuader. »

Court silence agrémenté de ronds de fumée distraits.

« J'avoue y avoir pensé, oui… après tout, c'est une noble cause, non ? L'avancement de la science, prolonger l'espérance de vie de l'espèce humaine : peut-on rêver mieux ? Mais c'est absurde, enfin, vous m'avez regardé ? Même si j'essayais, je serais réformé d'office !

— Vous ne serez pas réformé, répondit Estelle. Vous irez aux Amphores, et vous n'en reviendrez pas.

— Et alors ? Qui s'en plaindra ? Je n'ai pas de famille, je ne laisse personne derrière moi. Vous deux, vous êtes là l'un pour l'autre, mais moi ? Si je ne reviens pas, est-ce forcément une mauvaise chose ? Et puis, il peut y avoir mille raisons au fait que je ne revienne pas. Peut-être ne me ferai-je pas tuer. Peut-être en réchapperai-je sur un radeau pour voguer ensuite vers d'autres cieux. Non, vraiment, vous n'auriez pas dû vous donner tant de peine. Vous pouvez vous en retourner tranquillement d'où vous êtes venus, sans regrets. Ce bon vieux Luron est toujours aux commandes.

— Rien ne te fera changer d'avis ? »

Luron se contenta d'un vague sourire embrumé.

« Allons, vieux, sérieusement : toi ? Dans l'armée ? Tu es l'anti-soldat par excellence, celui qui rue dans les brancards, celui qui rompt les rangs ! Qu'est-ce que tu irais faire là-bas ? Et pourquoi participerais-tu à cette boucherie ?

— Les voies de nos semblables sont impénétrables, mon cher Lucien. Mais parlons d'autre chose ! Vous allez me gâter ma bière si nous poursuivons dans ces eaux-là ! »

Comprenant qu'il n'y avait rien d'autre à faire, Lucien changea de sujet. Tandis que la conversation prenait un tour ouvertement plus mondain, il se rappela l'étrange imperméabilité dont Luron faisait preuve, au lycée, lorsqu'il était en butte aux insultes et aux quolibets. C'était à ce même mur qu'il venait de se heurter. Quel besoin avait Luron de lui opposer ce soir ce rempart intérieur ? Après toutes ces années, il ne voyait pas plus clair dans les motifs de son plus vieil ami qu'autrefois. Quelque part derrière ces yeux pétillants et ce sourire joufflu se nouait quelque sombre conjonction dont nul ne connaissait l'enjeu. Le repas se termina tard dans la nuit, et lorsque vint l'heure de se séparer, il n'osa plus aborder le sujet.

« Tu vas y aller avec lui, n'est-ce pas ? », lui demanda Estelle une fois qu'ils furent seuls. Cette force phénoménale qui faisait converger le monde entier vers un îlot minuscule au fond d'un archipel perdu, cette étrange gravité à laquelle il s'était arraché une première fois par la supercherie de l'exil était en train de le happer à son tour. Il n'avait d'autre choix que de s'y laisser engouffrer.

***

Durant les mois qui suivirent, ils voyagèrent encore un peu, profitant de tout ce qui était encore à eux, sachant bien que le temps, désormais, n'était plus qu'une parenthèse inquiète que la guerre refermerait bientôt. Ils retournèrent voir les parents de Lucien pour leur annoncer son départ prochain. La chose n'alla pas sans difficultés. Ne pouvant avouer les véritables motivations de son enrôlement, il dut invoquer des prétextes alambiqués qui ne firent guère illusion.

« Tu veux nous faire croire que cette invasion inepte t'intéresse ? Tu n'as jamais tenu un fusil de ta vie ! Et puis, ces choses, ces Solymes, n'ont jamais cherché querelle à qui que ce soit ! Que veux-tu aller trouver sur leur île ? demanda sa mère.

— Je ne dis pas que cette guerre est juste, simplement que je dois y aller. Je vous promets que je reviendrai.

— Si c'est en un seul morceau, ce sera déjà beau ! intervint son père. Tous ces bouquins dont tu t'es farci le crâne… tu n'as donc pas assez voyagé avec ton boulot ? Il te faut la grande aventure, le grand voyage du comte d'Urgis, c'est ça ? »

Il y avait quelque chose de noir dans les reproches qu'ils lui adressaient, bien qu'ils n'en eussent pas conscience. Après avoir quitté le pays pour éviter l'enrôlement, il ne les avait jamais revus. Voilà qu'il s'apprêtait à les abandonner encore, sans pouvoir s'expliquer. Il ne pouvait qu'espérer les revoir un jour, si le projet d'Estelle réussissait.

« Je sais comment vous sortir de là, tous les deux, lui avait-elle dit. Vous embarquerez pour les Amphores avec toutes les nouvelles recrues, comme si de rien n'était. Vous suivrez la formation et les entraînements dans une de ces forteresses, et tu essaieras de le convaincre. Le moment venu, je vous ferai évader.

— Et s'il ne veut toujours pas se laisser convaincre ?

— Tu l'assommeras et on le mettra dans un sac ! »

***

Arriva le matin du grand départ. Cinq immenses paquebots pouvant contenir chacun plus d'un millier de passagers ronflaient à quai, brandissant leurs panaches de fumée blanche comme des étendards sur la foule des futurs combattants. L'effervescence courait le long des embarcadères, les adieux pleuvaient, les enthousiasmes pétillaient au pied des passerelles, et Lucien se frayait un chemin parmi la masse en ébullition dans l'espoir d'y apercevoir celui qu'il était venu chercher. On regroupait les nouveaux venus par origine géographique, aussi avait-il d'assez bonnes chances de le retrouver à bord du bateau. Estelle avait préféré ne pas venir, et s'atteler immédiatement à l'exécution de son plan dont elle n'avait pas voulu lui révéler le détail, par souci de sécurité, disait-elle. Peu lui importait le détail, après tout. Il avait confiance.

Partout autour de lui, on se bousculait, on s'interpellait joyeusement, on se tutoyait dans un grand vent de fraternité qui passait sur lui sans l'émouvoir. Tous, ils se croyaient au seuil d'une formidable aventure qui changerait bientôt la face du monde. S'il leur avait dit ce qui les attendait, ils lui auraient ri au nez. Il ne pouvait pas empêcher ce qui allait arriver. Tout ce qu'il voulait, c'était limiter les dégâts dans la mesure de ses moyens, en ramenant celui qu'il s'efforçait de repérer dans la cohue… il se figea. Ce grand escogriffe, là-bas, qui dépassait d'une bonne tête le flot des jeunes soldats en partance… ces vêtements usés, si délavés, si ternes qu'ils sautaient aux

yeux dans ce fourmillement d'uniformes flambants neufs… déjà, Lucien ruait des épaules pour le rattraper, car si c'était lui… et c'était forcément lui…

Obnubilé par cette silhouette fuyante, il ne vit pas arriver celui qui le percuta, si violemment qu'il manqua de tomber à la renverse. Il lui fallut quelques instants pour reconnaître ce visage surgi du passé, l'expression fermée, plus encore qu'autrefois, les cheveux frisés, la petite cicatrice en haut du front, à droite. Alexandre ? Ici ?

Ils ne s'étaient plus croisés depuis cette soirée fatidique où, il le voyait bien maintenant, il était allé trop loin. Il se prit à regretter son geste, à vouloir tenter, sinon une réconciliation, du moins un mouvement d'excuse, aussi tardif fût-il. Il se mit à bredouiller quelque chose en ce sens. C'est alors qu'Alexandre sourit. Jamais encore Lucien n'avait vu un sourire comme celui-là. Ils n'échangèrent pas un mot, mais il comprit, à ce que ce rictus soulevait d'amertume, de mémoire et de froide lucidité, tout ce que des excuses pouvaient avoir de dérisoire. Le fossé qu'il avait ouvert entre eux ne se refermerait plus. Chaque parole, chaque geste supplémentaire ne ferait que le creuser davantage, le tirer vers le gouffre. Lucien recula et se fondit dans la foule. Longtemps, l'œil d'Alexandre resta rivé sur lui. Lorsqu'il parvint à s'en libérer, Victor avait disparu.

On lui indiqua la passerelle. Il embarqua. On appareilla. Comme il regardait s'éloigner le rivage qu'il espérait revoir un jour, il songea qu'à bord du même navire se trouvaient Luron et Alexandre, quelque part. Étrange manière de réunion. Il avait déjà vécu sur un bateau, ce qui lui rendait l'ambiance un peu familière, mais le décor et les acteurs avaient changé. Il arpentait ponts et entreponts, comme naguère, avec cette fois un vide presque douloureux au creux de l'estomac, un vide qui grandissait à mesure que l'on approchait de la destination. Il y avait tant de passagers qu'il dut attendre l'heure du premier repas pour mettre enfin la main sur Luron, qu'il trouva assis seul au bout d'une table, dans la grande salle commune.

« Ça, par exemple ! Mon antimilitariste favori ! Qu'est-ce qui vous amène ici, mon cher ? Prenez donc un siège !

— Je n'ai pas changé d'avis, Luron, dit-il en s'asseyant. Je suis là pour une seule raison.

— Ton opiniâtreté t'honore. En tout cas, tu me vois ravi de te compter parmi les nôtres : ce sera bien plus amusant comme ça. Si tu évites de te faire tuer, naturellement.

— Eh bien, disons que si je te surveille, tu me surveilleras ?

— L'affaire semble honnête. Nous parlerons rémunération après le dessert.

— Parce qu'il y a un dessert ?

— Façon de parler. »

Ce soir-là, tandis qu'ils marchaient le long du bastingage dans la tiédeur trompeuse du couchant, ils se sentirent presque comme au bon vieux temps, lorsqu'ils quittaient furtivement l'enceinte du lycée pour dériver au hasard des rues. Tout semblait bizarrement les ramener vers cette époque inconséquente où rien ne les opposait, où leurs gestes, leurs paroles ne risquaient pas à tout instant de les précipiter dans l'abîme. Comme si l'existence n'était en fin de compte qu'une série limitée de tableaux faisant sans cesse retour, toujours les mêmes, sous un éclairage un peu différent. Luron tirait quelques boufFées distraites en scrutant l'horizon où émergeraient, d'ici quelques jours, les redoutables récifs ambulants.

« Il paraît qu'avec les relevés aériens ils ont établi un itinéraire sans danger. Dommage. Je n'aurais pas été contre un petit naufrage à l'arrivée. Au moins, ç'aurait été une expérience nouvelle.

— J'ai vu Alexandre sur le quai, juste avant d'embarquer. Il est à bord.

— Tiens ! En voilà un autre qui ne m'a jamais frappé comme étant un fervent partisan de l'institution militaire. Pour se retrouver ici, il doit être au moins aussi désespéré que nous. Tu comptes lui refaire le coup de la bouteille ?

— Non, je ne fais pas dans le déjà vu. Ou du moins, plus maintenant.

— Ça tombe bien, j'ai comme le sentiment que ce qui nous attend au bout de cette croisière ne ressemble à rien de ce que nous avons connu… oui, si ces fameux Solymes existent réellement, il me tarde de les rencontrer…

— On ne va pas les rencontrer. On va les envahir. Et ils vont tuer tout le monde.

— Quelle confiance en notre stratégie nationale ! Tu es venu spécialement pour faire baisser le moral des troupes ?

— On sait tous les deux que cette guerre ne t'intéresse pas, Luron, alors dis-moi franchement : pourquoi ? Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Ma foi, je ne sais pas. Je ne me rappelle pas t'avoir invité. En ce qui me concerne, disons que je suis curieux de voir comment ça finit. »

Ils s'endormirent dans les cabines-dortoirs au son caverneux de l'immense machine qui les emportait droit vers la tempête, et qui n'était peut-être pas le bateau.

***

La veille de leur arrivée à destination, en plein milieu de la matinée, alors que le navire venait d'entrer dans l'archipel des Amphores et manœuvrait prudemment entre les écueils, un attroupement se forma sur le pont supérieur. Intrigués, Lucien et Luron s'approchèrent du petit groupe, au centre duquel on devinait une certaine agitation ainsi que des cris inintelligibles. Quelqu'un parlait, ou plutôt vociférait, et les sons se suivaient comme pour s'agglutiner en phrases solides, mais le résultat demeurait un magma incohérent dont les bouillonnements échouaient à se muer en mots. Arrivé à quelques mètres de la scène, Lucien fut pris d'un effroyable doute : entre les spectateurs qui oscillaient et refluaient, il lui avait semblé voir un balayeur. Les mêmes haillons miteux, les mêmes gesticulations saccadées, mais celui-ci était grand, beaucoup plus grand que les autres, plus grand même que tous les hommes présents sur le pont…

Victor. Au moment même où Lucien s'avance vers lui, il se retourne. C'est bien le corps de Victor, sa façon de bouger encore, sous les soubresauts, mais son visage n'a plus rien d'humain. Le nez a presque disparu, les yeux sont recouverts d'une membrane laiteuse rattachée aux paupières, et entre ses lèvres émaciées s'étirent de minces filaments solides qui semblent l'empêcher d'ouvrir complètement la bouche. Les sons qui en sortent, ont quelque chose de métallique, comme d'un broyeur en action, et bien qu'il ne les comprenne pas, Lucien sent que c'est lui que Victor appelle en quelque obscure façon. Ou s'agit-il d'un balayeur égaré, imitant grossièrement son apparence ? Quoi qu'il en soit, le géant jette son balai et s'élance brusquement vers lui en hurlant. Comme il tente de l'agripper, deux hommes se précipitent sur lui et s'efforcent de le maîtriser. Aussitôt, il les empoigne tous deux et les rejette en arrière avec une telle force qu'ils renversent plusieurs membres de l'assistance. Il pose alors la main sur l'épaule de Lucien et commence à le traîner avec lui sur le pont en poursuivant ses énigmatiques rugissements, mais déjà d'autres lui saisissent les bras, l'entourent, lui arrachent Lucien et le forcent à reculer. Pendant quelques secondes, il les regarde lutter, Victor contre cinq ou six adversaires, la mêlée les entraînant dangereusement près du bastingage, et subitement, quand l'un des combattants s'effondre sous un coup terrible de Victor, tous les autres jettent leurs forces dans un ultime assaut et le font basculer par-dessus bord.

Immédiatement, on arrête les machines et l'on envoie un canot de sauvetage récupérer le naufragé, mais les recherches restent vaines. Épouvanté, Lucien les voit revenir bredouilles. Était-ce vraiment lui,

ou seulement une de ces choses venues le poursuivre jusqu'ici ? Comment auraient-elles fait, et pourquoi ? Et si c'était bien lui, et qu'il était mort… ?

« Lui, en tout cas, il avait l'air de bien te connaître », lui souffle Luron, accoudé à la rambarde à son côté.

Ce soir-là, sur les listes, aucun des passagers enregistrés ne manquait à l'appel.

À bord du navire encalminé, tout l'équipage semblait s'engourdir davantage de jour en jour, accablé par la chaleur écrasante. La chasse au trésor devenait une lutte pour garder les yeux ouverts.

« Croyez-vous que nous trouverons bientôt l'épave du galion ? demanda Diego au capitaine un après-midi où la torpeur se faisait invincible.
— Très certainement, monsieur, prenez patience. Il faut d'abord attendre l'ouragan. »

Étonné par cette réponse, Diego jeta un œil sur la mer huileuse qui les entourait, où ne se profilait pas la moindre ride, aussi loin que portât le regard.

« Quel motif avez-vous de craindre un ouragan ? Le ciel me semble on ne peut plus clément, c'est le temps idéal pour partir à la recherche d'un trésor ! »

À ces mots, le capitaine eut un sourire amusé, et leva les yeux vers l'unique nuage blanc qui hantait les cieux.

« On voit bien que vous n'avez pas cherché beaucoup de trésors dans votre vie, monsieur Diego. Autrement, vous sauriez qu'on ne trouve jamais de trésor sans affronter un ouragan. »

Gilles Berne, *Ouragan en Mer des Épaves*, p. 127.

L’OURAGAN

« Vous n’espérez pas remettre en question l’effort concerté de sept nations différentes avec vos appréhensions personnelles, monsieur Agravelle ? »

Il n’avait pas réellement compté sur un revirement de la hiérarchie, mais par acquit de conscience, il avait tout de même tenu à demander un entretien avec le commandant de la forteresse dans les jours qui avaient suivi son arrivée.

« Non, mon Commandant. Sans présomption aucune, je voulais vous mettre en garde. Nous allons faire face à un adversaire comme nous n’en avons jamais rencontré, et nous n’aurons pas l’avantage, contrairement à ce que laissent penser les apparences. Je souhaitais simplement m’assurer que tout serait fait…

— Vous pouvez être tranquille, et remiser votre sollicitude. Nous avons étudié cette île sous toutes les coutures, et avons suffisamment de patrouilles et de guetteurs dans les parages pour voir venir le danger. Je vous suggère de vous consacrer à votre entraînement dans les semaines qui viennent, et de laisser les spéculations d’ordre stratégique aux officiers compétents. »

Il était ressorti sans illusions de leur entrevue cinglante. « C’était couru d’avance, mais vaillamment tenté », lui dit Luron lorsqu’il le retrouva quelques minutes plus tard. « Détends-toi maintenant, et apprécie un peu la villégiature… »

En fait de villégiature, leur séjour était plutôt mouvementé. L’entraînement que devaient suivre les nouvelles recrues était exigeant, les instructeurs sévères, et le temps leur était compté puisque l’offensive devait avoir lieu sous huit à dix semaines, la date officielle ne leur ayant pas encore été communiquée. La forteresse qui les accueillait abritait quelque trois mille personnes, et s’élevait si haut qu’un phare avait été disposé au sommet de la tour majeure, qui guidait les vaisseaux militaires dans ces eaux notoirement dangereuses. Dès son arrivée, Lucien avait été frappé par le caractère éminemment provisoire de l’endroit : cette caserne géante qui se voulait bastion imprenable avait été érigée si vite, dans la perspective d’un assaut prochain et rapide, qu’en dépit de ses hautes tourelles et

de ses épaisses murailles, il y régnait une atmosphère d'échafaudage permanent. Si le corps central où logeait l'essentiel de la garnison était achevé, les rivages de l'îlot étaient peuplés d'ailes latérales, de quais et de fortifications en chantier. À l'intérieur même des quartiers finis fleurissait encore une foule d'échelles, de tentures et de plates-formes indiquant la poursuite des travaux. Les soubassements et le rez-de-chaussée se constituaient majoritairement de salles collectives, réfectoires, dortoirs, entrepôts, salles de cours et d'entraînement, tandis que dans les étages s'échelonnaient les bureaux et les postes d'observation. Vers les combles de la forteresse, parmi les guérites des vigies éparpillées sur les remparts, on avait aussi ménagé quelques cellules pour accueillir les éventuels prisonniers capturés pendant l'attaque.

Au loin, vers le nord, on voyait émerger des flots un monticule noir, qui verdissait les jours de beau temps : l'île. Tout autour d'elle, huit forteresses fraîchement construites sur des récifs stables étaient disséminées à diverses distances. Celle où se trouvaient Lucien, Luron et Alexandre était l'une des plus proches.

Alexandre n'avait pas reparu depuis leur arrivée. Tout au plus Lucien l'avait-il aperçu au détour des couloirs, sans pouvoir engager la conversation. C'était peine perdue, de toute façon. Ils n'étaient jamais dans le même groupe pendant les formations. Le plus souvent, Lucien se trouvait même séparé de Luron, mais il lui en fallut peu pour comprendre que la formation militaire était particulièrement éprouvante pour son vieil ami. S'il s'en tirait avec les honneurs dans les cours théoriques et dans le maniement des armes à feu, les épreuves physiques lui infligeaient un véritable calvaire, et ses échecs répétés lui valaient régulièrement de copieuses moqueries de la part de ses collègues. Les cours d'escrime et les parcours d'obstacles, entre autres, noircissaient constamment ses journées. « Qui, de nos jours, a encore besoin d'escrime ? On ne gagne plus les guerres à coups de fleuret ! » grommelait-il en riant au réfectoire, à l'heure du dîner. « Sur scène, j'embrochais les malfaiteurs à tour de bras. Les épées en carton, c'est tellement plus maniable… »

En vérité, ne sachant guère à quoi s'attendre après le débarquement, les stratèges militaires avaient décidé de former les troupes à diverses techniques de combat, y compris l'escrime, au cas où les Solymes, ennemis d'un autre temps, attaqueraient à l'arme blanche des soldats à court de munitions. Lucien ne brillait pas franchement lui-même dans ce genre d'exercice, et au bout de plusieurs semaines d'entraînement intensif, demeurait piètre bretteur.

Rien de tout cela, après tout, n'était vraiment nécessaire : il comptait bien voir arriver Estelle et son plan d'évasion avant le déclenchement de l'offensive. Le soir, quand ils avaient quartier libre, Luron et Lucien arpentaient les terrasses qui surplombaient les remparts, fixant ce minuscule renflement de terre qui les attendait à l'horizon.

« Quelquefois, je regrette presque de ne pas m'être fait réformer, en fin de compte ! ronchonnait Luron. Si j'avais su que ce serait si éreintant, j'aurais sans doute signé à l'encre sympathique. Il y a intérêt à ce que le jeu en vaille la chandelle.

— Il n'est pas encore trop tard. Estelle va nous ménager une porte de sortie. Il n'y a qu'à attendre encore un peu…

— Ah, tu ne renonces jamais, décidément, ça fait plaisir à voir ! En fait, je crois que c'est aussi pour ça que mes instructeurs ne m'ont pas encore renvoyé à la société civile. Ils apprécient ma persévérance, envers et contre tout. Peut-être se disent-ils par ailleurs qu'il sera bon de m'avoir dans leurs rangs sur la plage quand nous débarquerons, parce qu'en offrant une cible idéale par mon imposante carrure, je détournerai les tirs ennemis de nos troupes…

— Tu vas venir avec nous, de gré ou de force. Je ne te laisserai pas te faire fusiller pour je ne sais quelle lubie secrète. Qu'est-ce que tu cherches à prouver, à la fin ? Tu n'avais pas tout ce que tu voulais, avec ta troupe, sur les tréteaux ?

— Oh si, c'était fabuleux, les plus belles années de ma vie. Il ne se passe pas un jour que je ne les regrette. Mais la vraie question est : *toi*, que cherches-tu à te prouver, en me suivant jusqu'ici ? Toi qui sembles connaître l'issue de ce conflit à l'avance, toi qui avais toutes les clefs en main pour t'esquiver avant que les choses ne tournent mal, quelle mouche t'a piqué de prendre ce bateau ?

— Si tu ne pars pas avec moi, tu ne reviendras pas.

— Allons, ne t'en fais pas pour moi. Quand ton Estelle se montrera, file avec elle. Un homme de mon envergure, ça ne disparaît pas comme ça. »

En une seule occasion, ils se retrouvèrent face à face, le fleuret à la main, au cours d'un entraînement. Lucien, qui avait obtenu assez rapidement l'avantage sans pour autant exceller en la matière, avait laissé Luron remporter l'assaut pour lui permettre de redorer un peu son blason aux yeux des instructeurs. Luron semblait distrait, l'esprit ailleurs, et se fendait d'un air absent. Il frappait de travers, parait les coups sans conviction, gauche et pataud, tel un lion de mer hors de l'eau. Lucien ne reconnaissait plus l'adversaire étonnamment vif et redoutable qu'il avait affronté par jeu dans la maison abandonnée, des années plus tôt. En dépit de cette inébranlable détermination qu'il

affichait depuis le début, Luron paraissait fatigué, diminué, et pour la première fois l'idée le frappa que peut-être, Luron souhaitait bel et bien y rester.

La nuit, les profondeurs creuses de la forteresse résonnaient d'échos indistincts qui indiquaient la poursuite des activités diurnes : la guerre se préparait aussi pendant que les soldats dormaient. Souvent éveillé jusqu'à des heures avancées, Lucien fixait le plafond du dortoir, à l'affût de ces sons caverneux qui lui rappelaient les soirées passées seul dans le labyrinthe familier de Thérandal, où il aimait à penser que les bruits énigmatiques qui se répercutaient dans les grottes émanaient du grand visage de pierre lui-même, appels ou messages codés à lui seul destinés. Peut-être y avait-il sous la forteresse quelque autre visage géant, qui de sa mystérieuse puissance engloutie influençait par menus clapotis le destin de milliers d'hommes.

***

Les semaines passaient. L'attaque était imminente, et l'effervescence à son comble. Sur les multiples forteresses qui entouraient l'île, on guettait le moindre signe de la hiérarchie, le moindre fragment de papier qui pourrait ressembler à ce fameux ordre anticipé par tous. Lucien ignorait à quelle date exacte l'offensive serait lancée, puisqu'il avait autrefois fui avant le début des hostilités, mais à mesure que l'échéance approchait, la perspective de voir arriver Estelle et son issue de secours se faisait de plus en plus ténue. Les chances de retrouver Victor s'amenuisaient, elles aussi, de jour en jour. Par moments, l'idée saugrenue l'assaillait qu'il serait presque heureux de voir tout à coup l'Alecton descendre et l'emmener loin de l'enfer qui se préparait dans cet archipel. Que mieux valait, peut-être, après tout, vivre encore quelque temps parmi les balayeurs et subir leurs attaques répétées que mourir après-demain dans la bataille. Il espérait, alors, que René, s'il avait pu revenir en arrière, ne se trouvait pas dans l'une de ces forteresses à attendre de perdre une nouvelle fois ses jambes.

***

L'ordre arriva un matin pendant le petit déjeuner. Les cours et les entraînements de la matinée furent annulés pour une réunion où l'on allait communiquer à tout le monde les détails de l'offensive.

« J'espère qu'on va attaquer directement à l'épée, souffla Luron. Toutes ces armes à feu, ça tue le vrai bonheur de la boucherie. »

« Nous passerons à l'action dans trois jours, à l'aube. Une heure avant le lever du soleil, nous embarquerons et nous dirigerons vers l'île. Nous aurons trois objectifs : sécuriser le périmètre qui nous est

imparti, avancer jusqu'au fleuve pour prélever une importante quantité d'eau et installer un camp, et capturer si possible un ou plusieurs Solymes que nous ramènerons avec nous pour étude. Nous ne visons que la plage sud-ouest de l'île : d'autres détachements en provenance des forteresses voisines s'occuperont du reste du territoire. Dans le meilleur des cas, nous ne rencontrerons aucune résistance : tous nos renseignements indiquent que la population des Solymes est très peu nombreuse, et il semble de plus qu'ils ne possèdent aucune technologie. Nous n'avons pas trouvé trace d'armes, mais cela ne signifie pas qu'ils en sont dépourvus. Peut-être disposent-ils de ressources qu'il ne nous a pas encore été donné de voir. Nous ne prendrons donc aucun risque inutile. Une patrouille aérienne ira reconnaître le terrain juste avant notre arrivée, et nous tiendra informés de tout changement au sol pendant l'assaut. L'île ne présente aucune structure fortifiée, mais nous pouvons être amenés à affronter des obstacles indirects et inattendus, incidences de la météo ou inégalités de terrain. Il faudra donc progresser sans précipitation. L'île n'est pas bien grande. En deux jours, si tout se passe comme prévu, nous en aurons pris le contrôle. »

Deux jours, se dit Lucien. *Si vous saviez, mon commandant, comme vous êtes loin du compte…*

Le lendemain, un navire accosta. Il transportait une délégation de la presse internationale venue couvrir le grand événement. Par la force des choses, les journalistes furent assaillis dès leur arrivée pour avoir des nouvelles fraîches du pays, car l'isolement était tel dans la forteresse, et les contacts avec les familles si rares et compliqués, que ses résidents ne voulaient pas laisser passer la moindre chance. Bon nombre de journalistes se prêtaient d'ailleurs très volontiers au jeu, qui leur donnait en retour la possibilité de s'entretenir avec des soldats et de recueillir des informations exclusives.

Parmi les nouveaux visages débarqués ce jour-là, il y en avait un que Lucien et Luron connaissaient bien, et qu'ils avaient longtemps cru ne jamais revoir. Devenue désormais l'un des noms à suivre dans une génération de jeunes journalistes en plein essor, Cécile Fayel devait fatalement fouler le sol de la forteresse pour y glaner son lot de renseignements, mais ni l'un ni l'autre n'avaient un instant songé que la chose fût même possible. Le seul qui l'avait envisagée, car il l'attendait depuis des semaines avec un espoir presque dément, c'était Alexandre.

Cécile avait changé. Elle avait gardé ce charme suave qui était le

sien dans leurs toutes jeunes années, mais s'y était ajouté quelque chose de dur et de presque rêche dans le maintien du dos et de la tête, comme si à tout moment elle s'accrochait bec et ongles à quelque invisible soutien pour ne pas tomber. Il y avait dans sa démarche, aussi absurde que cela pût paraître, comme des relents du Château. Lorsqu'ils la virent passer avec le reste de la délégation pour se rendre à la salle où le commandant allait donner une conférence de presse, elle sembla les reconnaître, et même leur sourire. Pour Alexandre, qui s'était pratiquement planté en travers de son chemin, elle n'eut pas un regard. « Oh, le vent a tourné, murmura Luron, ça n'augure rien de bon… ». En effet, songea Lucien, l'ouragan n'était pas pour dans deux ou trois jours. Il venait tout juste d'arriver.

Quelques instants plus tard, ils virent arriver un autre visage familier, qui redonna quelque espoir à Lucien : Estelle montrait sa carte de presse à l'officier chargé d'accueillir le groupe, et leurs regards se croisèrent brièvement. Ils ne pouvaient se parler pour l'instant, mais c'était suffisant : il savait pourquoi elle était là. L'irruption de cette invitée surprise ne put échapper à Luron, qui se contenta d'adresser à Lucien un sourire vaguement étonné, qui semblait vouloir dire : « Tiens ! Tu n'avais pas tout à fait tort, finalement ! »

L'attente fut interminable. Une fois la conférence achevée, les journalistes ressortirent et eurent l'occasion de discuter avec les soldats qui, rongés de curiosité, les avaient guettés à l'entrée de la salle. C'est à ce moment que Lucien put enfin rejoindre Estelle, qui l'entraîna à l'écart.

« Il était moins une ! J'ai vraiment cru que tu n'y arriverais pas…
— Allons, Lucien, tu doutais de moi ? »

Elle lui montra la carte de presse, criante de réalisme.

« Il m'a fallu le temps de faire fabriquer ça et deux ou trois autres choses chez Primeur, à Trévandes, puis de négocier mon passage à bord de ce bateau auprès des autorités. Les places étaient comptées, ça n'a pas été une mince affaire. Au fait, Primeur se souvenait de nous, il te passe le bonjour…
— Ah, le vieux renard ! Heureusement qu'il était là ! Mais il ne nous reste plus beaucoup de temps, qu'est-ce que tu as prévu ?
— Eh bien, d'après ce cher commandant, l'offensive démarre après-demain, tôt le matin. Le mieux est que vous quittiez en douce vos dortoirs demain soir, une fois que tous les autres seront endormis. Le

bateau de la presse est à quai de ce côté, au sud de la forteresse. J'aurai drogué la sentinelle qui garde l'accès à la passerelle. Une fois montés à bord, je vous indiquerai où vous cacher pour échapper aux fouilles. Je suis passagère clandestine professionnelle, après tout, n'est-ce pas ? Ce sera un jeu d'enfant. Avec le remue-ménage que va déclencher l'assaut sur l'île, ils n'auront pas le temps de s'intéresser de près à votre disparition.

— Justement, il y a un problème : Luron n'a pas l'air de vouloir nous accompagner. Il refuse de s'expliquer, mais quelque chose l'enracine à cet endroit, il ne veut pas en démordre.

— Il te reste jusqu'à demain soir pour le persuader. Après ça, je t'emmène avec moi, qu'il nous suive ou non ! »

Comme ils revenaient parmi les autres pour éviter d'attirer les soupçons, il eut la surprise de voir Cécile marcher droit vers lui, avec un étrange sourire qui, lui sembla-t-il, n'était pas totalement dénué de nostalgie. Un peu plus loin derrière elle, il aperçut le visage de Luron, qui haussait les épaules, aussi étonné qu'il l'était lui-même, et un peu plus loin encore, Alexandre. Cet Alexandre autrefois fier et hautain et farouchement seul, aujourd'hui attaché aux pas d'une femme qui l'ignorait souverainement, raide et muet comme un spectre qui enrage de ne plus pouvoir toucher le monde des vivants.

« Lucien Agravelle… j'avoue que tu étais bien la dernière personne que je m'attendais à trouver ici ! À part peut-être Luron, bien sûr…

— Je pourrais en dire autant pour toi. Mais j'imagine que dans ta filière professionnelle, c'était un rendez-vous incontournable…

— On peut dire ça, oui. Chère collègue, lança-t-elle à Estelle en qui elle voyait une simple concurrente, vous permettez que je vous emprunte monsieur, si vous avez fini ? Nous sommes en quelque sorte de vieux amis…

— Oh, faites, je vous en prie ! Je le récupérerai plus tard… »

Cécile emmena Lucien dans une petite pièce fermée où ils purent s'asseoir.

« On nous laisse utiliser ces petits parloirs pour les entretiens individuels, reprit-elle une fois qu'ils furent installés. C'est plus intime qu'une conversation debout parmi tous ces badauds, n'est-ce pas ?

— Certainement », dit-il sans épiloguer. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, elle avait tenté de lui arracher le visage. Aujourd'hui, elle se comportait comme s'ils avaient partagé des moments de complicité inoubliables.

« Ça doit être quelque chose, de participer à une aventure pareille, non ? Nous, les gens de la presse, nous ne sommes jamais que les éternels spectateurs, toujours sur le bas-côté…

— Et pourtant, te voilà.

— Mais parlons de toi, plutôt : qu'est-ce qui t'a amené à rejoindre cette croisade insensée ? Ne me dis pas que tu as avalé les salades du vieux comte d'Urgis ? C'était bon à lire sur les bancs du lycée…

— Urgis s'est trompé sur bon nombre de choses, mais pas sur toute la ligne. Trop de gens vont bientôt le découvrir à leurs dépens.

— Tu es incroyable, Lucien ! Aujourd'hui comme hier, tu prends des rêveries de jeune homme avec le sérieux d'un vieillard ! Je crois que c'était ça, d'ailleurs, qui m'attirait le plus chez toi. Cette intensité, je trouvais ça touchant. Maintenant, je trouve seulement ça triste.

— Alors pourquoi m'interroger ? Pourquoi ne pas t'adresser à celui que tu es vraiment venue voir ?

— Qui ça ? Alexandre ? Haha, mon pauvre Lucien ! Tu n'as jamais digéré cette histoire, pas vrai ? Je suis désolée pour tout ce qui s'est passé. Sincèrement désolée. À l'époque, je n'étais sûre de rien, je ne savais pas ce que je voulais. C'est un peu normal, à cet âge-là…

— Mais maintenant, tu le sais.

— Maintenant, oui. »

Il y eut un petit silence, que ni l'une ni l'autre n'aurait pu expliquer.

« Tant de choses se sont passées depuis… tu sais qu'il t'en a longtemps voulu ? Moi, je trouvais que ça lui allait plutôt bien, cette cicatrice. Et puis, quand je la regardais, ça me faisait un souvenir de toi, du temps où tout était encore possible. Tu as complètement disparu ensuite. Où étais-tu passé ? J'ai essayé de retrouver ta trace…

— Vraiment ? Dans quel but ?

— Sans but précis. Pour savoir ce que tu devenais. Peut-être pour te revoir. Pour réparer quelque chose. Je ne sais pas.

— Tu avais fait ton choix, non ?

— Oui, c'est vrai. Avec une certaine maladresse, je l'admets. Tu avais des raisons de m'en vouloir.

— Alors… ?

— Il s'est trouvé que lui n'avait pas encore fait le sien. Ou disons qu'il en a fait plusieurs, par la suite. J'ai longtemps fermé les yeux, jusqu'à en vomir. Nous avons eu des moments sombres. Puis j'ai fini par renoncer. On commet des erreurs dans la vie. On ne peut pas revenir en arrière. »

On peut. Certains ne font même rien d'autre que ça.

« À en croire le haut commandement, vous serez bientôt de retour. On aura peut-être l'occasion de se parler plus longuement et plus sereinement à ce moment-là ? »

Une porte venait de s'ouvrir qu'il avait crue fermée à jamais, une porte si longtemps espérée qu'elle avait failli ruiner sa vie par deux fois. Il lui fallut toute la résolution dont il était capable pour répondre :

« Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. »

Elle le dévisagea avec un étonnement sincère, dans lequel il ne trouva pas trace de la rancune qu'il avait attendue.

« Dommage. Si jamais tu changes d'avis, essaie de me retrouver. Je dois y aller, maintenant. Il me reste beaucoup de gens à voir. Mes amitiés à Luron. »

Il la raccompagna dehors. Devant l'entrée de la salle, toujours la même cohue, toujours les mêmes visages. Luron était toujours là, qui attendait probablement de savoir ce qu'elle lui avait dit. Estelle aussi, avec qui il devait encore discuter les détails de l'évasion. Il venait de dire au revoir à Cécile qui s'éloignait quand subitement, elle se retourna, se précipita sur lui et l'embrassa. Longuement. Violemment. Il voulut la repousser, mais cet autre Lucien qui vivait encore en lui et qui s'était flétri durant plus d'un demi-siècle dans l'espoir de ce moment n'avait pas la force de le refuser.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, elle s'éloignait à nouveau, lui tournant le dos. Et devant lui les regards abasourdis de Luron et d'Estelle, à qui il allait falloir tout expliquer. Tout autour d'eux, des sifflets et des cris de joie, car tout le monde ici croyait avoir assisté au baiser d'amants de longue date qui se promettaient le bonheur après la guerre. Y compris Alexandre, peut-être, dont Lucien intercepta furtivement le regard noir, et l'inscrutable sourire, avant de le voir disparaître dans la foule.

***

Estelle ne voulut pas en savoir plus. Ce qu'elle avait vu l'avait blessée, mais elle se doutait bien qu'il n'avait pas été l'instigateur de la scène. À peine lui laissa-t-elle le temps de lui expliquer qui était Cécile.

« L'important, c'est que tu sois à l'heure au bas de la passerelle avec

Luron, et que nous quittions cet endroit une bonne fois pour toutes. »

Pas plus que les jours précédents, cependant, Luron ne voulut se laisser convaincre. On arrivait au dernier soir, et tout espoir de l'arracher à cette mort choisie semblait perdu.

« Tu te souviens de l'histoire du prince dans le désert ? », lui demanda Luron sur les remparts, comme le soleil venait de sombrer derrière la mer. « Il y a une autre histoire, plus courte, et plus importante… c'est l'histoire d'un prince à qui le ciel avait donné le plus magnifique royaume de toute la création. Ses sujets étaient heureux et loyaux, ses champs étaient fertiles et ses villes opulentes. Mais à les voir et à les toucher, le prince n'éprouvait rien. C'était comme si toutes ces choses qu'on lui offrait avaient été conçues pour un autre, comme si elles se trouvaient en réalité si loin de son cœur que jamais, jamais il ne pourrait vraiment les atteindre. Rien de ce qui se trouvait en son vaste royaume n'était fait pour lui, rien ne lui ressemblait. Alors, il quitta son palais et se dirigea vers le désert sans fin qui entourait son royaume de tous côtés. Et il ne revint pas. Ses sujets ne le revirent jamais, et ils ne purent comprendre la raison pourtant simple de ce départ.

— Et quelle était cette raison ?

— Le désert était dans le prince. »

Cette nuit-là, Lucien eut peine à trouver le sommeil. Plusieurs fois, il fut sur le point de se lever pour aller trouver Luron de l'autre côté du couloir et chercher une dernière fois à lui faire entendre raison, mais il savait que ce serait en vain. Lorsqu'il parvint finalement à s'endormir, vers trois heures du matin, il fut réveillé en sursaut au bout d'une heure par une alerte générale. Toute la forteresse était illuminée, sur le qui-vive. Il y eut passage en revue des troupes, fouille des dortoirs et des entrepôts, inspections et interrogatoires. Un vol avait été commis dans l'armurerie. Une sentinelle avait été assommée, et un petit canot à moteur avait disparu. Les craintes de Lucien furent vite confirmées. Luron manquait à l'appel.

***

« Allons, Agravelle, nous savons que vous étiez proches. Vous n'avez pas perdu une occasion de vous retrouver, ces dernières semaines, aux heures libres entre les formations. Vous le connaissiez de longue date, alors dites-moi : êtes-vous certain de ne pas l'avoir entendu dire quelque chose qui pouvait annoncer ou expliquer sa défection ?

— Je vous le répète, Commandant : il ne m'a rien dit en ce sens, à quelque moment que ce soit. »

L'officier restait sceptique, et à juste titre : difficile de croire que Lucien n'était pour rien dans la disparition de son plus cher ami.

« Techniquement, nous ne sommes pas encore en guerre. Si on le retrouve avant le lancement de l'offensive, la cour martiale fera preuve de clémence. Il n'a, après tout, causé que de menus dégâts. Au pire, un renvoi de l'armée, au mieux, quelques jours de mise à pied. Rien ne vous revient, vraiment ? »

— Non, mon Commandant.

— Vous mentiriez pour le couvrir, n'est-ce pas ? Parce que dans ce cas de figure, une cour martiale montrera une plus grande sévérité. »

Il fixa Lucien en silence pour lui laisser le temps de s'imprégner de la menace. Toute réponse était superflue.

« Vous êtes des nôtres, Agravelle. Pour l'instant, je n'ai aucune raison de vous faire mettre aux arrêts. Mais vous comprendrez que votre relation privilégiée avec le déserteur vous rend particulièrement intéressant aux yeux des autorités. Ne vous étonnez donc pas si vos allées et venues font l'objet d'une certaine attention dans les jours à venir. C'est en toute amitié que je vous en avertis.

— J'en suis très touché, mon Commandant. »

Voilà qui tombait plutôt mal. Ce supérieur hiérarchique hautain et distant, qui l'avait envoyé sur les roses lors de leur première entrevue, choisissait le matin même de son évasion pour se découvrir une soudaine affection envers lui.

L'entretien terminé, Lucien passa la journée à endormir les soupçons tant bien que mal. Tout le monde le suspectait plus ou moins ouvertement d'avoir assisté Luron, lui qui avait été le premier surpris de sa désertion, et cela menaçait fort de compromettre le plan fomenté par Estelle. Il fallut donner le change jusqu'à la tombée de la nuit où, quand on le vit se coucher dans le dortoir, les doutes retombèrent quelque peu.

C'est vers une heure du matin, lorsque tous furent plongés dans un sommeil salutaire en vue de l'assaut prévu le lendemain, qu'il s'autorisa à se lever avec d'infinies précautions. Il s'habilla en silence et se munit de son épée. Les armes à feu étaient quant à elles remisées à la consigne après chaque entraînement, ce qui lui rendrait la tâche plus difficile en cas de rencontre imprévue. Il dut attendre un long moment que la sentinelle postée à l'entrée du dortoir songe à tromper

son ennui en partant inspecter les allées latérales. Quand il se glissa dehors et longea le couloir sans bruit pour se diriger vers la sortie, il ne vit pas l'ombre qui émergeait du dortoir après lui pour le suivre avec la même discrétion.

Il avait eu le temps, depuis son arrivée, de repérer les endroits les plus isolés – ainsi que les allées et venues des gardes – et il parvint à sortir du principal corps de bâtiments sans encombre. Dehors, il évita les zones éclairées et glissa le long des murs, en se baissant sous les fenêtres, vers les quais au sud de l'île. Plusieurs fois, en chemin, il se retourna pour vérifier qu'il n'était pas suivi. Pas une seule fois l'ombre qui se tenait toujours à quelque distance ne se fit prendre.

Arrivé devant le quatrième quai, où était amarré le bateau des journalistes, il évita les flaques de lumières que jetaient au sol les réverbères et rejoignit Estelle dans l'obscurité près de la passerelle.

« Où est le garde ? demanda-t-il.

— À l'intérieur. Nous avons bu un verre en t'attendant. Je crois que le vin lui est monté à la tête. La voie est libre. Dis-moi, tu étais au courant pour Luron ?

— Pas du tout. Aucune idée de ce qu'il voulait, ni de l'endroit où il a pu aller. Avec le peu d'équipement qu'il a emporté, il n'a pas pu aller bien loin.

— On verra plus tard, ne restons pas là ! »

Ils allaient sauter sur la passerelle quand l'ombre qui l'avait suivi quitta les ténèbres pour venir se planter devant eux en pleine lumière. Quand Lucien vit ce visage, il sut que tout était perdu.

« Tu aurais dû partir avec lui, Lucien… », dit Alexandre. « Tu n'aurais pas éveillé les soupçons, ceux des autres, du moins, et alors je t'aurais peut-être laissé filer. Mais ce soir, je ne te laisserai pas t'enfuir. Pas avec *elle*. »

Lucien comprit : dans l'ombre, Alexandre ne pouvait voir clairement Estelle, et la prenait pour Cécile. Aussi saugrenue que fût la situation, il fallait qu'elle restât là où il ne pouvait l'identifier : elle, au moins, pourrait s'en tirer sans être reconnue. Comme Lucien s'avançait à son tour dans la lumière pour tenter de gagner du temps, Alexandre tira son épée et donna l'alerte à pleins poumons.

« Saute ! » souffla Lucien à Estelle qui se jeta à l'eau pour regagner le bateau par l'arrière. « À Trévandes ! La vieille église ! Attends-moi

là-bas ! La vieille église ! » L'instant d'après, Alexandre fondait sur lui. La lame sectionna les cordages qui rattachaient la passerelle au navire, et Lucien eut tout juste le temps de reculer d'un bond et d'empoigner sa propre épée. Tout en se ruant à nouveau sur lui, Alexandre continuait à appeler des renforts, et Lucien eut tôt fait de constater que son adversaire n'avait pas perdu son temps pendant les cours d'escrime : il ne pouvait que parer les coups, qui tombaient à flots. Voulait-il seulement l'empêcher de fuir ? Il frappait comme quelqu'un qui a tout autre chose en tête. Les assauts nourris forcèrent Lucien à revenir vers les bâtiments éclairés, d'où déjà sortaient des soldats alertés par les cris. D'une brusque poussée, Alexandre le coinça et bloqua sa lame contre un mur. De son bras libre, Lucien riposta en lui jetant son coude au visage, mais avant qu'il eût pu se dégager, son assaillant l'écrasait de coups de poing, si fort et si vite qu'il crut que les autres n'arriveraient jamais à temps. Il réussit finalement à se libérer d'un coup de pied qui fit perdre l'équilibre un instant à Alexandre, qu'il repoussa des deux bras avant de se remettre en garde. Comme Alexandre, écumant, revenait à la charge, l'épée en avant, deux hommes l'empoignèrent solidement et s'efforcèrent de l'éloigner. Deux autres pointaient leur fusil sur Lucien. Il jeta son arme.

***

Moins d'un quart d'heure s'était écoulé depuis qu'on avait fermé la porte de la cellule lorsqu'elle s'ouvrit à nouveau. Un homme à la mine sombre et triste entra dans la pièce obscure, et vint s'asseoir sur le banc près de Lucien. C'était le commandant.

« Vous ne me direz rien, je le sais. Mais de toute façon, ce ne sera pas nécessaire. Vous vous expliquerez devant la cour. La journaliste que votre collègue accuse d'avoir cherché à vous aider, Cécile Fayel, nie les faits, et nous ne pouvons rien prouver contre elle pour le moment. En ce qui vous concerne, en revanche, il n'y a plus grand-chose à faire. C'est vous qui allez payer, Agravelle. Pour elle et pour votre ami qui a réussi son coup. »

Lucien ne répondit pas. Le commandant se leva.

« Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous maintenant. Nous attaquons dans quelques heures. Nous discuterons à mon retour, et je vous expliquerai ce qui vous attend lorsque vous serez renvoyé à terre. Rien de très plaisant, je le crains, mais après tout, ce ne sera pas faute de vous avoir averti. »

La porte se referma, et Lucien resta seul.

L'ombre longtemps immobile et ses menaces latentes venaient de prendre forme. Par bandes de trois ou quatre, les loups rôdaient autour du campement, poussant des grognements macabres. Suivant les conseils du capitaine, Bartolomeo avait réveillé leurs compagnons, qui faisaient maintenant bloc autour d'eux pour protéger les roulottes. Il observait à présent son maître, dont le calme étrange, même en cette heure désespérée, ne l'abandonnait pas.

La meute chargea.

Impossible de dire combien il y en avait : les loups bondissaient de toutes parts, et les carabines tonnaient dès qu'elles en voyaient un s'approcher. Les barillets se vidaient à une vitesse affolante, et malgré toute la confiance qu'il avait dans le capitaine, cette fois Bartolomeo doutait réellement de leur survie. L'un des monstres sauta sur le chariot juste à côté de lui et tendit les crocs vers son épaule : il eut juste le temps de pivoter et de faire feu dans la gueule béante. Tous ensemble, ils abattirent bien une vingtaine de fauves, mais il en surgissait toujours davantage, comme si la nuit avait décidé de lancer toutes ses ressources dans cette bataille.

On avait rassemblé les enfants dans une roulotte située au centre du campement. Hommes et femmes s'étaient répartis autour d'elle pour la défendre de leurs fusils. À chaque nouvel assaut, il semblait que les loups progressaient un peu plus, et on en vit bientôt qui déchiraient la toile de la roulotte de leurs mâchoires. Il fallut concentrer les tirs à cet endroit, au risque d'accroître encore la terreur des enfants dont les hurlements se mêlaient aux rugissements des bêtes. L'ennemi venait de partout à la fois, en vagues innombrables, et viendrait un moment où l'on manquerait de cartouches.

C'est alors que Bartolomeo vit quelque chose qu'il emporterait dans la tombe.

Le barillet du capitaine était vide. Comme il s'affairait à la recharger, un loup écumant franchit d'un bond le chariot derrière lequel il s'était retranché et se rua sur lui. Sans un instant d'hésitation, le capitaine lui asséna un coup de carabine sur le crâne et, profitant d'un court étourdissement, dégaina son poignard pour lui sauter à la gorge. L'homme et la bête roulèrent dans la poussière, et aux morsures sévères que le loup lui infligeait, Bartolomeo jugea son ami perdu. Comme il eût voulu se

porter à son secours en ce moment critique ! Mais s'il tirait maintenant, il risquait fort de toucher celui qu'il souhaitait aider.

La lutte ralentit finalement, puis cessa tout à fait. Celui qui se releva, à bout de souffle et tout ensanglanté, fut le capitaine Rogovitch. C'est alors que Bartolomeo sut, avec certitude, qu'ils passeraient la nuit.

Gilles Berne, *Le Marcheur des Steppes*, p.147.

LA BATAILLE DES AMPHORES

Il faisait encore nuit lorsque le grondement commença. La forteresse entière se mit progressivement à vibrer de tous ses murs, jusqu'à ce que ses échos assourdis parvinssent à la cellule de Lucien. Il se posta à la petite fenêtre et observa les préparatifs en contrebas. L'immense machine s'ébranlait : partout, des silhouettes s'engageaient sur des passerelles à la lueur des lampadaires, les navires parés pour l'assaut se remplissaient inexorablement, scellant le destin de leurs passagers. La seule inconnue, désormais, c'était *quand*. Quel moment les Solymes choisiraient-ils pour riposter ? Attendraient-ils l'arrivée des troupes aux abords de leur île ? Viendraient-ils directement s'en prendre aux vaisseaux et à la forteresse ? Il ne lui restait plus qu'à attendre patiemment le dénouement de la bataille, depuis son poste d'observation forcée, avec en prime la perspective tout à fait envisageable de sombrer bientôt avec l'ensemble des bâtiments. Au moins, Luron échappait à tout cela. Il espérait que le bateau des journalistes quitterait les lieux avant qu'il ne soit trop tard.

Il commençait à s'habituer aux tremblements et aux bruits ambiants quand une secousse beaucoup plus violente lui fit perdre l'équilibre. Presque aussitôt, le signal d'alerte retentit à travers les couloirs et sur les quais, sur lesquels le mouvement s'accéléra subitement. Quelque chose venait de frapper la forteresse. Un bombardement ? Il se précipita de nouveau à la fenêtre. D'abord, il ne vit rien. Puis, au loin, presque imperceptible au début, une mince ligne sombre sur la mer, comme si l'horizon se dédoublait sous la clarté lunaire. Il fixa un moment cette ligne et la vit grandir, grandir, grandir encore. Et il comprit. La forteresse n'avait pas l'ombre d'une chance.

Instinctivement, il s'accrocha aux barreaux, conscient que c'était inutile. Il y eut une accalmie dans le murmure permanent de l'armée au sol et sur les bateaux, puis les premiers cris de panique. La vague était haute d'au moins huit mètres. Lorsqu'elle s'abattit sur les remparts du côté ouest, la violence du choc le projeta au sol. Quelque part dehors, des échafaudages s'effondraient. D'un bond, il revint à la fenêtre : par miracle, seuls quelques vaisseaux avaient chaviré, mais

les quais et les embarcadères étaient en ruines. De tous côtés, des soldats jetés à terre par l'impact tentaient de se remettre debout. Certains ne se relevaient pas. Et déjà, l'horizon se dédoublait à nouveau.

Ce n'était plus qu'une question de minutes avant que les fondations mêmes de la forteresse ne cédassent. Encore six, sept vagues peut-être. Il serait alors englouti dans les décombres. Curieuse fin, après tous ces voyages, après l'Alecton, après Estelle… il pensa à ses parents. C'était la seconde fois qu'il les abandonnait. La main dans la poche, il serra le dernier ticket. Si seulement il pouvait appeler ce maudit train à son secours. Si seulement les choses pouvaient être aussi simples…

Il y eut deux autres secousses, avec au-dehors un vacarme effroyable. Tant de choses s'écroulaient qu'il peinait à croire que la tour renfermant sa cellule fût encore debout. Quand une clef tourna dans la serrure, il prit le cliquetis pour un autre symptôme de l'effondrement général.

Il reconnut tout de suite l'ombre imposante qui fit alors irruption dans la pièce. Ainsi, il n'était pas mort…

Il y eut un flottement, comme si leur soudaine réunion pouvait suffire à arrêter les vagues.

« Pourquoi ? » demanda Lucien. Rien d'autre ne lui venait à l'esprit.

Octave, qui déjà s'apprêtait à sortir et lui faisait signe de le suivre, répondit : « Parce que nous sommes frères. »

Ils quittèrent la cellule et s'engouffrèrent dans les escaliers où, de temps à autre, dans leur descente, ils croisaient quelque soldat montant ou dévalant précipitamment les marches sans leur prêter la moindre attention. « Où allons-nous ? » voulut demander Lucien, mais la présence incroyable du comte, en ces lieux et en cet instant, l'hypnotisait à tel point qu'il ne pouvait que le suivre, dans un silence qui se muait peu à peu en charme invincible. « Il y a une barque en bordure d'un quai en construction, à l'est de la forteresse, dit Octave tandis qu'ils descendaient, comme s'il avait entendu la question informulée. Lucien manqua une marche ; l'escalier en colimaçon commençait à lui donner le vertige. Il songeait au moyen de retrouver Estelle. Il n'y avait qu'un seul endroit où elle pouvait l'attendre, s'ils se perdaient de vue.

« À Trévandes… c'est là que je dois aller, à la vieille église de Trévandes… », dit-il à son compagnon qui n'avait pas l'air d'écouter.

Une détonation transperça l'espace. Un éclat de pierre jaillit du mur, tout près de la tête d'Octave. Une dizaine de marches plus bas, un soldat venait de faire feu. La surprise fit basculer Lucien en arrière. D'un bond, le comte fut sur le tireur, le souleva de terre et le jeta en contrebas. Un cri accompagna le fracas de la chute, puis ce fut le silence. Lucien se releva et rejoignit le comte, penché sur le soldat inanimé, occupé à le délester de ses armes. L'homme avait chuté d'au moins vingt marches. Le comte tendit les armes à Lucien avant de reprendre sa course. Dans son sillage, Lucien jeta un regard à leur agresseur étendu au sol. C'était Alexandre.

Ils atteignirent un palier à mi-hauteur de la forteresse qui les mena vers un étroit couloir désert faisant partie du chemin de ronde.

« Il y a du monde en bas, murmura Octave, en passant par ici, nous éviterons d'autres rencontres. Ce passage conduit tout droit à une sortie discrète dans le mur est. De là, nous serons à deux pas du quai.

— Mais où irons-nous ensuite ? La forteresse va tomber d'un instant à l'autre !

— Sur l'île ! Il n'y a pas d'autre endroit où aller. C'est le seul qui compte !

— Nous allons nous faire tuer ! Les Solymes ne nous laisseront…

— Les Solymes ? Ce ne sont pas eux qui sont à craindre, bien au contraire : ce sont eux qui ont la clef ! Nous devons seulement parvenir à traverser le bras de mer qui nous sépare de l'île, pendant que la forteresse les accapare et fait diversion. Tant qu'ils seront occupés à anéantir cette énorme bâtisse, ils n'auront pas le temps de s'intéresser à une petite embarcation inoffensive…

— Et ensuite ?

— Ensuite ? Nous irons trouver l'Alecton ! »

Un rayon de lune qui entrait par une fenêtre toute proche frappa alors le comte, et Lucien vit clairement son visage : il était jeune, bien plus que les autres fois. Toutes les déformations grotesques qui altéraient ses traits lors de leur dernière rencontre avaient disparu. C'était Victor, le Victor qui l'avait accueilli au terme de son premier voyage, lorsqu'il s'était réveillé parmi les feuilles mortes. Non, il était plus jeune encore…

Un nouveau spasme parcourut les murs. Le comte repartit sans se retourner. Lucien peinait à suivre sa foulée gigantesque. Ils longèrent

le couloir enténébré jusqu'à une haute salle circulaire qu'éclairait une unique fenêtre, et dont les trois autres issues ouvraient sur des escaliers obscurs. Il vit le comte se diriger d'un pas ferme vers l'une d'elles puis, au moment de s'y engager, vaciller et reculer. C'était quelque chose de voir cette montagne de détermination faire deux pas en arrière.

Devant lui, l'escalier noir s'illumina, d'abord faiblement, puis de plus en plus, jusqu'à atteindre une clarté presque solaire. Le comte recula encore, et la lumière sortit de l'escalier pour s'avancer vers lui sous la forme d'une sphère éblouissante. Le comte se mit à pousser des rugissements étranges en agitant les bras pour la chasser, mais la sphère continuait de flotter vers lui, et semblait grandir à mesure qu'elle approchait. « Va-t'en ! Va-t'en au diable ! » hurlait-il. Lorsqu'il frappait le globe flamboyant, de minces filaments de lumière s'enroulaient autour de ses bras, comme s'il avait plongé les mains dans quelque substance visqueuse. Il avait beau tonner et se débattre, la lumière le suivait pas à pas dans la salle, s'amplifiant et accroissant son volume de seconde en seconde. Elle semblait vouloir l'absorber. Dans ses efforts pour la repousser, le comte fut contraint de reculer jusqu'à la fenêtre. Il y eut alors comme un éclair ou une explosion au cœur de la sphère, si intense que Lucien dut fermer les yeux. Quand il les rouvrit, la pénombre était revenue, et le vent s'engouffrait par la fenêtre brisée. Le comte n'était plus là.

Il se précipita à la fenêtre pour jeter un œil en contrebas, mais il ne vit pas trace du corps. Rien que les roches qui bordaient les murailles de la forteresse, et le ressac.

Sans perdre un instant de plus, il plongea dans l'escalier vers lequel le comte s'était avancé. Quelques étages plus bas, il trouva une petite porte qui débouchait sur les quais en construction. Les vagues géantes avaient ravagé le chantier. D'abord épouvanté par l'absence de la barque dans le mouillage, il ne tarda pas à l'apercevoir retournée sur le sol au milieu des débris. Par chance, la coque n'était pas percée. Il lui fallut peu de temps pour retrouver les rames et la remettre à l'eau.

Tandis qu'il ramait à en perdre haleine, la hantise d'une autre vague scélérate l'étreignait comme un étau : il tournait la tête de tous côtés, cherchant à discerner parmi les échos de l'évacuation le grincement annonciateur du raz-de-marée. En une vingtaine de coups de rames, il fut suffisamment éloigné de la forteresse pour voir ce qui se passait alentour : de toutes parts, les vaisseaux prenaient le large. Parmi eux, il repéra le bateau transportant les journalistes, déjà à

bonne distance. Il y avait de solides chances qu'ils parvinssent à atteindre des eaux plus sûres, si l'armée réussissait à faire diversion.

L'île était toute proche, et constituait le seul refuge envisageable dans ces eaux perdues. Il se mit à ramer dans sa direction, en s'efforçant de se tenir à l'écart des énormes cuirassés qui manœuvraient maintenant eux aussi vers l'île. On n'y voyait aucune lumière, aucun mouvement. Pas le moindre signe d'activité. Et pourtant, il n'y avait pas d'autre issue que cette masse sombre vers laquelle convergeait toute une flotte de guerre. À bord de sa minuscule embarcation, il passait inaperçu de ces titans métalliques, entièrement concentrés sur la bataille qui prenait forme. S'il pouvait encore avancer pendant une vingtaine de minutes sans se faire repérer et sans être déporté par le courant, il atteindrait la rive.

La vague suivante n'arrivait pas. Acharné à ramper vers l'île, les bras en feu, il ne se demandait même plus pourquoi. Quand il vit les monticules noirs émerger à l'horizon sous la lune, il crut d'abord à de nouveaux bateaux envoyés en renfort. C'est seulement lorsqu'ils furent assez proches pour révéler leurs reliefs accidentés qu'il comprit : *les récifs*. Les vagues n'étaient que des coups de semonce. Maintenant, les Solymes passaient réellement à l'attaque, et contre les navires et les forteresses, ils allaient lancer ces mastodontes de pierre.

Moins de trois minutes plus tard, un premier écueil de l'envergure d'un immeuble arrivait à proximité de Lucien, qui l'évita de justesse et eut ensuite toutes les peines du monde à ne pas se laisser entraîner dans son sillage. D'autres s'approchaient, innombrables : les Amphores se lançaient à l'assaut des hommes, et il se trouvait pris entre deux mondes. Comme il voyait grandir le rivage arboré de l'île, un immense vagissement métallique retentit derrière lui. Un premier navire venait d'être percuté de plein fouet par un récif. La coque était éventrée sur une dizaine de mètres ; le bateau ne mettrait pas un quart d'heure à couler. Autour de l'épave en sursis, une nébuleuse de chaloupes se déployait sur les flots comme un banc de méduses, et à voir leurs lanternes danser sur l'onde, il craignit un instant de les voir se lancer à sa poursuite – mais ils étaient trop loin pour discerner sa barque dans l'obscurité.

Bientôt, les autres récifs enverraient le reste de la flotte par le fond. Il lui fallait juste le temps d'accoster et de se mettre à couvert. Là, avec un peu de chance encore, il pourrait laisser tonner la bataille et en attendre le dénouement. Un craquement sinistre à l'arrière lui apprit qu'un premier rocher venait de heurter la forteresse,

commençant à la démembrer. Il n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. Si les Solymes ne décidaient pas de l'arrêter avant.

Quelques instants plus tard, il touchait enfin à la berge : sitôt ressenti le choc du rivage contre la coque, il se jeta à terre et plongea vers les fourrés droit devant lui. Nulle part alentour, il ne vit trace des Solymes. Une fois tapi dans l'ombre des frondaisons, il observa la suite des événements.

Plusieurs vaisseaux sombraient déjà dans les parages de l'île, mais certains avaient tenu bon, parvenant à éviter les écueils, et s'approchaient. Il entendit quelque chose comme du tonnerre, et leva les yeux vers le ciel limpide où l'aube ne pointait pas encore. Brusquement, d'énormes colonnes de sable s'élevèrent de la plage déserte, et un violent appel d'air le projeta en arrière. Il lui fallut un moment pour se ressaisir. C'était la riposte. On pilonnait l'île.

Une myriade de chaloupes était en approche. Une fois le terrain déblayé par quelques salves, on débarquerait. S'il voulait s'en tirer, il lui fallait se replier encore vers l'intérieur. Il recula prudemment parmi les feuillages : à tout instant, en tout point, les habitants des lieux pouvaient surgir et le mettre en pièces. C'était pourtant l'endroit où le comte avait projeté de faire retraite, et c'était là le seul espoir auquel il pût se raccrocher pour le moment. L'île entière tremblait sous les canonnades des cuirassés encore à flot, les troupes étaient sur le point de toucher terre, et la végétation environnante fourmillait probablement de Solymes prêts à bondir. Il porta la main à sa ceinture : le pistolet pris à Alexandre avait disparu. Sans doute tombé à l'eau pendant la traversée… Il ne lui restait que son épée, avec laquelle il entreprit d'écarter les broussailles devant lui.

Un nouveau son se répandit alors dans l'air, et il ne s'agissait plus de détonations intermittentes, mais d'une sorte de grondement sourd et continu, qui s'amplifiait de seconde en seconde. Dans le même temps, il sentit le vent se lever. Se retournant à nouveau vers le rivage, il vit quelque chose qui lui glaça le sang.

Des trombes colossales, oscillant de la mer au ciel, convergeaient en direction de l'île. L'une d'entre elles, au loin, venait d'atteindre la forteresse ébréchée et achevait de la pulvériser. À mesure qu'elles se rapprochaient, elles faisaient chavirer les vaisseaux, et bientôt elles frapperaient les chaloupes, puis l'île même. Les Solymes n'auraient même pas besoin de se montrer. Toute l'invasion allait être balayée en l'espace de trois ou quatre minutes. Il se précipita à travers la mêlée

de feuilles et de branchages, haletant et titubant, cherchant désespérément un recoin où s'abriter. N'en trouvant aucun, il finit par se jeter au sol, s'agrippant de toutes ses forces aux racines d'un arbre tandis que derrière lui une masse confuse de cris s'élevait dans le grondement terriblement proche. Face contre terre, il ne vit pas le désastre : il ne fit qu'entendre. Les colonnes d'eau étaient immenses : elles ne laisseraient pas de survivants. Il attendit son heure, persuadé qu'il ne s'en tirerait pas, cette fois, écoutant grandir l'épouvantable fracas qui avançait vers son dos comme un gigantesque poignard.

L'ouragan dura près d'une demi-heure, puis s'apaisa subitement. Lucien se releva avec d'infinies précautions, n'osant y croire. Il n'avait pas été emporté. Seules quelques bourrasques de pluie étaient passées sur l'île. Tout autour de lui s'étendait à présent un écrasant silence, que seul rythmait le remous incessant de l'océan.

Pas à pas, il revint vers la plage. Il ne restait rien, pas même de corps. Tout juste voyait-on flotter quelques débris çà et là parmi les vagues, dont les formes incertaines et changeantes pouvaient tenir de l'humain ou de l'embarcation disloquée. Là où s'était érigée la forteresse, on voyait émerger un promontoire édenté où les ruines prenaient déjà des allures de formations naturelles. Bien qu'à cette heure la question fût au-delà du dérisoire, il ne put s'empêcher de se demander s'il existait un moyen de repartir.

« Agravelle ! »

Dans cette désolation muette, l'appel péremptoire lui fit l'effet d'un coup de canon. Sur la plage, à une dizaine de mètres, se tenait une silhouette dont la posture lui fit comprendre qu'elle le tenait en joue. De cette distance, il ne distinguait pas son visage, mais cette voix ne lui était pas inconnue. Il sentit ses jambes se dérober. *Le commandant*. Un seul survivant, et il fallait que ce fût lui. Lucien le vit s'avancer en chancelant, l'arme à la main, et sut qu'il allait tirer. Il y eut une explosion. Le commandant s'effondra.

Lucien pivota du côté où le coup de feu avait retenti. Pendant une minute au moins, rien ne bougea. Puis, lentement, une ombre émergea de la noirceur entre les arbres, une ombre trop lourde, trop large pour être celle d'un homme ordinaire. Elle était armée d'un fusil. Lucien n'en croyait pas ses yeux. L'ombre fit exactement ce à quoi il s'attendait : elle remit son fusil en bandoulière, sortit sa pipe et l'alluma.

« J’avais espéré que tu ficherais le camp avant que ça dégénère », dit Luron en le serrant dans ses bras.

Les étoiles au ciel ne semblaient plus les mêmes depuis qu'il savait qu'elles l'étoufferaient bientôt. Les réserves d'air à bord de la fusée étaient comptées, et sans ses compagnons, désormais, impossible de la faire redécoller. Quelquefois, à travers le hublot, il contemplait leurs tombes au pied de la montagne, qu'il avait creusées lui-même. Sans ce maudit accident, tout aurait été bien différent. Ils seraient rentrés sur Terre en héros, en bienfaiteurs de l'humanité. À cause d'une simple erreur d'aiguillage, toute l'expédition avait dégénéré en macabre farce cosmique.

Personne au monde n'avait plus les moyens de lui venir en aide. Petersen était seul. Une solitude sans précédent dans l'histoire des hommes. Le plus proche de ses semblables respirait à des centaines de milliers de kilomètres. D'ailleurs, pouvait-il encore les appeler ses semblables ?

Lorsqu'il arpentait ce vaste désert blanc d'os bouilli, où s'ouvraient des cratères aux vagues airs d'orbites géantes, il lui semblait que son corps et ses pensées se conformaient progressivement aux couleurs, aux reliefs et à la texture du paysage. Quand l'asphyxie le surprendrait, d'ici quelques semaines tout au plus, serait-il encore un être humain ? Ou serait-il devenu une sorte de pilier de sable lunaire ambulant, qui se disloquerait en frappant le sol pour finalement se confondre avec lui ?

Gilles Berne, *La Course à la lune*, p.321.

DANS L'ÎLE

Un jour radieux se leva sur le rivage. Ils avaient parlé toute la nuit, et se trouvaient encore assis sur la plage quand l'aurore les surprit. L'idée d'un séjour indéterminé sur l'île semblait maintenant à Lucien un peu moins intolérable. Des heures durant, il avait interrogé son vieil ami sur les événements de ces derniers jours, et avait appris presque tout ce qu'il voulait savoir.

« C'est vraiment dommage, lui avait dit Luron, que tu n'aies pas réussi à tirer ta révérence en temps voulu. Te voilà coincé sur ce caillou avec moi. Dommage aussi d'avoir été obligé de tuer le commandant, mais il nous aurait abattus tous les deux. Il avait l'air particulièrement furieux. »

Bientôt, il faudrait ensevelir le cadavre. Lucien s'était attendu à voir s'échouer des milliers d'autres corps sur le littoral avec le reflux de la marée, mais une fois le soleil levé, il constata qu'il n'en était rien.

« Ils font ce qu'ils veulent des courants marins, comme tu as pu le voir. On ne reverra probablement plus tous ces pauvres gars. Ils ont dû être emportés très, très loin.

— Je ne t'aurais jamais cru capable de faire ça, dit Lucien.

— Moi non plus, à vrai dire.

— Maintenant, il faut qu'on trouve un moyen de partir d'ici. Peut-être des signaux…

— N'y compte pas trop : nous sommes des traîtres, désormais. Nous avons pactisé avec l'ennemi en posant le pied sur cette île. Nous ne tarderons pas à avoir d'autres visiteurs, vu l'importance de cet endroit aux yeux du monde, mais tous ceux qui pourraient débarquer ici ne le feraient que pour nous abattre à vue ou nous emmener pieds et poings liés. Et puis, en ce qui me concerne, j'ai la ferme intention de rester.

— Ici ? Avec *eux* ?

— Mais certainement. Ils sont de très agréable compagnie, comparés à bon nombre de nos congénères à qui j'ai eu affaire. Et d'une discrétion rare, avec ça. La plupart du temps, on ne les voit même pas. Il ne nous veulent que du bien, qui plus est, et nous laisseront séjourner ici aussi longtemps qu'il nous plaira, car c'est moi qui les ai avertis de l'attaque. »

Lucien accusa le coup. Voilà pourquoi Luron avait déserté ! Il peinait à le croire.

« Et comment tu t'y es pris, alors que personne ne connaît leur langue ?

— Figure-toi que je me suis longtemps posé la question. Quand j'ai quitté la forteresse, je ne savais pas encore comment j'allais faire. J'espérais pouvoir me faire comprendre par gestes, au départ, mais finalement tout s'est passé de la manière la plus simple qui soit, parce qu'ils comprennent notre langue.

— Vraiment ! Et où l'ont-ils apprise ?

— Il faut croire que c'est une survivance du temps où ils étaient en relation avec les hommes. Ils ont dû entendre et mémoriser une foule de langues différentes.

— Et leur langage, tu l'as entendu ?

— Non… ils ne parlent pas. Du moins, pas comme nous. Je crois qu'ils ne communiquent que dans l'eau.

— Faire tout ça pour finir ici ! Venant de toi, je m'attendais à peu près à tout, mais là, franchement, tu bats des records !

— Je plaide coupable. Je ne supportais pas l'idée que ces pauvres insulaires qui ne causaient de tort à personne se fassent assaillir et massacrer pour qu'on puisse leur soutirer de la flotte. »

Mais il y avait autre chose encore, qu'il ne disait pas. Et maintenant qu'il se trouvait seul avec lui, sur une île perdue loin des regards et des bouches des hommes, Lucien voyait apparaître l'explication avec une limpidité inédite. Luron n'avait jamais été fait pour vivre parmi eux. Il était sorti d'un moule radicalement différent, et ne faisait, depuis le commencement, que se heurter aux étroites limites que lui imposait le voisinage de ses congénères. Une foule de scènes à demi enfouies dans l'oubli lui revenaient en mémoire : les mille railleries plus ou moins larvées, les silences et les sourires narquois, et l'étrange indifférence de Luron qui ne relevait jamais les piques, ne répondait jamais aux injures. Depuis combien de temps cherchait-il une occasion de ce genre ? Combien de temps avait-il ruminé cette rupture définitive ?

Il n'était pas vraiment à sa place non plus sur cette île, en compagnie de ces êtres sans commune mesure avec le genre humain, mais il n'avait pas davantage d'affinités avec le genre humain. Qui plus est, les Solymes le toléraient sur leur territoire pour le service qu'il leur avait rendu. Les hommes, quant à eux, ne lui avaient pas témoigné autant d'égards. Il resterait probablement indéfiniment sous

ces latitudes, à présent, à attendre la prochaine bataille contre ses soi-disant semblables aux côtés de son peuple d'adoption. Créature pélagique, il ne pouvait vivre qu'à mi-chemin entre les peuples, sans jamais pouvoir en appeler un le sien. Ce pis-aller sans remède qu'était l'île ne constituait somme toute pour lui rien de bien nouveau, puisque son existence tout entière n'était qu'un pis-aller permanent.

« Tu comptes rester ici longtemps ?

— On n'a pas vraiment de moyen de partir, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— Si, on en a un. Peut-être…

— Ah ? J'avoue que je suis curieux de voir ça. Mais quand bien même ce serait le cas, je ne suis pas intéressé. Pendant longtemps, je n'ai fait que sauter de vie en vie, d'une scène à l'autre, d'un rôle au suivant, et maintenant je suis fatigué. C'est l'heure des grandes vacances. D'ici quelques mois, quelques années, qui sait ? Je trouverai bien un moyen de m'en aller si c'est ce que je veux vraiment. »

Inutile de lui parler de l'Alecton. Luron ne voulait pas revenir en arrière, il ne cherchait qu'à continuer sa course le plus tranquillement du monde.

***

Ils consacrèrent les jours suivants à l'exploration de l'île, plus vaste et accidentée que les écrits du comte ne l'avaient laissé présager. Après avoir creusé une tombe pour le commandant dans un bosquet en bordure de la plage, ils arpentèrent méticuleusement chaque recoin, repérant les plans d'eau douce, le parcours de la rivière, la position de la montagne et de la cascade, les régions boisées et les clairières. Les premières nuits furent difficiles pour Lucien, qui ne trouvait le sommeil qu'à grand-peine, craignant à chaque instant de voir débarquer un nouveau contingent de troupes sur les plages pour annexer l'île, et rêvant, aussitôt qu'il s'endormait, de l'endroit où reposait le corps du commandant et de l'heure sombre où ils l'avaient mis en terre. « Va ! le rassurait Luron, ce brave commandant ne se relèvera pas de sitôt ! Et quant à nous envahir, les Solymes surveillent le large, désormais : bien malin qui pourra tromper leur vigilance et arriver jusqu'à nous ! »

Effectivement, les semaines passèrent, sans l'ombre d'une nouvelle attaque. La végétation de l'île était riche en fruits, si bien qu'ils ne manquaient de rien pour subsister, mais les Solymes ne touchaient jamais aux arbres. On ne les voyait jamais marcher sur terre : quelquefois, aux abords d'un étang, on les voyait se rassembler juste sous la surface, et toute l'étendue d'eau se mettait alors à scintiller de

reflets chatoyants, dont les couleurs infiniment variées ne cessaient de se fondre les unes dans les autres. « Regarde : ils se parlent… », disait Luron.

À deux ou trois reprises, ils tentèrent de plonger dans l'un ou l'autre étang une fois que les Solymes s'en étaient retirés, pour voir où ils disparaissaient. Ils trouvèrent au fond des étangs des ouvertures rocheuses qui semblaient s'enfoncer sous le sol de l'île, mais où ils ne pouvaient s'aventurer, faute de souffle. Ils en vinrent à penser que les Solymes vivaient principalement dans les profondeurs, et que l'île était parcourue de galeries souterraines immergées, telle une gigantesque fourmilière aquatique.

Tous ces monuments, toutes ces constructions faramineuses qu'ils avaient semées aux quatre coins du monde, il n'en restait pas trace en ces lieux. Sauf peut-être à croire qu'ils avaient reproduit de semblables architectures dans les dessous de l'île, qui demeuraient de toute façon hors d'atteinte. En surface, rien : pas la moindre ébauche de bâtiment ou de statuaire, pas la plus petite esquisse de relief taillé sur les parois rocheuses. En dehors de leurs rares apparitions dans le fleuve ou les étangs environnants, les Solymes semblaient ne plus vouloir exister sous le ciel.

Ils n'avaient cependant pas perdu tout intérêt pour ce qui se passait à l'étage supérieur. Une nuit, comme Luron et Lucien s'étaient endormis à l'entrée d'une caverne qui les abritait des averses occasionnelles, Lucien fut réveillé en sursaut par un bruissement tout proche. Il eut juste le temps de voir, en se redressant, une haute silhouette sombre disparaître dans les fourrés. S'ils cherchaient quotidiennement à apercevoir les Solymes, ces derniers ne manquaient pas de les observer en retour. Jamais, toutefois, ils ne manifestèrent d'intention hostile. Simplement quelque chose comme de la curiosité.

Les nuits d'orage, ils furent témoins de l'étrange cérémonie relatée par le comte dans ses notes : le rassemblement, l'agitation au pied de la montagne, et l'ombre géante qui surgissait de la cascade au sommet. Malgré l'obscurité, les éclairs et la pluie battante, Lucien n'en doutait pas un instant : c'était bel et bien l'Alecton. Et à mesure que les jours passaient, aussi folle l'idée semblât-elle, la tentation se faisait plus forte…

« Ça, c'est de l'inédit ! déclara Luron à la suite de la première cérémonie. J'avoue que quand je lisais le journal du vieil Octave, cette histoire-là, je n'y croyais qu'à moitié ! Je donnerais cher pour en

savoir plus sur cette chose volante…

— C'est peut-être le moyen de partir d'ici, répliqua Lucien sans sourciller.

— Haha ! Oui ! Je nous vois bien grimper en haut de cette montagne, sauter sur le dos du monstre juste au moment où il sort, et le cravacher en plein ciel jusqu'à ce qu'il nous dépose en quelque endroit vaguement urbanisé ! »

À peu de chose près, c'était exactement ce que Lucien avait en tête. Luron ne viendrait pas avec lui. Il avait trouvé sa place en ce lieu retiré, et n'en bougerait plus avant longtemps. Mais Estelle l'attendait à Trévandes, et ses parents l'attendaient chez eux, sans même savoir s'il était vivant. Et même si l'Alecton ne l'emmenait pas au lieu et au moment qu'il désirait, il n'y avait aucun autre moyen de faire bouger les choses. Il ne pouvait qu'attendre la prochaine tempête, et espérer avoir le courage d'essayer.

***

Près de deux mois s'étaient écoulés depuis leur arrivée. La vie insulaire avec Luron n'était, somme toute, pas bien différente de leurs escapades buissonnières au temps du lycée. Ce n'étaient plus les cours qu'ils séchaient à présent, mais l'ensemble de l'humanité, sans heure de retour prévue. Ils passaient l'essentiel de leur temps à discuter, à flâner et à enquêter sur les mœurs de leurs hôtes, sans grand succès sur ce dernier point. Ils auraient pu chercher à s'installer plus confortablement, mais Luron se refusait à entreprendre le moindre travail d'aménagement ou de construction, préférant vivre des fruits de la forêt et de pêches occasionnelles dans le fleuve. Toute tentative de construire quelque chose d'humain dans l'île, disait-il, risquait d'être considérée comme un début d'invasion, et il valait mieux ne froisser personne.

L'effacement même des Solymes demeurait une énigme irritante. Comment un peuple aux accomplissements si prodigieux avait-il pu sombrer dans une obscurité aussi épaisse ? Ils pouvaient commander à la mer, déclencher des typhons, déplacer des montagnes : rien ne les empêchait d'attaquer et d'écraser les hommes qui leur livraient bataille depuis des siècles, pour ensuite conquérir le monde. Au lieu de quoi, ils s'étaient retranchés sur un îlot où rien, à part cette eau supposée miraculeuse, ne semblait devoir les retenir. À force de séjourner dans leur ombre, Lucien commençait à en comprendre la raison : ce qui intéressait les hommes n'intéressait absolument pas les Solymes. S'ils avaient un temps été presque semblables aux hommes, ce temps était définitivement passé. Ils n'étaient pas plus touchés par les motivations des hommes que Lucien n'était capable de respirer

sous l'eau.

Octave n'avait pas réellement cherché à les comprendre. Il ne s'était intéressé à eux que pour l'eau et, aussitôt entré en sa possession, il avait quitté l'île sans tenter de les connaître davantage. Même lorsqu'il était venu délivrer Lucien dans la forteresse, il ne voulait retourner sur l'île que pour y trouver l'Alecton. Les Solymes n'étaient pour lui qu'un instrument, une piste à suivre vers ce qu'il désirait vraiment. S'il ne les avait jamais agressés, c'est seulement parce qu'ils ne lui avaient jamais fait obstacle. Pour la première fois, Lucien s'interrogea sur les motifs réels du comte. Tout ce temps passé à poursuivre des moyens de repousser la mort, cette bataille au service de l'humanité qu'il menait encore au-delà de ses ans, dans une espèce de clandestinité entre les mondes, était-ce après tout autre chose qu'une course forcenée pour satisfaire son propre désir, retrouver son frère ? Et si lui, Lucien, ou un Solyme, ou un quelconque être vivant se dressait entre lui et l'objet toujours mouvant de sa quête, le tuerait-il comme il aurait pu tuer Alexandre dans l'escalier ? Si Lucien était en vie, c'est qu'il ne s'était pas mis en travers de son chemin, c'est qu'Octave avait vu en lui un esprit familier, un allié potentiel. Autrement, se serait-il même soucié de son sort ?

La quiétude qui était celle des Solymes dans cette île, jamais le comte ne la connaîtrait, parce qu'il était le plus opiniâtre des hommes, sans doute, mais avant tout parce qu'il était un homme. Jamais des hommes ne dormiraient en cette île avec la sérénité des Solymes, parce qu'ils étaient des hommes. Quelques minutes après avoir foulé le sable de ses plages, Lucien et Luron avaient commis un meurtre. Leur premier matin dans la forêt, ils avaient enterré leur victime. Chacune des nuits qui avaient suivi, ils avaient été traversés de cauchemars effroyables. Parce qu'ils étaient des hommes.

« Tu vois, ce qu'il y a de formidable avec les Solymes, dit Luron un soir en taillant un morceau de bois dont il ne ferait rien de particulier, c'est qu'ils ont su où s'arrêter. Finalement, je crois que c'est pour ça que je suis venu jusqu'ici en brûlant tous les ponts derrière moi. Pour ne plus pouvoir repartir. Pour être obligé de m'arrêter.

— Moi, je ne peux pas m'arrêter. Pas encore.

— Bon, en l'occurrence, je t'ai un peu immobilisé de force, mais je ne doute pas que tôt ou tard, tu reprendras ton envol. Un de ces jours, peut-être, tu trouveras aussi un endroit où t'arrêter. Tu verras, ça fait un bien fou.

— Je veux bien te croire, mais pour l'instant, le compte n'y est pas. Tu veux vraiment rester ici définitivement ?

— Qui sait ? Il se peut bien qu'un jour, je m'embarque sur une feuille de palmier et je reprenne mes folles aventures. À l'heure actuelle, rien ne me tente moins. Mais il y a la guerre, qui ne va pas tarder à nous rattraper. On a peut-être encore quelques semaines, quelques mois de répit devant nous, au mieux, puis ils reviendront. Je ne les vois pas prendre cette île de sitôt, mais s'ils devaient y arriver, je devrais trouver un moyen de m'éclipser encore une fois.

— Ils reviendront, oui. Ils assiégeront l'île pendant des décennies, mais ils ne la prendront pas. Pas de notre vivant.

— Mmh. J'aime quand tu prends tes airs de prophète. »

Ils étaient comme dans la maison abandonnée où ils s'étaient livrés à des duels imaginaires autrefois, entrés par effraction dans une propriété en friche dont les maîtres, pour une raison inconnue, s'étaient absentés. Ils avaient aimé cette aventure, cet entre-deux qui les avait menés dans un monde semi-étrange à deux pas de chez eux, et dont le charme était justement qu'à tout instant, ils pouvaient s'en échapper pour retourner en territoire familier. Désormais, les distances s'étaient distendues, les enjeux alourdis, et cependant la situation paraissait terriblement légère, tant elle était proche de leurs vieux après-midis buissonniers. Le jeu, ici, pouvait facilement s'éterniser.

***

Un soir que le tonnerre grondait sur l'horizon, Luron se leva du monticule de sable sur lequel il était assis près du rivage. « Allons faire un tour au pied de la montagne, dit-il. Il va y avoir du spectacle. »

Ils arrivèrent au bord du fleuve comme la pluie se mettait à tomber. Le vent se leva et, pendant un long moment, ils guettèrent la surface crépitante des eaux en vain. Ce n'est qu'à l'apparition des premiers éclairs qu'ils aperçurent des signes d'activité dans les remous du torrent. Ce furent d'abord les têtes, lisses et luisantes comme des galets polis, sans autre couleur définie que le tourbillon argileux d'où elles émergeaient. Puis les bustes, les torses et les échines sinueuses qui se courbaient en grimpant sur les berges, avec des mouvements dont aucun être humain n'eût été capable. Il y en eut dix, puis vingt, puis quatre-vingts, puis tant que l'on ne pouvait plus tenir le compte. Par douzaines, ils sortaient ruisselants des eaux en ébullition pour se hisser sur les plateaux bordant la montagne d'où tombait la cascade. Lucien avait eu beau voir la pièce plusieurs fois, il ne s'en lassait pas. Quelque chose de puissant, à leur vue, lui disait de rester aussi longtemps qu'il le pourrait, car tant qu'il serait en présence de ces êtres fabuleux, ils le préserveraient de tous ces maux qui semblaient ne jamais devoir les atteindre : la peur, la maladie, la vieillesse… les

balayeurs.

L'averse battante troublait leur vision, et ils durent s'approcher davantage pour voir les Solymes plus distinctement. Ils ne portaient aucun vêtement, ne brandissaient ni armes, ni instruments cérémoniels. Ils ne faisaient qu'accompagner l'événement. Sans le poursuivre, sans chercher à le retenir. Ils se contentaient de le regarder passer.

Parmi ceux qui escaladaient les parois attenantes à la montagne, Lucien repéra une silhouette, un peu en retrait, qui semblait un peu plus massive et anguleuse que les autres. Il plissa les yeux. *Des vêtements*. Celle-là portait des vêtements. Ce n'était pas l'un d'entre eux.

Lucien s'élança vers la falaise que gravissait l'intrus, disant à Luron qu'il revenait tout de suite. Il traversa un gué au milieu des Solymes, que sa présence n'avait pas l'air de gêner outre mesure, et atteignit le pied de la paroi. Quelques mètres plus haut, l'intrus poursuivait son ascension, et l'on voyait bien maintenant que ses habits déchirés, guère plus que des haillons, étaient ceux d'un naufragé. Il cria pour tenter d'attirer son attention, sans succès. Si quelqu'un d'autre avait survécu à cette bataille et habité l'île avec eux durant toutes ces semaines, à leur insu, il fallait entrer en contact avec lui. À trois, ils auraient plus de chances de trouver un moyen de s'échapper.

Il entama l'ascension de la paroi à son tour. L'ondée ininterrompue en rendait les aspérités glissantes, et il était piètre alpiniste, mais il parvint à suivre le rythme, se hissant sur une première corniche peu après son prédécesseur. Celui-ci était déjà reparti à l'assaut d'un nouveau promontoire plus abrupt : selon toute vraisemblance, il cherchait à monter le plus haut possible, voire à atteindre le sommet de la montagne. Un soldat ? Ses loques n'étaient pas les vestiges d'un uniforme. Il fallait le rattraper.

Tandis qu'ils se pourchassaient verticalement sur la falaise, le déluge s'intensifiait, semblant déjà augmenter le débit du fleuve et de la cascade qui enflait à quelques mètres d'eux. En contrebas, les Solymes les ignoraient complètement, absorbés dans la contemplation de l'orage. Tout au plus l'un d'entre eux levait-il les yeux à la dérobée, sans s'attarder, sans leur témoigner autre chose qu'une curiosité passagère. Quelque part dans l'ombre, Luron regardait aussi, le croyant probablement devenu fou. Lucien s'agrippa à un piton surgi de la roche, s'efforçant de ne pas regarder en bas, et se hissa sur un

nouveau rebord.

Des éclairs s'abattaient de part et d'autre de la montagne : plus ils monteraient, plus ils seraient exposés. Cela n'avait pas l'air d'inquiéter l'inconnu, qui continuait sa progression avec un acharnement démentiel, forçant Lucien à le suivre dans ses exploits. Il avançait plus prudemment, maintenant, sa course ralentie par les intempéries, et Lucien avait pu l'approcher suffisamment pour se rendre compte qu'il criait. Ce n'était pas à lui que s'adressaient ses imprécations, puisque l'homme ne s'était visiblement pas encore aperçu qu'il était suivi, et cependant il criait vers les pierres, vers le ciel, des mots sans suite que le tonnerre et les mugissements du vent rendaient impossibles à démêler. Lucien cria en écho, sans réussir à se faire entendre, car l'homme grimpait toujours sans se retourner.

Ils avaient maintenant atteint des hauteurs dangereuses, et le vent qui gagnait en puissance les frappait par rafales, menaçant de les faire décrocher. Lucien se cramponnait aux anfractuosités, ses doigts glissaient sur la roche mouillée, chaque centimètre gagné accroissait les risques et freinait d'autant son avancée. Mais il devait arriver jusqu'à cet homme, si nécessaire aller jusqu'au sommet avec lui, voir ce qu'il était venu faire sur cette montagne, cette nuit… tout à coup, l'évidence lui apparut, limpide. Il n'y avait qu'une seule raison de vouloir parvenir au sommet de la montagne. Et il n'y avait qu'un seul homme assez fou pour en entreprendre l'ascension. Ou peut-être deux.

Il se hissa sur le plateau qui surplombait la cascade, sous une pluie torrentielle, quelques secondes après son devancier qui lui tournait le dos, penché sur le vide, noyé dans le spectacle de la muraille d'eau se précipitant sous ses pieds.

« Octave ! » hurla Lucien, mais il ne se retourna pas.

« Victor ! »

L'homme pivota. Les traits de son visage semblaient avoir fondu sous l'averse : on ne voyait plus de ses yeux que deux immenses cavités sombres, et la bouche qu'il ouvrit pour répondre paraissait dépourvue de dents. Les sons qui en sortirent étaient à peine humains. Lucien ne pouvait y distinguer quoi que ce fût qui ressemblât même vaguement à un mot, et cependant, il était clair qu'à travers cette suite de borborygmes enchevêtrés le comte lui parlait, lui criait quelque chose qui était pour lui d'une importance capitale. Puis il y eut un vrombissement, une salve d'éclairs, et il sauta.

Lucien se rua après lui pour le secourir. Il vit alors l'ombre colossale de l'Alecton émerger des eaux dans son nuage électrique, et tandis qu'elle prenait son essor pour s'engouffrer dans la nuit, il eut le temps d'apercevoir, agrippée au toit d'une voiture, la silhouette recroquevillée du comte. Presque aussitôt, l'ensemble disparut dans la tourmente qui agitait le ciel. Emporté par son élan, Lucien dérapa sur un rebord détrempé et bascula dans le torrent vertical.

PASSAGES SECRETS

Un clapotis irrégulier l'entourait lorsqu'il revint à lui. Derrière lui rugissait encore le déferlement de la cascade, comme assourdi, et partout ailleurs ce goutte-à-goutte sonore emplissait l'obscurité. Il lui fallut quelques instants pour reprendre ses esprits. Il était trempé de la tête aux pieds. Un arrière-goût de sang dans la bouche, une coupure à la lèvre inférieure, quelques sérieuses courbatures : il s'en tirait à bon compte, lui qui avait cru périr noyé. Péniblement, il se leva de la flaque glaciale dans laquelle il avait repris conscience. Une faible lumière baignait l'endroit où il se trouvait, probablement une cavité située de l'autre côté de la chute, dans un renfoncement de la montagne. Çà et là, dans la caverne, flottaient encore quelques étincelles, vestiges du passage de l'Alecton. La lumière provenait d'un point plus reculé, vers l'intérieur.

Comme il n'y avait pas d'autre perspective de sortie en vue, il s'avança dans cette direction. La pénombre et le sol accidenté l'obligeaient à regarder davantage par terre que devant lui, d'autant qu'il n'avait pas encore tout à fait retrouvé son équilibre, mais tandis qu'il se frayait un chemin à tâtons, il remarqua une forme qui remuait devant lui, à sept ou huit mètres. Trop petite pour un homme, trop grande pour un quelconque animal cavernicole.

Un chien. Ici ? D'où sortait-il ? À mesure que Lucien approchait, la lumière s'intensifiait. Bientôt il le vit distinctement. C'était Argus.

« Ça y est, je rêve. Mon corps est quelque part, endormi sous la rivière. D'une seconde à l'autre, l'eau entrera dans mes poumons et ce sera fini… »

Malgré tout, durant les derniers instants de vie rêvée qu'il lui restait, il voulait demeurer avec Argus, et l'appela. Le chien trépigna, comme s'il hésitait à rejoindre son vieil ami, puis se retourna et s'engagea dans une galerie où la lumière allait grandissante, un peu jaune, plutôt comme l'éclairage d'une lanterne que comme celui du jour. Déçu, Lucien tituba sur quelques mètres et emprunta la galerie à son tour. Argus était là, juste un peu plus loin, à l'arrêt, et regardait en

arrière. Il l'attendait. Lucien sourit. On était revenu au temps des équipées clandestines dans les ailes abandonnées du Château.

Le sol était moins humide de ce côté, et la voie à suivre parfaitement visible. Ne subsistaient plus dans l'air qu'une ou deux étincelles sur le point de s'évanouir. Argus avançait à pas mesurés, et la galerie semblait s'illuminer progressivement sur son passage. Lucien attendait toujours le moment où l'eau emplirait sa poitrine et mettrait un terme à ce songe étrange et paisible, mais lorsqu'il franchit le coude qui se trouvait devant lui, il oublia complètement ses préoccupations.

Le plafond de la travée qui s'étirait à perte de vue était recouvert d'un bout à l'autre de minuscules cristaux luminescents. Il leva le bras vers eux, en toucha un de la main : des excentriques ! Il prit le temps de les observer avec attention : leur configuration lui était familière. Il connaissait cette galerie, oui : c'était celle de Thérandal. Argus aboya, le tirant de sa torpeur, et ils reprirent leur route. Au-dessus d'eux, les excentriques rivalisaient d'iridescence, comme pour leur souhaiter la bienvenue.

Après avoir remonté la travée, ils débouchèrent sur une vaste voûte, sous laquelle il reconnut la Salle des Orgues, qu'il avait si souvent arpentée en compagnie des touristes, et aussi seul avec lui-même, en d'autres temps. Il n'était plus prisonnier : il connaissait ces grottes mieux que quiconque. S'il voulait en sortir, c'était l'affaire de cinq minutes, mais il voulait avant tout rattraper Argus, et comprendre ce qu'il fabriquait là. Il le suivit jusqu'à la Salle des Convives, où les attendaient les fameux mannequins pétrifiés sous la fontaine. Le ruissellement qui se répercutait aux quatre coins de la caverne l'apaisait : il eut envie de s'arrêter là un moment, de plonger les mains dans l'eau fraîche, de tout oublier. Il s'assit au bord du bassin, et Argus vint s'asseoir sous son coude pour se faire caresser.

Ils restèrent ainsi le temps d'une petite sieste éveillée, dans le silence minéral ponctué par les écoulements de la voûte. Comme Lucien le croyait endormi, tout à coup Argus se leva et se dirigea vers la fontaine pétrifiante. Lucien le regarda entrer dans le bassin, contourner la table des Convives et disparaître derrière le rideau liquide. Puis, comme le chien ne revenait pas, il se leva à son tour pour aller voir. Arrivé à proximité de la fontaine, il vit une ombre remuer derrière l'écran trouble, une ombre qui n'était plus celle de l'animal. Une ombre qui lui était aussi familière que ces lieux.

« Viviane… ? »

Elle émergea de la fontaine, drapée dans le grand manteau bleu sombre qu'il lui avait connu quand ils exploraient ensemble le réseau de Thérandal. Elle avait exactement le même visage que la dernière fois qu'ils s'étaient vus à Urgis, lorsqu'elle lui avait passé les rênes de l'administration des grottes. Il allait la prendre dans ses bras quand l'épisode de la sorcière dans les jardins du Château lui revint en mémoire : ces disparitions inopinées, ces tours de passe-passe bon marché, tout cela avait un vague arrière-goût de déjà vu.

« Comment dois-je vous appeler ? Attendez… Panacée, c'est ça ? Ou Asphodèle ? C'est bien vous, n'est-ce pas ? »

Elle laissa filer quelques secondes avant de lui répondre, avec un sourire amusé :

« Flattée d'être rappelée à votre bon souvenir, Lucien. Je n'aurais pas cru que vos trois tickets vous mèneraient si loin.

— Disons qu'il y a eu des impondérables… d'ailleurs, où sommes-nous, exactement ? Vous ne me ferez pas avaler que ce sont là les vraies grottes…

— Mmh, bien observé, vous avez fait des progrès, vraiment ! Nous ne sommes nulle part en particulier. C'est ce qui arrive quand un être humain tombe dans l'un des relais de l'Alecton.

— Ah oui, les fameux « points de passage »…

— C'est comme ça que les appelle le comte dans son livre, il me semble ? Ce sont des ouvertures sur un monde auquel vous ne pouvez accéder. Alors, quand ça se produit, vous échouez ici, dans le vestibule, en quelque sorte. Il prend des formes qui vous sont familières, parce qu'il n'a pas d'existence propre. Pas au sens où vous l'entendez. Quand l'un d'entre vous se retrouve dans le vestibule, c'est moi qui viens le chercher.

— Ce qui n'arrive pas tous les jours, j'imagine…

— Plus souvent qu'on ne le croit.

— Et ça vous oblige à venir nous punir personnellement.

— Venez vous promener avec moi dans ce couloir, Lucien. Vous avez vraiment des souvenirs fascinants. »

Ils s'engagèrent dans le couloir qui descendait en escalier jusqu'à Thérandal.

« Vous nourrissez toujours une telle méfiance à mon encontre, Lucien, que vous ai-je donc fait ? N'avez-vous pas eu tout ce que vous

souhaitiez ? Vous aurais-je lésé en quoi que ce soit ?

— Non, évidemment, non, on ne peut pas dire ça. Pourtant, je peine à croire que vos faveurs soient gratuites.

— Gratuites, non. Elles vous engagent, c'est vrai, mais uniquement envers vous-mêmes.

— Et vous, vous n'attendez rien en retour ?

— Disons que je suis là pour veiller au bon fonctionnement des choses. Prenons par là, vous voulez bien ? »

Depuis qu'ils étaient entrés dans l'étroit boyau, la lumière s'était atténuée, mais il avait l'impression persistante que le visage de la Fée, dans la pénombre, rajeunissait. Il s'entêtait à jouer les soupçonneux, mais en vérité, elle lui avait tout bonnement donné trop pour qu'il pût jamais la remercier.

« Et une fois ici, comment fait-on pour repartir ?

— Il vous reste encore un ticket, non ? », répondit-elle, comme si ces mots réglaient tout.

« J'imagine que vous avez sûrement encore beaucoup de questions, Lucien. Pourquoi trois voyages, et pas quatre, cinq ou mille ? Pourquoi un train, plutôt qu'un avion, ou un carrosse, ou une fourgonnette céleste ? Pourquoi vous plutôt qu'un autre, pourquoi maintenant et pas avant, y a-t-il un Alecton pour les chiens, les chats, et les ratons laveurs ?

— J'avoue que c'est surtout la dernière qui me brûle les lèvres.

— Je l'aurais parié. Comme je vous l'ai dit, tout ce que vous voyez ici emprunte sa forme à vos souvenirs, et prend une apparence que vous pouvez voir et reconnaître. Il en va de même pour l'Alecton. Les Solymes, par exemple, lorsqu'ils le regardent, ne voient pas un train…

— Il y en a beaucoup qui reçoivent un ticket, parmi eux ?

— Non, je ne leur en ai jamais donné.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils n'en ont pas besoin. Ce sont eux qui nous ont aidés à le fabriquer, il y a longtemps. Seuls les hommes rêvent de tout recommencer lorsqu'ils arrivent à la fin.

— Et vous, vous et le Conducteur, vous êtes les bons samaritains, ceux qui viennent nous repêcher…

— À nos risques et périls, oui. »

Il eut un sursaut d'incrédulité, qu'elle ne manqua pas de remarquer.

« Ne soyez pas surpris, Lucien. Vous savez très bien que ces voyages ne sont pas dans l'ordre des choses, c'est même pour cette raison que

vous vous défiez de nous depuis le commencement, non ? L'Alecton n'opère qu'en contrebande, et nos allées et venues ne sont que tolérées en haut lieu, tant qu'elles ne font pas trop de vagues et ne remettent pas en question l'équilibre général. C'est pourquoi nous avons dû fixer des règles… »

Ils arrivèrent dans la salle de Thérandal. En revoyant ce colossal visage de pierre qui avait jadis été son unique confident, Lucien sentit sa gorge se serrer. C'était idiot d'avoir envie de sangloter comme un enfant devant un mur, à plus forte raison devant un mur qui n'était pas réellement là. Elle posa la main sur son épaule, et il la regarda. C'était une toute jeune fille à présent. Elle était rayonnante.

« Ne vous laissez pas aller, Lucien. Les séjours dans le vestibule sont un peu rudes sur le plan émotionnel. »

Elle effleura les lèvres du visage hiératique, et l'imposant relief se fendit verticalement en son milieu pour s'ouvrir comme une haute porte à deux battants.

« Je suis sûre que vous ignoriez tout de cette petite astuce, pas vrai ? »

Abasourdi, il la suivit dans le passage qui venait de se former devant eux. Ils se retrouvèrent dans un long corridor sinueux, dont les parois paraissaient, elles aussi, éclairées par d'invisibles lanternes.

« Vous comprenez peut-être un peu mieux pourquoi nous avons voulu limiter le nombre de voyages. S'il se commettait trop d'irrégularités, la mansuétude dont nous avons bénéficié jusqu'ici pourrait prendre fin. Il n'y aurait plus de tickets, plus de passagers.

— Ce qui vous oblige à poursuivre le comte…

— Vous souvenez-vous des balayeurs, Lucien ?

— Vous plaisantez ?

— Sachez qu'ils existent. Ce ne sont ni des hallucinations, ni des rêves, ni des fantômes.

— Alors qu'est-ce qu'ils sont ?

— Une maladie. Celle dont vous souffrez quand vous atteignez le terme de vos jours, si les regrets et les remords dominent vos souvenirs. C'est ce dont ils se nourrissent. Ils flairent leurs proies de très, très loin, et ils peuvent les retrouver n'importe où.

— Pourquoi nous, précisément ?

— Parce que vous leur ressemblez. Parce qu'ils ont été comme vous, autrefois.

— Vous voulez dire que c'étaient des hommes ?

— Combien de fois avez-vous vu le comte, Lucien ? Souvenez-vous : n'était-il pas différent à chaque rencontre ? N'avez-vous pas vu les traits de son visage s'estomper, sa peau et ses vêtements se ternir ? C'est ce qui arrive à ceux qui font trop de voyages à bord de l'Alecton. Vous n'êtes pas faits pour supporter ce genre d'excès. Ceux qui s'y risquent perdent peu à peu tout ce qui fait d'eux ce qu'ils sont, jusqu'au souvenir d'eux-mêmes. Octave n'est pas le premier, loin de là, sa méthode n'est pas nouvelle. Il a déjà fait bien plus de voyages que de raison. S'il continue à poursuivre ainsi son Victor, il l'oubliera bientôt pour toujours, et ira grossir les rangs des affamés qui vous tourmentent…

— Mais il doit bien y avoir un moyen de l'avertir !

— Vous, les êtres humains, si vous avez une spécialité, c'est vous échapper. Plusieurs fois j'ai retrouvé Octave, dans la forteresse par exemple, mais il s'est toujours défilé… ah, tenez, nous arrivons… »

Après un coude vers la droite, le corridor s'élargissait pour révéler un spectacle qui figea Lucien sur place : devant lui se déroulait une interminable galerie de part et d'autre de laquelle des pendules et horloges de toutes tailles et formes étaient enchâssées, à même les parois, telles des pierres brutes émergeant des anfractuosités. Sonné par la perspective, il ne prit conscience qu'au bout de plusieurs secondes du bourdonnement sismique des innombrables tic-tac additionnés.

Elle avançait plus lentement, maintenant, comme pour lui laisser le temps d'admirer l'éventail infini des mécaniques qui se déployaient des deux côtés de l'allée. Pas une n'indiquait la même heure que sa voisine. Chacune tournait selon son rythme propre, certaines deux à trois fois plus vite que les autres. Il y en avait même qui tournaient à rebours.

« Votre père est horloger, n'est-ce pas ? Vous êtes bien placé pour apprécier…

— Il apprécierait plus que moi, je crois… qu'est-ce que c'est, cet endroit ? Une sorte de chronomètre universel ?

— Si l'on veut. Chacune de ces horloges décompte les heures d'une vie. Il y en a une pour chacun de vous. »

Il s'arrêta devant une petite pendule murale accrochée à hauteur de tête, qui avançait terriblement vite.

« Mais regardez, celle-ci, par exemple…

— Oui, cela doit vous paraître singulier, je le comprends. C'est que les horloges que vous avez sur Terre ne sont que des imitations. Celles-ci sont les originales, et indiquent non que le temps passe, mais comment il passe pour chacun. Certains parmi vous ont des journées, des heures plus courtes que d'autres. Certains sont là pour cent ans, d'autres seulement le temps d'un rêve.

— Et celles qui sont arrêtées, ça veut dire…

— …que le rêve est fini.

— Vous avez sûrement une excellente raison de m'amener ici, mais je dois dire que pour l'instant, elle m'échappe encore.

— Nous nous dirigeons vers votre horloge, Lucien. Mais avant, je pensais que cela vous intéresserait de vous promener un peu aux alentours. Vous savez, la configuration des horloges change constamment. Vous les voyez dans cet ordre maintenant, mais il se peut que dans un instant, celle-ci ou celle-là se retrouve ailleurs. Elles bougent et se réagencent en fonction des rencontres qui s'opèrent sur Terre. Nous arrivons dans le voisinage de la vôtre. Vous allez y trouver celles des êtres qui vous sont proches. Vous les reconnaîtrez. »

En effet, sans qu'il pût clairement se l'expliquer, il les repéra au premier coup d'œil : d'abord celles de ses parents, côte à côte, faciles à identifier puisqu'elles étaient semblables à celles qu'il avait connues sous leur toit, et il eut un serrement au cœur en voyant combien celle de son père tournait vite ; puis celle de Luron, qu'il n'avait jamais vue, mais qui, indéniablement, lui ressemblait d'une manière indéfinissable. Peut-être était-ce dans les moulures flamboyantes qui entouraient le cadran, peut-être dans les chiffres un peu effacés qui évoquaient ses retraites et disparitions récurrentes, ou dans le tracé régulier des aiguilles qui avançaient avec une sorte de volonté tranquille, là où, sur d'autres cadrans, elles rampaient sans conviction ou progressaient par saccades erratiques… et un peu plus loin, il trouva celle de René, qui tournait à l'envers. Il lança à la Fée un regard perplexe.

« Eh bien, il semblerait que votre ami René fasse en ce moment partie des heureux passagers de notre cher Alecton. Je n'ai pourtant pas souvenir de lui avoir donné de ticket… »

Il eut un silence embarrassé, qu'elle dissipa d'un sourire. Ils passèrent ensuite devant celle d'Estelle, sur laquelle il reconnut des motifs proches de ceux qu'il avait déjà vus dans ses dessins. Elle aussi tournait à reculons.

« Elle vous attend, Lucien. Là où vous lui avez donné rendez-vous.

Tous les soirs, elle vient vous attendre, pendant plusieurs heures. C'est assez rare, je dois l'admettre. Je suis impressionnée. On se demande ce qu'elle vous trouve.

— Bienvenue au club.

— Elle est dotée d'une force de caractère peu commune, et elle a très vite compris les possibilités que lui offrait l'Alecton, de même que leurs limites. Bref, tout le contraire de vous.

— Je plaide coupable. Mais il faut dire que vous ne nous expliquez pas grand-chose au départ, non plus.

— Il me semble que je vous donne déjà beaucoup, je ne peux quand même pas tout faire à votre place. »

Ils se retrouvèrent face à une haute horloge aux boiseries écaillées, qu'il lui semblait avoir rencontrée jadis dans les régions désaffectées du Château. On ne voyait plus les chiffres, et les aiguilles décrivaient des ellipses asynchrones, s'arrêtant parfois subitement pour repartir en sens inverse. Elle avait tout d'un balayeur déguisé.

« Dites donc, je dois être sacrément malade…

— Ce n'est pas encore la vôtre, c'est celle d'Octave. Venez, nous y sommes presque. »

Comme elle le menait à destination, il ralentit devant une autre horloge qui lui semblait furieusement familière : ce mélange de morgue, de colère et d'une étrange nostalgie… Alexandre ! Avant même d'y avoir pensé, Lucien abattait son pied sur la vitre qui abritait le balancier, la faisant voler en éclats. Tout se figea alors dans la galerie : du cœur du châssis, au milieu des mille copeaux de verre en suspens dans l'air, jaillit un éclair qui le força à détourner le regard. Lorsqu'il put à nouveau poser les yeux sur l'horloge, la lumière aveuglante se diluait en une nuée grise et granuleuse où émergeaient de petites formes agitées qui ressemblaient à des hommes. Il plissa les yeux et elles se précisèrent : une foule de gens vêtus de sombre, debout dans une vaste salle nue. Certains pleuraient. Un peu à l'écart, une grande boîte grisâtre qu'il mit du temps à identifier comme un cercueil. Il y eut un frémissement, puis l'assistance commença à se disperser. La plupart des personnes présentes étaient trop loin pour qu'il fût en mesure de distinguer les visages, mais deux d'entre elles restèrent seules dans la salle après le départ des autres. Il en vit alors une se retourner de telle manière qu'il n'eut aucun doute sur son identité, même s'il ne l'avait pas revue depuis de nombreuses années : la mère de Cécile.

Il y eut comme un léger cliquetis, puis, en une fraction de seconde,

les bris de verre se rétractèrent vers le balancier et recomposèrent la vitre à l'identique, dissipant l'image fumeuse. Lucien recula d'un pas. L'horloge était intacte. Son tic-tac avait repris.

« Vous ne croyiez tout de même pas que ce serait si facile ! On ne casse pas une horloge comme ça. Vous pouvez détruire les contrefaçons, pas les originales. Elles continueront à tourner jusqu'à l'heure dite.

— Et ce que je viens de voir, c'était quoi ? C'est l'horloge d'Alexandre ou celle de Cécile ?

— Celle d'Alexandre, bien sûr, vous l'avez reconnue tout de suite. Autrement, vous n'auriez pas eu ce geste inconsidéré. Celle de Cécile se trouve par là, regardez. »

Elle lui montra une autre horloge, dont les aiguilles ne bougeaient plus. Lucien se sentait perdre pied.

« Mais lui, vous avez vu, il n'était même pas là !

— Il n'a pas pu assister à l'enterrement. Après la débâcle de la forteresse, il est retourné chez lui pour apprendre qu'elle était morte. Plusieurs membres de la famille le jugeaient responsable. Il y avait eu une dispute assez sérieuse avant son départ pour la guerre. Ce n'était pas la première fois qu'ils s'étaient séparés, mais il faut croire que c'était une fois de trop.

— Vous voulez dire qu'elle s'est suicidée ? À cause de lui ?

— Il arrive que deux personnes soient faites pour être ensemble, mais qu'elles ne s'en rendent pas compte au même moment. Cécile et Alexandre avaient des caractères ombrageux, volcaniques, trop peut-être pour pouvoir cohabiter en permanence. Mais ils ne pouvaient rester longtemps l'un sans l'autre. Elle l'a compris avant lui, qui était trop aveuglé par la rancune et les reproches mutuels pour voir qu'elle avait raison. Je crois qu'il a compris, maintenant, même si c'est un peu tard… »

Dévasté par ce qu'il venait d'entendre, Lucien restait planté devant le cadran aux aiguilles fixes, ruminant mille pensées, incapable d'en suivre une seule.

« Il est bien malheureux, à présent. Peut-être plus que vous ne l'avez jamais été. Et il n'a pas la moitié de votre âge.

— Alors pourquoi n'allez-vous pas le trouver ? Qu'est-ce qui vous empêche de lui donner des tickets ?

— Tout n'est pas si simple, Lucien. Il y a une chose qui m'empêche de lui venir en aide, oui. Vous ne la comprendrez que plus tard.

Venez, nous y sommes presque. »

Elle reprit son avancée et il la suivit d'un pas morne, s'attardant encore un peu devant les deux horloges, cherchant à rêver les scènes, les mots et les absences qui avaient pu mener l'une d'elles à s'arrêter.

Bientôt ils s'approchèrent d'une petite pendule qui semblait tissue de branchages, comme une éruption de racines perçant la paroi argileuse. Lucien n'eut pas besoin de la voir de près pour savoir à qui elle appartenait.

« Vous lui aviez donné un nom, si je me souviens ?
— Comptine… mes parents l'appelaient Comptine…
— C'est amusant. Et peu commun. Peu de gens savent le nom de leur horloge. »

Comptine. C'était si évident. Elle battait les secondes paisiblement, affichant la même simplicité, la même aisance sur le mur de cette grotte que sur celui de sa chambre d'enfant, à tel point qu'il en venait à se sentir chez lui, plus encore que dans la maison familiale, au creux de cette étrange caverne où les tocantes tiraient les ficelles du monde. Il faillit ne pas remarquer qu'elle tournait à l'envers, elle aussi.

« La plupart ignorent aussi que les horloges sont des passages secrets. »

À ces mots, les branches enchevêtrées du cadre de Comptine se mirent à craquer, à coulisser comme un nid de serpents, lentement d'abord, puis de plus en plus vite. Tandis qu'elles glissaient les unes sous les autres et que les aiguilles s'affolaient, il eut la sensation de voir le cadran prendre du volume. La couronne de branchages se mua en tourbillon, et la pendule eut bientôt la taille d'un homme. À ce stade, chiffres et aiguilles avaient presque entièrement disparu pour laisser place à un paysage qu'il connaissait bien, et qu'il pouvait contempler comme à travers une vaste fenêtre.

« C'est là-bas qu'elle vous attend. C'est le chemin que vous indique Comptine. »

Il se retourna vers la Fée. Elle avait l'air d'une petite fille.

« Merci. Merci pour tout. Est-ce que… est-ce qu'on va se revoir ?
— Allez toujours la revoir, elle. Il y a un moment qu'elle vient là, tous les soirs, sans savoir si vous êtes mort ou vivant. Pour ce qui est

de nous… rien ne presse… »

Il lui fit un dernier signe, puis posa un pied dans le passage que venait de lui ouvrir Comptine, et y entra comme par une porte. Aussitôt, elle se rétracta et reprit sa forme d'origine. Son tic-tac régulier se mêla à nouveau à l'écho de tous les autres, et dans l'immense galerie où la lumière s'estompait déjà, la Fée s'évapora dans un dernier sourire.

RETOUR À TRÉVANDES

La mer montait. Il fut surpris de se retrouver les pieds dans l'eau. Derrière lui, naturellement, tout avait disparu : Fée, horloges, caverne. Il ne restait plus qu'un énorme soleil orangeâtre occupé à se noyer sur fond de ciel mauve. Devant lui, à cent mètres environ, l'ancienne église, qui se drapait d'ombres. Mieux valait ne pas tarder : l'eau lui montait déjà jusqu'aux genoux. C'était l'une de ces grandes marées où le flot submergeait la dune et entrait dans la nef. Il ne restait que peu de temps avant que l'église ne fût inondée.

Il se mit à patauger aussi rapidement que le courant le lui permettait vers l'église et les lumières de Trévandes qui s'éveillaient derrière elles. L'horloge l'avait fait sortir du côté du large. Il ne lui fallut pas longtemps pour se mettre à nager, tant le niveau s'élevait. Parvenu à une trentaine de mètres, il aperçut une silhouette debout près du portail. Elle était là. Plus que quelques brasses…

Lorsqu'il toucha enfin la dune et se mit à l'escalader, elle descendit à sa rencontre. Elle criait quelque chose que couvrait le roulement des vagues. Ils se rejoignirent à mi-hauteur et s'enlacèrent, éclaboussés par le ressac.

« Je commençais à ne plus y croire… je ne sais pas combien de temps j'aurais encore pu continuer à venir… », souffla-t-elle en le serrant de toutes ses forces.

« C'est que… ce n'était pas la porte à côté ! » bredouilla-t-il, essayant de reprendre haleine.

Elle l'emmena vers le sommet, la marée menaçant de les atteindre, et ils s'agenouillèrent dans le sable au pied du clocher. Ils avaient tant à se dire qu'ils ne savaient par où commencer.

« La dune est déjà encerclée. On dirait qu'on va devoir passer la nuit ici. On l'a déjà fait, ce n'est pas si terrible !

— Va pour une nuit dans les ruines ! Comparé à l'endroit d'où je reviens, on peut dire que ce sera un trois étoiles !

— Mais où est-ce que tu étais passé ? Comment as-tu fait pour revenir ?

— Ah, ça, ça va nous prendre toute la nuit… »

Retentit alors une détonation qui déchira le rideau sonore de la houle. Quelque chose éclata sur le mur du parvis, non loin d'eux. Ils se retournèrent et virent un homme gravir le flanc de la dune, à une dizaine de mètres. Il venait droit vers eux. Dans sa main droite, un pistolet les braquait.

D'un bond, ils se réfugièrent dans le bâtiment, évitant un second coup de feu, et se cachèrent contre le mur intérieur de la façade, de part et d'autre du portail. Fouillant la pénombre du regard, Estelle indiqua à Lucien un vieux porte-cierge de cuivre rouillé, presque de la taille d'un homme, sur le sol : « Vite, attrape ça ! » Tandis qu'il s'en saisissait, elle se munit d'une lourde pierre sans doute tombée du plafond dans un passé lointain.

Ils s'apprêtaient tous deux à frapper l'inconnu dès qu'il franchirait le portail quand une série de coups de pied enfonça les battants vermoulus, avant qu'une nouvelle salve de tirs ne les contraignît à battre en retraite. Elle se précipita derrière le panneau de bois de la cage d'escalier, qui se trouvait dans l'angle le plus proche, et Lucien plongea entre les rangées de bancs renversés qui entravaient la nef.

Leur ennemi fit alors son apparition. Il visa le banc derrière lequel s'était embusqué Lucien et fit feu à nouveau.

« Montre-toi, Agravelle ! Ça fait des semaines que je t'attends, moi aussi ! »

Il tressaillit. C'était la voix d'Alexandre. Que faisait-il ici ? Impossible de lui répondre : le son lui aurait révélé où Lucien se trouvait. Mieux valait se déplacer en silence le long du banc.

« Oui, je t'ai entendu, ce soir-là, dans la forteresse ! C'est ici que tu lui avais donné rendez-vous, n'est-ce pas ? Elle ne viendra pas ! Elle ne viendra plus jamais ! Alors c'est moi qui suis venu à sa place ! »

Encore un coup de feu. Par terre, Lucien cherchait un objet à lancer pour détourner son attention, sans succès.

« Mais toi, j'ai toujours su que tu t'en tirerais, d'une façon ou d'une autre ! Tu as toujours su te ménager des sorties de secours, pas vrai ?

D'ailleurs, c'était qui, ce géant qui t'a sorti de ta cellule ? Dommage qu'il ne soit pas là ce soir… »

Il n'était plus qu'à quelques pas du banc, et Lucien ne trouvait toujours pas d'échappatoire. Il agrippa le porte-cierge, espérant pouvoir porter le coup avant qu'Alexandre n'eût le temps de tirer. Tout à coup un vacarme épouvantable se fit entendre juste derrière Alexandre, qui pivota instinctivement pour voir de quoi il s'agissait. À ses pieds, un énorme bloc de pierre, à demi brisé par sa chute. Il leva les yeux et repéra Estelle dans les ombres de la balustrade qui surplombait l'entrée : c'était elle qui avait lancé le projectile. Elle l'avait manqué de peu. Il ouvrit le feu à plusieurs reprises, jusqu'à entendre un cri, puis le bruit d'une chute sur les planches du palier.

Aussitôt, Lucien bondit d'entre les bancs et abattit le porte-cierge sur son bras droit : l'arme vola au sol et Alexandre, pris de vitesse, eut à peine le temps d'esquiver le coup suivant, qui frappa les dalles de pierre en faisant jaillir une salve d'éclats. Lucien risqua un bref coup d'œil dans les hauteurs de l'entrée : plus un son, plus un mouvement. Ce salaud ne l'avait tout de même pas tuée ? Écumant de rage, il se rua sur son adversaire, fendant net un banc qui se trouvait en travers de son chemin, manquant de justesse Alexandre qui s'était jeté au sol. À peine remis sur pied, ce dernier empoigna une chaise gisant près d'un pilier pour la lui lancer au visage. Frappant par réflexe, Lucien réussit à dévier sa trajectoire, mais déjà Alexandre en avait saisi une autre et se précipitait vers lui, le regard ravagé. Agitant sa massue improvisée, il para les coups et freina sa course, jusqu'à ce qu'une très courte accalmie lui permît de le frapper aux jambes, ce qui fit reculer Alexandre et mit un terme provisoire à l'assaut. La chaise vint se fracasser à ses pieds, et Alexandre se retira à distance respectable. Il boitait, signe que le coup porté aux jambes avait fait son effet.

C'est alors que Lucien le vit tirer son épée. Diable ! Il avait gardé tout le matériel fourni par l'armée ! Il recula et se rendit compte que ses chaussures prenaient l'eau. Un flot continu s'infiltrait par le portail. La mer venait de faire son entrée dans l'église.

« Et celle-là, c'était qui ? Une fille dans chaque port, c'est ça ? Moi aussi, j'ai connu ça. Mais tu verras : quand elles sont mortes, ça laisse des traces. »

Sur ces mots, il se mit à courir en claudiquant entre les bancs retournés, décrivant un arc de cercle pour revenir vers Lucien du côté opposé et le charger. Furieux, Lucien fut obligé de parer les coups et

de reculer, incapable de répliquer à la violence de l'attaque. Alexandre avait toujours été beaucoup plus fort que lui. Un faux mouvement le fit trébucher sur un banc et tomber à la renverse dans l'eau. Il sentit la morsure fugace de la lame qui lui entaillait la jambe gauche, puis celle du sel sur la blessure. S'il ne se relevait pas sur-le-champ, il était mort. Il roula sur le côté pour éviter le coup suivant et se redressa en prenant appui sur le porte-cierge. Ils boitaient l'un comme l'autre à présent, deux estropiés prêts à se sauter à la gorge, et le comique involontaire de la situation ne lui échappait pas.

Alexandre enjamba le banc pour le rejoindre, et Lucien, à force de moulinets avec son arme de fortune, parvint à l'empêcher d'attaquer pendant quelque temps, mais il était clair que la bataille ne prendrait fin qu'avec la mort de l'un d'eux. Les pointes de douleur qui s'élançaient le long de sa jambe rendaient son équilibre précaire et amenuisaient sa concentration, si bien qu'une feinte de son adversaire le désarma sans crier gare. Pris au dépourvu, n'ayant pas le temps d'aller ramasser le porte-cierge sans s'exposer à un coup fatal, il s'empara d'un banc de bois qu'il souleva avec peine pour s'en faire un bouclier. Il essuya ainsi trois assauts qui auraient aisément pu mettre un terme au combat, avant de jeter le banc sur Alexandre, le distrayant assez longtemps pour pouvoir remettre la main sur l'arme perdue et se retirer vers l'abside.

Çà et là, dans les profondeurs de la nef, on commençait à voir dériver des fragments de mobilier. Ce n'était plus un mince tapis d'eau qui entrait sous le portique, maintenant, mais des vagues suffisamment massives pour charrier des débris d'une certaine envergure. Déferlant l'une après l'autre dans la vaste salle voûtée, elles faisaient chanceler Alexandre qui continuait d'avancer, l'épée au poing, comme ivre, et tandis qu'il poursuivait sa marche, Lucien nota qu'il frappait dans le vide autour de lui, non pas au hasard, mais comme s'il cherchait à toucher des cibles précises et mobiles. Il s'était mis à hurler, mais le mugissement de l'océan qui s'engouffrait par le parvis l'empêchait de comprendre ses mots. Puis il fixa de nouveau son attention sur Lucien, et lui cria, d'une voix éraillée qui couvrait cependant le tumulte :

« C'est toi qui les as appelés, c'est ça ? Ils sont là pour te défendre ! C'est toi qui me les envoies, depuis le début ! Mais ils ne m'arrêteront pas, même si mon épée leur passe au travers, même si tu en fais venir mille de plus ! »

Il se jeta sur Lucien, qui se déporta vers la droite juste à temps.

L'inondation rendait leurs déplacements plus patauds, et le ressac commençait à les aspirer vers l'entrée. Il profita de ce qu'Alexandre avait momentanément perdu l'équilibre pour lui asséner un coup puissant sur le dos. Il l'avait espéré assez puissant pour l'abattre au sol, il avait espéré toucher la tête, mais il ne réussit qu'à le faire vaciller, un revers d'épée défensif lui interdisant de prolonger l'offensive. Les vagues et le courant gagnaient rapidement en force, les déstabilisant chaque seconde davantage. De véritables lions d'écume se précipitaient sur le mur absidial pour y éclater dans un tonnerre assourdissant, générant un ressac assez fort pour les balayer tous deux comme de simples planches de liège. Ils se livrèrent alors à un étrange ballet, chacun titubant et faisant tournoyer au hasard ce qui lui servait d'arme, de l'eau jusqu'à la taille, jetant dans l'air humide leurs saillies désordonnées.

Ils poursuivirent ce manège jusqu'à ce qu'un retour de vague supérieur aux autres les emportât. Il y eut alors un moment de calme relatif, où l'ancienne église ne fut plus emplie que du remous des éléments.

Lucien refit surface aux abords du portail, et se cramponna aux vestiges des battants pour ne pas être expulsé. S'il était projeté hors de l'église maintenant, le courant l'entraînerait jusqu'au large. Une fois le reflux affaibli, il se hissa sur l'escalier : il lui fallait absolument voir Estelle.

Il venait de gravir les premières marches quand la lame d'Alexandre fendit brusquement la rampe à sa gauche. Sonné par le choc, il tomba assis sur les marches, trouvant tout juste la présence d'esprit de repousser son assaillant d'un coup de pied au visage. Où était le porte-cierge ? Sans doute l'avait-il lâché sous l'eau. Il décrocha un morceau de la rampe, dont le bois vermoulu n'opposait qu'une maigre résistance, et prit position sur un palier branlant à mi-hauteur de l'escalier. En bas, Alexandre revenait déjà à la charge, et entamait l'ascension, frappant toujours des ombres à ses côtés.

« Pourquoi l'eau ne les emporte pas ? *Pourquoi l'eau ne les emporte pas ?* »

Lucien tenta une percée, mais son arme actuelle était de peu de poids face à une épée, et il n'eut bientôt d'autre choix que de se réfugier encore plus haut, sur la deuxième volée de marches. L'une d'elles s'enfonça sous lui, et il faillit retomber dans le tourbillon sans espoir de secours. Quand il se fut redressé, Alexandre arrivait sur le

palier. Sous leurs pieds, la mer jaillissait en geysers, cherchant à les happer. Au-dessus, sur la balustrade, le corps inanimé d'Estelle gisait sur le plancher. Alexandre attaquait avec toujours plus d'acharnement, et il n'y aurait bientôt plus de terrain disponible pour se placer hors d'atteinte.

Lucien brandit alors son tronçon de rampe pour en frapper l'épée de toutes ses forces, rejetant le bras d'Alexandre sur le côté et, profitant de ce que la lame, pendant un bref instant, ne se trouvait plus entre eux, bondit sur lui pour l'agripper par le cou. Tous deux emportés par l'élan, ils basculèrent par-dessus la rambarde du palier, à laquelle Lucien s'accrocha *in extremis*, évitant de suivre son ennemi dans sa chute. Il le vit sombrer, émerger, puis sombrer à nouveau, ballotté par les flots qui l'emportèrent presque immédiatement par le portail. Il l'entendit pousser un dernier cri dément avant d'être englouti par le rugissement de la houle.

À bout de forces, il remonta sur le palier et se rendit auprès d'Estelle. Elle respirait encore, faiblement, parcourue de soubresauts effroyables, et il se pencha sur elle pour lui parler, oubliant le déluge qui envahissait la nef, sourd au vrombissement qui grandissait à l'extérieur, et qui n'était pas celui de l'eau…

« Ça va aller, tu vas voir… tu vas t'en sortir… on va attendre que la mer se retire, et je t'emmènerai… on te soignera…

— Oui, je vais m'en sortir… mais pas comme ça, non… pas comme ça… écoute…»

Il tendit l'oreille, et perçut alors le bruit derrière les vagues. Au-dessus d'eux, déjà, par les brèches de la toiture, d'infimes flocons électriques commençaient à tomber au ralenti, jetant sur les poutres de la charpente leur bleu irisé. En les voyant, il sentit quelque chose s'effondrer en lui.

« Non, pas maintenant… c'est trop tôt… on vient à peine…

— Lucien, si je ne repars pas maintenant, je vais mourir ici… ils vont me ramener là-bas… c'est le seul moyen…

— Où ça ? Au Château ?

— Peut-être… ou ailleurs… nos vies ont changé pendant nos voyages… peut-être qu'elles nous amèneront ailleurs, oui… et là-bas, je t'attendrai…

— Non, je repars avec toi maintenant !

— Ce n'est pas comme ça que ça marche… on ne vient nous chercher qu'un à la fois… tu devras attendre ton tour… »

Un frisson lugubre l'agita, et il la serra plus fort pour essayer de le calmer. En contrebas, une ombre colossale venait de franchir le portail et de s'arrêter dans l'entrée, rigide comme une île battue par les flots. Lucien savait ce que cela signifiait. Ils n'avaient plus de temps.

« Estelle, le Conducteur est là…
— C'est bien. Laisse-le me prendre…
— Mais comment peut-on être sûrs de se retrouver ?
— Si on est ensemble ici… on le sera aussi là-bas… attends le jour où ils reviendront te chercher… ils te ramèneront vers moi…
— Tu crois vraiment que… »

Le Conducteur était maintenant à leur hauteur, penché sur la balustrade. Il flottait sous le plafond de la nef, aussi léger et inquiétant en cet endroit qu'une petite montgolfière. Lucien entendait sa respiration, ou du moins le pensait-il, ce grattement rauque évoquant plutôt le son d'une poignée de cailloux que l'on eût fait crisser à l'intérieur d'un tuyau de plomb. Le géant étendit les bras vers eux et, d'un geste rapide, avec une douceur dont Lucien ne l'eût jamais cru capable, souleva Estelle pour l'amener à lui.

Quelques secondes plus tard, il était seul dans la nef inondée. Il ne put sortir pour voir l'Alecton refermer ses portes sur elle et l'emporter dans la nuit. Il entendit le grincement métallique du démarrage, puis regarda les étincelles encore suspendues dans l'obscurité s'éteindre une à une. Après quoi, épuisé par le combat et n'ayant rien d'autre à faire que d'attendre le reflux des eaux, il s'endormit.

***

Le jour filtrait déjà par les tuiles crevées lorsqu'il se réveilla. En bas, la nef avait repris l'apparence qu'il lui connaissait avant cette nuit mouvementée, mis à part quelques changements dans la configuration du mobilier. Il redescendit, posa à nouveau le pied sur le sol jonché d'algues, et sortit.

La matinée s'annonçait radieuse. Une brise légère balayait la plage. Comme il s'éloignait de l'église, il aperçut à quelque distance un corps abandonné sur le sable par le jusant. Il s'approcha et s'agenouilla à son côté. Le pouls était faible, mais bien présent. Alexandre n'était pas mort. Lucien regarda cet homme qui, quelques heures plus tôt, avait tenté de le tuer. Il le revit se débattre contre les balayeurs dans la nef déserte. Il était jeune encore, si jeune, et pourtant il était déjà au Château. Il n'aurait pas besoin de vieillir ou d'aller à Urgis. Pour Alexandre, le Château, c'était maintenant, c'était partout.

Lucien fouilla dans sa poche. Corné, ramolli, déchiré, le ticket était toujours là. Il le sortit et le plaça dans la main d'Alexandre. Puis il se releva et s'en alla vers Trévandes.

***

« Ah, Lucien, c'est bien ça ? Quelle bonne surprise, entrez donc ! Que puis-je faire pour vous ? »

Un peu surpris par ce chaleureux accueil, Lucien entra dans le bureau.

« Il y avait longtemps, n'est-ce pas ? Comme vous êtes jeune, c'est réjouissant ! Vous avez fait bon voyage ?

— La dernière fois que je suis venu vous voir, M. Primeur, vous ne m'avez pas reconnu…

— Vraiment ? Vous m'en voyez navré. J'imagine que ce jour-là, vous m'avez rencontré dans ma première vie. J'étais le Primeur qui n'avait pas encore voyagé à bord de l'Alecton. Vous savez, nous, les Alectonautes, nous passons notre temps à faire des allers-retours, et quand il nous arrive de nous croiser, parfois nos vies coïncident, parfois elles se télescopent. Toutes mes excuses pour ce rendez-vous manqué. Mais dites-moi, où en êtes-vous de vos périples ?

— Eh bien, c'est mon deuxième voyage.

— Et avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ?

— Oui. Je l'ai un peu perdu de vue pour le moment, mais… oui.

— Fort bien, fort bien ! J'ai plaisir à vous revoir dans ces circonstances. Après tout, nous serons toujours un peu voisins de siège, où que nous allions. Je présume cependant que ce n'est pas une simple visite de courtoisie…

— Vous devinez juste, j'en suis désolé. J'aurais en effet une petite faveur à vous demander…

— Entendu ! Tout ce que vous voudrez, à une condition : restez dîner avec moi, et racontez-moi vos aventures ! »

Ils passèrent une bonne partie de la soirée à bavarder. Lucien détailla par le menu ses pérégrinations, ses démêlés avec l'armée, avec Alexandre, ses rencontres avec le comte, avec la Fée, et son séjour chez les Solymes. On en était à la fin du repas lorsqu'il conclut :

« Donc, à ce jour, vous êtes considéré comme déserteur.

— Voire comme traître, puisque je suis en quelque sorte passé à l'ennemi. Les dernières personnes à m'avoir vu dans les Amphores m'ont sans doute aperçu en train de ramer vers l'île.

— Et vous souhaitez malgré tout rentrer au pays ?

— On ne peut rien vous cacher. Mes parents sont toujours là-bas, et ils ne savent pas que je m'en suis sorti.

— Cela doit pouvoir s'arranger. Comment voudriez-vous vous appeler ? »

Ils élaborèrent les détails d'une vie fictive, largement inspirée de celle que Lucien avait jadis mise au point pour s'exiler à Urgis.

« Urgis, mmh ? C'est là que vous étiez quand la Fée est venue vous trouver ? Et à ce propos, dites-moi, puisque vous l'avez rencontré : qu'en est-il du comte ?

— Je ne sais pas. La dernière fois que je l'ai vu, il s'embarquait sans titre de transport sur l'Alecton. Il paraît qu'il a déjà fait ça plusieurs fois.

— C'est ce qu'on dit, oui… on dit aussi qu'il cherche à recruter des associés, pour monter une sorte de rébellion contre Asphodèle. Elle le poursuit depuis un moment, vous savez. Avec tous les voyages clandestins qu'il a faits, il a peut-être déjà vécu des siècles. Vous, vous lui avez parlé ? Qu'est-ce qu'il cherche ? »

Lucien hésita un instant avant de répondre.

« Il cherche à ne jamais plus rien perdre. »

La conversation s'acheva vers minuit, et Primeur prépara à Lucien une chambre de la maison, disant que ses papiers seraient prêts le lendemain avant midi. Ce fut sa première nuit dans un lit digne de ce nom depuis des mois, et elle fut si bien employée qu'il ne la vit pas passer.

***

Lucien quitta Trévandes en début d'après-midi. Le voyage de retour lui prit plusieurs jours, et il eut soin d'arriver chez ses parents à la tombée de la nuit, pour éviter d'être reconnu dans la rue par d'anciens voisins. Ce fut sa mère qui ouvrit la porte. Il n'y eut pas de mots, pas d'effusions. Rien ne peut dire le moment où la mort s'efface. Elle le serra dans ses bras.

Le dîner et la soirée se déroulèrent de façon étonnamment normale. Il leur raconta tout ce qui lui était arrivé – du moins ce qu'ils pouvaient croire – et ils lui posèrent des questions, le plus simplement du monde, comme s'il revenait de vacances prolongées. Tout se passa comme lors des soirées qu'ils passaient ensemble autrefois, à ceci près qu'ils ne se couchèrent pas.

***

Durant les mois à la saveur curieusement interlope qui suivirent, il fut clandestin à domicile, vivant chez eux comme un réfugié en transit, ne sortant que la nuit pour s'aérer un peu l'esprit. Il ne pourrait pas rester indéfiniment, mais ce temps passé ensemble réparait en lui et en eux ce que son exil sans retour d'autrefois avait abîmé. Comptine, dans sa chambre, égrenait les minutes avec l'obscure sérénité des passages secrets, décomptant les heures qui le séparaient de la prochaine et dernière visite de l'Alecton. Il n'attendait rien d'autre désormais, il ne lui restait nulle part où aller, il n'aspirait plus qu'à rejoindre Estelle, où qu'elle fût, quel que pût être leur âge lorsqu'ils se retrouveraient. Pour ses parents, une fois qu'il serait reparti, rien ne changerait : le jeune Lucien demeurerait avec eux, et le vieux se souviendrait, quand il serait parvenu à destination, de ces jours passés en leur compagnie. Quelque part, ailleurs, René poursuivait son voyage, Alexandre avait peut-être commencé le sien, et cette pensée le rendait heureux. Il voyait déjà apparaître chez son père les premiers signes discrets de la maladie qui finirait par l'emporter, mais cette fois il serait à son côté, et ferait son possible pour adoucir ses maux. Sa mère ne serait plus seule, et cette pensée aussi le rendait heureux. On lui avait laissé le temps de bien faire les choses. Il n'avait pas revu les balayeurs depuis longtemps, pas même lorsqu'ils avaient assailli Alexandre dans l'église, et il savait qu'il ne les reverrait plus.

Il n'eut pas l'ombre d'un regret le soir où il entendit l'Alecton se poser dans la rue. Ses parents dormaient, et il était seul au salon. Flottait dans la pièce le fantôme des heures qu'il n'y passerait pas. Il jeta un dernier regard aux meubles, aux murs, aux lampes. Chaque minuscule détail était subitement de la plus haute importance, chaque broutille une amie de toujours. Puis il se leva. Avant de sortir, il posa la main sur le fauteuil, la table, la porte. Demain, ses parents s'éveilleraient et prendraient le petit déjeuner avec lui. Mais il ne serait plus là pour le voir.

Il prit place à bord, parmi les signes de tête et les sourires de connivence des autres passagers. Ils étaient sa famille, ces gens qu'il ne voyait presque jamais, qui voyageaient aux quatre coins du temps et du monde. Il ne les connaissait pas, mais ensemble ils partageaient quelque chose que rien, jamais, ne pourrait leur enlever. Le train s'ébranla.

De l'autre côté de la fenêtre, le quartier s'éloignait, les toits, les réverbères rétrécissaient, les étoiles se rapprochaient. Bientôt, il serait de nouveau avec elle. Ses paupières se faisaient lourdes. Il les ferma.

LES ALECTONAUTES

Un claquement sourd.

Silence.

Puis un autre.

Encore.

Dans la confusion de ce réveil inopiné, il crut d'abord que les coups étaient frappés par quelque main obscure de son rêve. Lorsqu'il s'aperçut qu'il s'agissait d'une main bien tangible qui tambourinait de l'extérieur contre la vitre à sa droite, le verre vola brusquement en éclats, engouffrant dans le compartiment un véritable cyclone. L'Alecton allait vite, très vite, et les bourrasques qui entraient par la fenêtre secouaient les passagers comme de simples brindilles.

À peine avait-il senti le souffle glacial sur ses joues qu'un poing l'agrippa et, avec une force colossale, le souleva de son siège pour l'emporter dehors. En un clin d'œil il fut sur le toit du compartiment, s'accrochant à tout ce qu'il pouvait trouver pour ne pas être propulsé dans l'espace, mais on le tenait encore solidement. Le vent gênait sa respiration, et l'effort qu'il lui fallait maintenir pour se cramponner lui causait déjà un début de crampe dans les jambes. Il regarda ses mains qui étreignaient le rebord du toit. Les veines, les taches ocre. Il redevenait vieux. S'il ne redescendait pas très vite, il ne tiendrait pas longtemps.

Il leva les yeux, percés par le froid, et reconnut Octave. La métamorphose était engagée : les paupières sombres étaient comme soudées à la peau, n'empêchant pas cependant les pupilles d'apparaître de temps à autre, comme illuminées de l'intérieur, par intermittences, à travers la mince pellicule translucide, le nez s'enfonçait dans le visage et les joues se creusaient effroyablement. Lucien repensa à l'horloge dans la caverne. Octave ouvrit la bouche et il en sortit un flot de borborygmes qui couvrit le vagissement du vent, puis il se retourna et se mit à traîner Lucien par le bras vers l'arrière

du convoi. Il eut beau tenter de résister, ses bras séniles n'étaient pas de taille à lutter avec le comte, dont la puissance physique semblait avoir encore augmenté depuis leur dernière rencontre. À force de se débattre, il finit par lui décocher un coup de pied dans le dos qui lui fit lâcher prise. Incapable de se relever, Lucien resta à quatre pattes, les mains collées au toit pour ne pas s'envoler. Octave lui fit face à nouveau, et cette fois son visage était presque humain, assez proche de ce qu'il avait été par le passé.

« Qu'est-ce qui te prend, crétin ? Ce n'est pas ça que tu voulais ? Tu croyais que j'allais te laisser crever au bout de la route ? C'est ce qui t'attend si tu restes dans ce train ! Il ne suffit pas de monter au bon moment, il faut aussi descendre avant la fin ! Il faut sauter ! *Sauter*, tu entends ? »

Il avait parlé très clairement, mais déjà ses traits s'altéraient, se brouillaient, et il se remettait à éructer des sons sans queue ni tête. Il empoigna Lucien par la jambe et recommença à le remorquer le long de la voiture. Il s'apprêtait à enjamber le fossé qui la séparait de la suivante quand l'Alecton fit une brusque embardée sur la gauche et les projeta tous deux sur le côté. Tombé dans la crevasse entre les deux voitures, Lucien réussit à freiner sa chute en s'accrochant au châssis et se reçut douloureusement sur la plate-forme intermédiaire. Il se releva avec peine. Derrière la vitre de la porte verrouillée, il voyait les autres passagers de la voiture, réveillés par le bris de glace et le vent, qui s'évertuaient à essayer de lui ouvrir, en pure perte. Si l'ouverture de ces portes avait été si simple, Octave n'aurait pas eu besoin de fracasser une fenêtre.

Il n'y avait pas d'autre choix que de remonter : le seul moyen de retourner dans le compartiment était d'atteindre la fenêtre brisée. Il se mit à gravir l'échelle d'accès qui jouxtait la porte, sentant ses articulations craquer à chaque mouvement.

Sur le toit, il ne vit personne. Tandis qu'il se hissait péniblement sur le rebord, il sentit Octave lui saisir les épaules par-derrière et le soulever comme un vulgaire pantin.

« *IMBÉCILE ! TU NE VOIS PAAAHRRR WORGMMM UUUUOOOFARRSMIRRVOIS PAS QU'ILS T'ONT MANIPULÉ ! OOOOOOORPGFALEEEUUUUMREAMPGUUURRRR…* »

Il fut étourdi par un coup puissant à la tête et, comme il sentait que le comte s'apprêtait de nouveau à l'entraîner vers l'arrière, il se

dégagea en jetant les pieds au creux de son ventre. Octave se plia en deux et Lucien retomba rudement sur le toit, pour s'éloigner en rampant.

« Tu ne comprends pas ? Tu ne peux pas voyager éternellement ! Personne ne le peut ! Tu ne vois pas ce que tu deviens ? Il ne faut pas sauter ! Redescends avec moi, Octave ! Reste à bord, cette fois ! »

Le râle qui lui répondit ressemblait au craquement d'un tronc d'arbre sur le point de s'abattre. Autour d'eux sifflaient dans le noir des myriades d'étincelles électriques qui galopaient le long de la carrosserie. Lucien se remit debout tant bien que mal et enjamba le fossé pour revenir sur la voiture à laquelle le comte l'avait arraché, tandis que ce dernier se précipitait sur lui, luttant contre le vent de face. À cet instant, l'Alecton fit une nouvelle incartade, les renversant une seconde fois. Comme il se relevait et continuait de s'éloigner à tâtons, Lucien s'efforça encore d'argumenter, mais le visage du comte n'était plus qu'une sorte de bouillon informe d'où émergeaient à grand-peine quelques ombres et renflements aux papillotements incessants. Le crissement suraigu qui les enveloppa alors, était-ce sa voix ?

D'un bond formidable, il fut sur Lucien qu'il plaqua au sol. Coûte que coûte, il l'emmènerait avec lui. Pendant qu'il le rouait de coups, il continuait à émettre des sons désarticulés qui pouvaient être des ordres, des insultes, des suppliques ou des grincements d'engrenages prêts à se rompre. Épuisé par l'effort et la douleur, Lucien sentait qu'il ne tarderait plus à perdre connaissance, et alors où, quand se réveillerait-il, s'il avait la chance de se réveiller ?

L'Alecton se cabra une troisième fois, dénouant leur étreinte et les envoyant rouler de part et d'autre de la toiture. Échoué sur le rebord, Lucien palpa la paroi en contrebas et sentit la dentelure accidentée de la fenêtre cassée. Si seulement il arrivait à redescendre ! Avec d'infinies précautions, il entreprit de se suspendre, le haut du corps en équilibre sur le toit, les jambes ballottant dans la gueule ébréchée de la vitre. Immédiatement, ses bras se crispèrent. Mieux valait s'activer : il ne tiendrait guère cette position plus d'une vingtaine de secondes. Il se laissa glisser doucement, s'appliquant à ne pas laisser le vent le faire dévier.

Juste à l'instant où il posait les deux pieds sur un siège, et où les autres passagers lui attrapaient les jambes pour l'aider à se faufiler à l'intérieur, les mains d'Octave le saisirent par les épaules et se

remirent à le tirer vers le haut. Ces pauvres petits vieux qui lui portaient secours n'auraient jamais la force de l'arracher au comte. Tandis qu'il se débattait, il remarqua un croc de verre planté dans le revers de sa chemise, qui l'effilochait. Se tenant d'une main au rebord, il empoigna le croc et le détacha d'un geste sec qui lui entailla les jointures. Au-dessus de lui, il vit la grimace effarée d'Octave, et pendant une seconde, il lui sembla revoir celui qui l'avait un jour libéré de sa cellule, quelque part dans un autre monde. Puis, de toutes ses forces, il jeta le bras contre lui, creusant de son morceau de verre une longue fissure dans la joue gauche. Instantanément, Octave le lâcha, portant les mains à sa blessure, et à ce moment un nouveau soubresaut de l'Alecton le fit basculer dans le vide.

Solidement retenu par ses compagnons de voyage, Lucien rentra dans la voiture et s'effondra sur le siège, la main gauche ensanglantée. On improvisa un bandage et on se déplaça vers le fond du compartiment, du côté où le vent était le plus faible. Toute la voiture s'emplit de murmures.

« Vous croyez qu'il voulait…
— C'était le comte !
— Vraiment ? On m'avait dit qu'il était…
— …c'est ce qu'on croyait…
— …reviendra ? »

À bout de souffle, engourdi par la morsure du vent et par les contusions, Lucien ne put répondre aux questions que par des hochements de tête. On l'entourait d'attentions, on le réconfortait. Quelqu'un apporta une couverture. Il regarda toutes ces ombres bienveillantes danser devant lui quelque temps, puis, incapable de tenir davantage, il s'endormit.

***

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il sentit une main posée sur sa poitrine. Tournant légèrement la tête, il vit qu'elle était là, assise à son chevet. Il ne savait pas où ils étaient, ni quel âge ils avaient, ni combien de temps il leur restait à passer ensemble. Il ne savait même pas si ce n'était pas un rêve. Mais il ne souhaitait être nulle part ailleurs au monde.

Le voyage, qui devait être son dernier, avait été long et harassant. Lui qui, autrefois, avalait les kilomètres par centaines à dos d'étalon, avait enduré plus de peines durant ce trajet de quelques jours en calèche qu'au cours de tous ses périples précédents.

« Nous y sommes », dit Bartolomeo quand le véhicule s'arrêta devant la petite chaumière. Fourbu, le capitaine descendit le marchepied en s'appuyant sur l'épaule de son vieux, très vieux serviteur. Arrivé devant la porte, il leva la main pour frapper et, presque aussitôt, la laissa retomber. Il n'osait pas. Bartolomeo fut saisi d'une étrange pitié pour son maître, que les brigands, les soudards, les loups et le désert n'avaient pas suffi à dompter, et que cette simple porte de bois, aujourd'hui, arrêtait.

La poignée tourna, le battant s'ouvrit et elle apparut, terriblement changée, elle aussi, par le poids des ans, mais toujours belle, celle qu'il avait aimée jadis et à qui il avait promis, longtemps, si longtemps auparavant, de revenir. Elle le fixa pendant un moment qui lui parut une éternité, car il ne savait si elle serait heureuse de le revoir après toutes ces années, ou si elle refermerait la porte à jamais.

Enfin, elle sourit et murmura :

« Mon beau capitaine, qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps ?
— Mon cher amour, répondit-il, c'est ce que je me demanderai toujours. »

Gilles Berne, *Le Marcheur des steppes,* p.382

REMERCIEMENTS

Et voici venu le moment du générique de fin des livres : les remerciements. Il y a toujours trop de personnes derrière un livre, le générique est forcément long, mais toujours trop court, on en oublie à chaque fois.

Pour vous inciter à les lire, je pourrais faire comme certaines compagnies de production de films très connues, et placer à la fin une petite saynète inédite d'Agravelle qui annonce le tome 2, avec par exemple ce qui arrive au comte Octave une fois qu'il est tombé du train, ou à René et à Alexandre une fois qu'ils embarquent à bord de l'Alecton, ou une histoire bonus de Luron avec un autre prince qui court après une autre tour dans un autre désert, ou même un *best of* des gaffes des personnages pendant le tournage. Mais il n'en sera rien. Pour les patients qui liront jusqu'au bout, il y aura néanmoins une surprise.

D'abord, merci à vous qui avez lu ce livre, j'espère qu'il vous aura fait passer un bon moment. Un livre n'existe que lorsqu'il est lu, et c'est vous qui l'avez fait vivre.

Un très grand merci aussi à Guillaume et à Ophélie d'Inceptio, pour avoir cru en ce projet et lui avoir donné forme, Lucien ne serait pas arrivé aussi loin sans vous. Merci à Lydie pour cette belle couverture qui donne à cette histoire une identité visuelle. Et merci à toute l'équipe d'Inceptio pour son travail et son soutien sans faille.

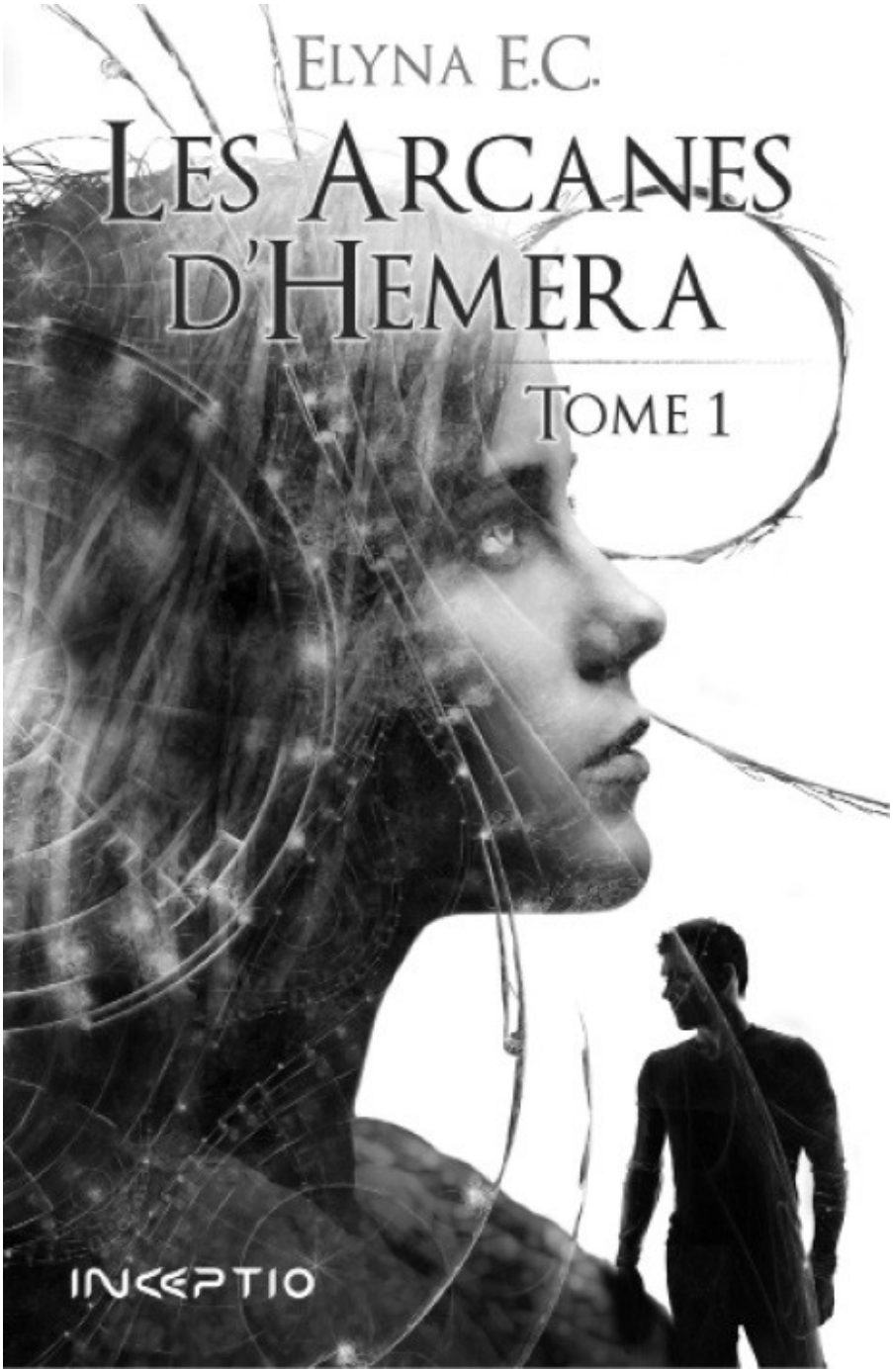
Merci à mes parents, qui m'ont appris à lire et à aimer lire et écrire. Merci à ma mère de m'avoir toujours encouragé dans cette voie, et en particulier sur ce livre.

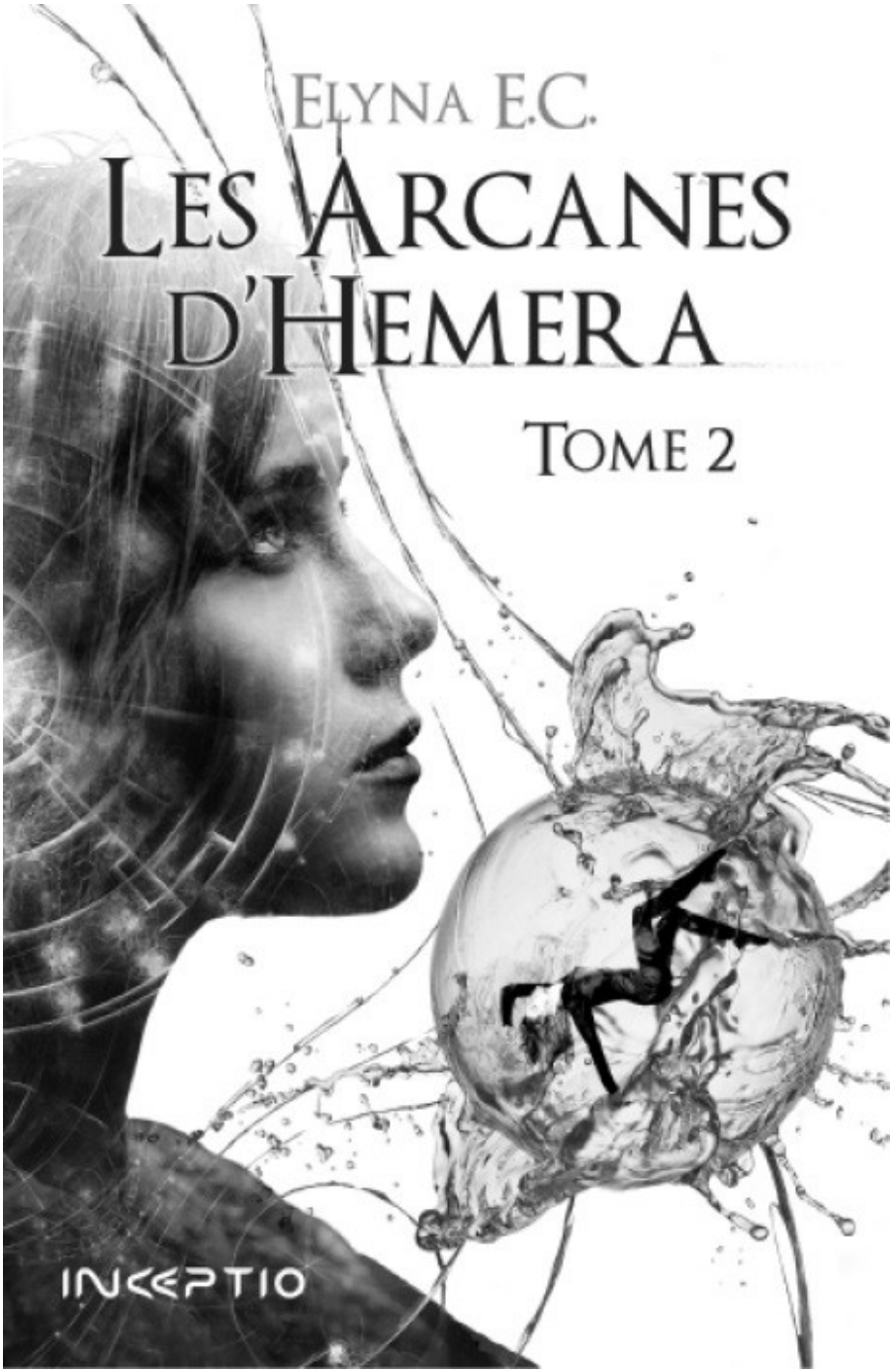
Il faudrait aussi remercier tous ceux qui m'ont appris des choses sur les histoires, l'écriture, auteurs, amis qui m'ont accompagné sur ce long chemin, souvent solitaire. Je ne peux pas les citer tous car on n'a plus assez d'encre ni de papier, alors : merci à Simon pour tout ce qu'il a partagé avec moi, et pour ses encouragements constants dans l'écriture. Merci à Nicoletta pour cette belle photo où j'ai l'air d'un être humain, et pour avoir cru en mes histoires. Merci à Calicef pour son indéfectible soutien depuis la première heure. Merci à Mayou

d’avoir aimé mes histoires et de m’avoir incité à tenter ma chance pour faire éditer ce livre. Merci à bien d’autres encore, qui préfèrent rester anonymes, mais qui se reconnaîtront.

Et pour ceux qui sont restés jusqu’au bout (et ceux qui ont zappé les remerciements pour venir voir la surprise tout de suite, on vous voit), vous avez gagné des places gratuites pour le nouveau spectacle des balayeurs, samedi prochain au café-spectacle « Chez Jean-Dudule », à Moncornet ou à Cornemont, je ne sais plus, vous chercherez. Parce qu’en dehors de ce roman où ils mettent l’ambiance, les balayeurs sont aussi une troupe d’adorables stand-up comédiens, modestes et sympas, capables de faire rire une salle pendant deux heures avec leurs sketches sans paroles et sans visages. Vers la fin du spectacle, ils jettent un balai dans la salle, et celui qui l’attrape gagne un week-end avec eux au château d’Urgis.

Les Arcanes d'Hemera
Dès novembre en format poche !


ELYNA E.C.
LES ARCANES D'HEMERA
TOME 1
INCEPTIO


ELYNA E.C.
LES ARCANES D'HEMERA
TOME 2
INCEPTIO